MONDE CHINOIS

Information & désinformation sur la Chine

de François Guizot à François Jullien

11
Automne 2007
CHOISEUL

MONDE CHINOIS

point de vue

Alain Oudot de Dainville | La Chine et la mer

dossier

Information & désinformation sur la Chine
de François Guizot à François Jullien

René Viénet | Chinois, enrichissez-vous !
François Guizot | Ainsi commencent les expéditions
Jean-Claude Casanova | Simon Leys
Tcheng Ki-Tong | Comment on devient parisien
Prosper Giquel | Comment on devient chinois
Georges Tiret-Bognet & Georges Fragerolle | Magot de Chine
Li Zhensheng | Le petit livre rouge d'un photographe chinois
René Viénet | Mao : arrêts sur images
François Danjou | Comment va la Chine ?
Jean François Billeter | François Jullien, sur le fond

débat

Les ShenGun français de Madame Mao

chroniques

Paul de Fombelle
Françoise Zylberberg
Francis Deron
Encyclopédie Mariani (extraits)
François Danjou
L'Opiomane | Gustave Schlegel

Varia

Gaël Raballand & Bartlomiej Kaminski | La déferlante économique chinoise en Asie centrale
Pascal Lorot | Comment gérer une image néo-coloniale ?

Diffusion :
La Documentation française
29, quai Voltaire
75344 Paris cedex 07
Tél : +33 1 40 15 70 00
Fax : +33 1 40 15 68 00
www.ladocumentationfrançaise.fr

20 €

9 782916 722177

MONDE CHINOIS,
pour le lancement de sa nouvelle maquette,
est heureux d'offrir à ses lecteurs deux encarts :
ci-inclus, un panorama de HongKong ;
dans le n° 12, un panorama de Kowloon.

MONDE CHINOIS

n° 11 – Automne 2007

Fondateur
Jacques Baudouin

Directeur de la rédaction
René Viénet
mondechinois @ choiseul . info

Maquette
Laure Courty

MONDE CHINOIS
est publié avec le soutien de l'**Institut Choiseul**

Directeur de la publication
Pascal Lorot

1, rue d'Uzès
75002 Paris
France
Tél. +33 1 53 34 09 93
Fax +33 1 53 34 09 94
www.choiseul-editions.com
institut @ choiseul . info

ISSN 1767-3755

© BNF

En couverture

En mai 1883, un Pavillon noir apporte la tête du commandant Henri Rivière au général Liu YongFu [Luu Vinh Phoc], dix ans après celle de Francis Garnier, tombé au même endroit, au “Pont de papier”, près de Hanoi. L’événement déclenche la ”guerre franco-chinoise du Tonkin à Foutcheou et Formose”. Le *Quotidien de Canton* publie en couleurs sa version de l’événement, et dans une autre planche confond Rivière avec Courbet, qui n’arrivera au Tonkin qu’après la mort du Ct Rivière. Ce bois gravé a été offert, avec une cinquantaine d’autres, par la famille du diplomate Fradin de Belabre, en 1903, au Département des estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale de France. Du coté français, l’émotion est relayée par la presse et le boulevard : le Ct Rivière, auteur célèbre, en particulier pour son *Insurrection canaque*, membre de la Société de géographie et de la Société des gens de lettres, va revivre sur la scène du théâtre du Château d’eau à Paris. Paul Déroulède prononcera son oraison funèbre lors du retour des cendres en 1885 au cimetière Montmartre devant son buste, un bronze de Franceschi – auquel le gouvernement chinois s’adressera un an plus tard pour réaliser celui de Prosper Giquel. La tombe du Ct Rivière est à l’abandon depuis 1935.

THÉÂTRE DU CHATEAU D'EAU
50, RUE de MALTE
LES
FRANÇAIS
AU TONKIN

Sommaire

En couverture 2
Éditorial 5

Point de vue
La Chine et la mer
— Alain OUDOT de DAINVILLE 11

Sottisier 16
Dossier
Chinois, enrichissez-vous ! Mais deviendrez-vous électeurs ?
— René VIÉNET 19
Ainsi commencent les expéditions qui entraînent les conquêtes
— François GUIZOT 23
Simon Leys
— Jean-Claude CASANOVA 31
Comment on devient parisien
— TCHENG Ki-Tong 33
Comment on devient chinois
— Prosper GIQUEL 38
Magot de Chine
— Georges TIRET-BOGNET et Georges FRAGEROLLE 42
Le petit livre rouge d'un photographe chinois
Images de la "Révolution culturelle" dans le Nord-Est
— LI Zhensheng 44
Mao : arrêts sur images
— René VIÉNET 55
Comment va la Chine ?
— François DANJOU 65
François Jullien, sur le fond
— Jean François BILLETER 67

Débat
Les ShenGun français de Madame Mao 75

Chroniques
Ilha Formosa !
— Paul de FOMBELLE 93
Comment ne pas pixelliser la Chine
— Françoise ZYLBERBERG 96
L'ADN chinois et la guerre asymétrique
— Francis DERON 105
Ernest Frandon
— (extraits de l') Encyclopédie Mariani 110
La Chine entre arrogance et inquiétudes
— François DANJOU 113

Un libraire | un livre
L'Opiomane | Gustave Schlegel 120

Varia
La déferlante économique chinoise en Asie centrale
— Gaël RABALLAND et Bartlomiej KAMINSKI 129
Comment gérer une image néo-coloniale ?
— Pascal LOROT 135

Auteurs et résumés 139

René Viénet

Éditorial

" Je mesure la portée de ce texte, véritable **révolution culturelle** *pour nos universités" [...]*
Valérie Pécresse,
Assemblée nationale, sténographie des débats,
23 juillet 2007.

Pour faire voter une loi bienvenue, mais encore bien insuffisante, sur l'autonomie des établissements d'enseignement supérieur, le ministre français des universités et de la recherche a offert cet été comme modèle, en deux mots, une longue et récente guerre civile chinoise, condamnée par le gouvernement chinois.

La mise à mort sous la torture du chef de l'État Liu ShaoQi, l'arrêt de tout enseignement supérieur pendant au moins six années, la mise à la poubelle ou au feu de tous les livres détenus par les particuliers, la destruction sytématique des oeuvres d'art et monuments historiques, la dénonciation des parents par leurs enfants, etc. ont ainsi été, pour le quarantième anniversaire ou presque de la « grande révolution culturelle prolétarienne » cités – à Paris – en 2007 – comme exemple, pour l'édification de centaines d'élus, et derrière eux de quelques millions de scolaires.

Valérie Pécresse n'est pas la moins diplômée des ministres français. Elle appartient à un courant politique français qui n'aime pas vraiment le stalinisme, ni le maoïsme, ni les Talibans. Elle est entourée au ministère de l'Enseignement supérieur d'escouades d'intellectuels gardes du corps, dont un grand nombre d'agrégés d'histoire et d'agrégés de chinois, qui relisent et toilettent les moindres de ses interventions. Aucun n'a dégainé sa gomme, ni son crayon, pour protéger son ministre d'une telle énormité, proférée quelques semaines avant le voyage du président de la République française en Chine.

Des dizaines de journaux firent donc, sans rire, de manière positive, un titre de cette exhortation ministérielle, répétée devant la haute assemblée, puis l'autre. Pas plus que les parlementaires, le Premier ministre François Fillon ne releva cette surprenante recommandation : il avait lui-même, devant le futur président de la République, autrefois expliqué que la France avait « besoin d'une révolution culturelle ».

En France, on compte les massacres des guerres civiles à l'aune de la Saint-Barthélémy sans savoir précisément si Dieu reconnut alors comme siens trois mille plutôt que quatre mille cadavres. En Chine, de 1966 à 1971, la « révo. cul. », à la louche, ce fut mille fois cette performance. Rapportée à la population française, la « révolution culturelle » nous donnerait 200 000 cadavres. Nous sommes bien au-delà des Massacres de septembre, de la performance en 1792 de Maillard et Panis pour le compte de Danton. Avec une filiation évidente, nous sommes dans la gamme des massacres de Fouché et de Chalier à Lyon, des noyades de Carrier à Nantes, des colonnes infernales en Vendée, de ce que Gracchus Babeuf et Marie-Olympe de Gouges avaient été bien seuls à dénoncer dans l'instant.

Il n'est pas besoin à l'attaché de presse du ministre de totter en bouche en expliquant qu'elle voulait dire « révolution culturelle, mais pas à la chinoise » : il n'y en eut jamais d'autre, ni ailleurs, ni avant.

Quand on cite ensemble ces deux mots, personne, et certainement pas un ministre français, ne peut oublier comment des séances de torture répétées, publiques, filmées à la demande de Madame Mao, tuèrent — entre de très nombreux autres — l'ancien ministre chinois de la Défense, Peng DeHuai, quelques années plus tôt démis de ses fonctions pour avoir évoqué les trente millions de morts de faim du « grand bond en avant » . L'ancien chef des troupes chinoises en Corée avait simplement décrit dans une lettre à Mao la misère des paysans chinois plus grande encore que celle qui avait conduit son frère à mendier sur les chemins lorsqu'ils étaient enfants.

Valérie Pécresse nous répondra qu'elle n'est pas solidaire de ces horreurs, ni solitaire dans son éloge des crimes et massacres de la révo. cul. Des millions d'épouvantables citations de ce même tonneau sont disponibles, en langue française, y compris celle (en Chine, devant un ministre français du Tourisme) du président d'une association d'agents de voyages pour réclamer lui aussi sa révolution culturelle à lui dans l'industrie des loisirs. Notre rubrique « Sottisier » est née de cet affligeant constat.

Avant de songer à la manière dont les autorités chinoises peuvent frémir à de telles allusions élogieuses à une guerre civile qu'elles ont condamnée, tout comme en Allemagne on a condamné le nazisme, comment doit-on expliquer une telle frénésie en France dans la promotion de l'horreur ?

Ce dossier n'était pas initialement au sommaire de cette livraison de *Monde chinois*. Pour inaugurer une nouvelle maquette, ouverte aux images, il était prévu d'autres thèmes : « Guerre ou paix dans le détroit de Formose », « la Chine et l'Europe » (expertise géopolitique initiale de notre revue), « l'œuvre de Robert van Gulik » (pour le plaisir de tous), « Faussaires et contrefaçons » (pour évoquer George Psalmanaazaar, en bonne compagnie), etc. Mais il n'aurait servi à rien de traiter tout autre sujet sans d'abord purger celui de « l'information et de la désinformation à propos de la Chine ».

Nous avons choisi de le faire, du sérieux vers le comique, de François Guizot à François Jullien : des commentaires sur la première ambassade de Théodose de Lagrené vers l'empire chinois, jusqu'au houx et au gui du druide du Futuroscope faisant méditer ensemble un grand nombre d'hommes d'affaires, à la demande d'un ancien premier ministre — celui-là même qui à son retour de Chine en 1976, il était tout juste diplômé, nous avait expliqué à la télévision que « le débat mondial, en Chine et ailleurs, se situait désormais entre le giscardisme et le maoïsme ». Cette perle aurait été pudiquement oubliée si M. Raffarin ne l'avait pas relancée en faisant discourir François Jullien sur la manière de vendre des charentaises aux Chinois, grâce à ce que Alain Badiou doit à Léon Vandermeersch, et réciproquement, et François Jullien à ses deux maîtres.

Grâce à l'Institut national de l'audiovisuel, et son Inathèque, ces propos historiques sont gravés dans le marbre, conservés dans les profondeurs de la Bibliothèque nationale de France, et accessibles gratuitement et facilement sur Internet. Cette disponiblité remarquable permet aux étudiants de réaliser des dossiers d'une grande richesse, qui peuvent égayer une classe, et pour le moins à chacun de revivre les grandes heures du maoisme occidental. Mais nous avons, heureusement, le projet de commenter les ressources audiovisuelles sur la Chine plus que de tenir la seule chronique des sottises des LinBiao-istes universitaires français, un sujet que nous recommandons cependant aux plus enjoués de nos jeunes lecteurs.

Les sources audiovisuelles qui étaient précédemment difficiles à exploiter sont désormais numérisées, aussi facilement communicables qu'une page de livre sous Google Books. Il conviendra d'accompagner ce progrès, que ce soit en rendant compte des films documentaires ou de fiction comme on recense des livres, mais aussi en nous plongeant dans l'immensité des chansons et des films chinois.

Dans cet intervalle d'un siècle et demi, de dégradations, de François Guizot à François Jullien, la France a conduit un assez grand nombre

de guerres contre la Chine : sous Napoléon III en 1860 avec la Grande-Bretagne pour établir l'entente cordiale et détruire le Palais d'été construit par des Européens à Pékin ; sous Jules Ferry en 1884-1885, pour détruire les premiers navires français construits en Chine et le site de la première université laïque francophone en Chine ; en 1900, pour réduire l'insurrection des Boxeurs. « De SonTay à DienBienPhu, contre les Pavillons noirs, en passant par FouTcheou et Formose » aurait fait aussi un bon titre, mais on doit remonter un peu plus haut pour comprendre le célèbre tableau de Castellani sur SonTay, et descendre fatalement plus bas pour comprendre que dans le Futuroscope on a du mal à lire le passé.

Peut-on discerner quelle soie l'université française a filé depuis si longtemps pour parvenir à une telle désinformation des gouvernants et des médias ? La disparition de Jean Chesneaux, en juillet 2007, ne peut être ignorée dans cet éditorial. Elle nous invite, dans une prochaine livraison, à l'exercice très délicat des nécrologies, qui interdit tout humour à propos d'un défunt et oblige à une forme d'éloge — et pas dans la veine de celui de Brutus par Auguste, puisque Brutus était en vie lors de cette fameuse louange. Des oraisons funèbres de Bossuet aux très réputées nécrologies de *The Economist*, il existe une tradition à laquelle il ne faut pas déroger. C'est donc avec beaucoup de scrupules que nous avons d'abord relu le plus grand nombre possible d'articles et de livres publiés par le chrétien maoïste qui pilota pendant si longtemps les études sur la Chine du XX^{e} siècle en France, et qui fut le père fouettard des sinologues secoués dans son sillage. Cette scrupuleuse compilation nous a conduit à une découverte remarquable, pour nous en tous cas, et nous la citons sans délai : il y a une dizaine d'années, Jean Chesneaux publia dans *Témoignage chrétien* – retour à sa source pour le vétéran de l'Union des chrétiens progressistes – une « lettre à Wei JingSheng ». Nous la reproduirons bientôt, et pas seulement parce qu'elle peut contribuer à faire pardonner, mais certainement pas oublier, le stalinisme et le maoïsme forcenés de Jean Chesneaux jusqu'à sa plus récente re-conversion.

Une autre raison de citer Wei JingSheng s'impose, malgré la défaveur qui l'accable au sein du gouvernement son pays, et même parmi certains dissidents en exil qui supportent mal son caractère tranchant et la rigueur de ses principes : Wei, pour ce qu'il a écrit à ce jour, reste une précieuse balise pour une publication consacrée à la Chine. Aujourd'hui, les étrangers qui travaillent en Chine, ou qui écrivent sur la Chine, sont rarement à plaindre. Ils s'enfoncent facilement dans les délices de la vie d'expatrié, en surfant sur les problèmes sociaux qui demeurent. Il ne faut donc pas hésiter à citer Wei pour apercevoir la réalité enveloppée dans les notes de frais, et rappeler ce qu'il a enduré, se souvenir de son *Un bol de nid d'hirondelles ne fait pas le printemps de Pékin* qui fut la première traduction (isbn 226700237X) en langue occidentale de ses libres écrits.

Napoléon I^{er} a écrit en 1808 au comte Cretet, son ministre de l'Intérieur : « On doit peindre les Massacres de septembre du même pinceau que l'Inquisition et les Massacres des Seize. Il faut avoir soin d'éviter toute réaction en parlant de la Révolution. Le blâme n'appartient ni à ceux qui ont péri, ni à ceux qui ont survécu. Il n'était pas de force individuelle capable de changer les éléments et de prévenir des événements qui naissaient de la nature des choses et des circonstances ».

Cette citation m'est soufflée par un ami chinois pour expliquer comment et pourquoi la classe dirigeante chinoise rechigne à se lancer dans une démaoïsation totale, tout en ayant déjà jeté aux orties la plus grande partie de l'héritage de celui que cet ami perspicace appelle le Père Ubu. Il m'a rappelé également que la France, en plus de deux siècles, n'a pas encore digéré bien des mythes de la Révolution française, que Marie-Olympe de Gouges n'a pas été officiellement réhabilitée, n'est toujours pas admise au Panthéon, qu'un Garde des Sceaux ayant une certaine forme d'humour s'est contenté de donner son nom à Caen à une salle de cour d'assises. Et que l'on peut donc accorder

un peu de temps à la Chine pour mieux vider son sac sur la question du maoïsme.

Le lecteur comprendra donc pourquoi nous avons confronté la réalité et les chromos et pourquoi nous continuerons à le faire. Le consul Frandon n'était pas plus cocaïnomane que Gounod ou le pape Léon XIII en vidant ses bouteilles de vin Mariani, mais les trois pages le concernant dans l'*Encyclopédie* du génial pharmacien corse sont une tranche authentique de l'histoire de la France en Chine qui méritait un *fac simile*. Ce sera notre apéritif pour un festin d'archives à venir.

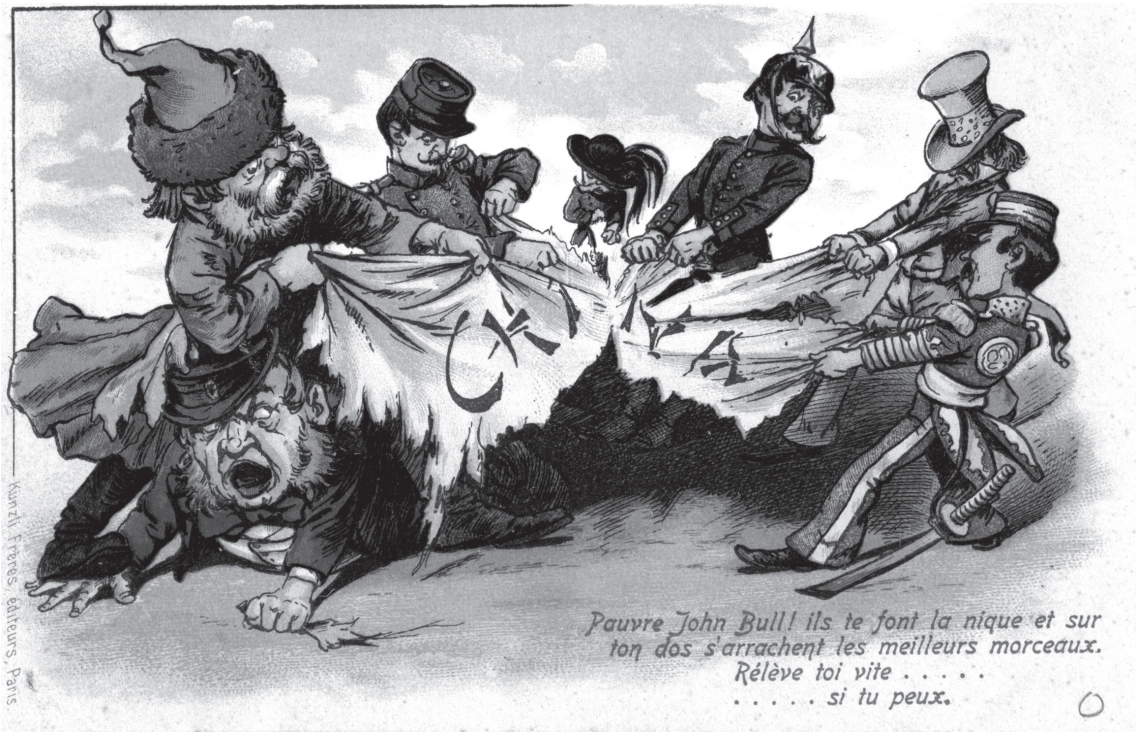
À tout prendre, Frandon après avoir aidé l'amiral Courbet, sur ordre de Jules Ferry, à bombarder l'université française de MaWei a un côté attendrissant avec ses échantillonages de tissages et de rotins de FuZhou offerts aux musées de Bordeaux et de Lille. Mais, en aidant à la destruction d'une université francophone en Chine, il est sur le même fil qui aboutit à ce conseiller culturel français à Pékin arrêté par notre attaché militaire en train de brûler dans le jardin du Centre culturel français de Pékin les précieux livres anciens des jésuites et de l'éditeur Henri Vetch. Ou encore de cet attaché culturel, à Taipei cette fois-ci, qui exigea des ministères concernés, à Paris et Taipei, qu'on cesse d'enseigner le français par la télévision à Taiwan et qui – pour faire bonne mesure – s'amusa à distraire les cotisations qu'avaient versées pour la correction de leurs devoirs par correspondance les étudiants taiwanais, dont le ministre des Affaires étrangères. Tout cela se trouve dans les archives, de même que le négoce de *coolies* auxquels Claudel prêta sa plume. On s'éloigne de François Guizot et de Théodose de Lagrené, mais on comprend mieux les constants dérapages que nous évoquons plus loin.

Transition logique vers les trucages des ex-maoistes français et des conséquences que leurs inepties ont pu avoir sur la conduite des relations économiques avec la Chine. Nous avons donc repris, en partie seulement, un long débat sur ce sujet important qui montre que le problème n'est seulement pas de mettre à jour les manuels rédigés par Alain Roux (n'oubliez pas de les collectionner tant qu'il en reste !) pour les enseignants du secondaire. Il est important de rappeler que des milliards d'euros de contrats sont retardés par une grave incompréhension de ce que l'on peut entreprendre en Chine. Ce sont bien sûr les mêmes qui ne voulaient pas exporter vers Taiwan, ni y investir, qui maintenant pataugent en Chine, et y enlisent les entreprises françaises.

Sans devenir structuralistes, et même en jetant un coup de pied aux structuralistes qui furent bien souvent également des maomondains, on doit souligner la continuité de Badinguet à Jules Ferry et à Jean-Pierre Raffarin, le maomondanisme de la jeunesse qui nous a fait rire, celui de l'âge mûr qui nous tire des larmes avec François Jullien comme maître à penser.

Quel modèle opposer à ces inepties ? Prosper Giquel est le héros de notre revue. Dans le numéro 9 de *Monde chinois*, il a déjà été ressorti de l'oubli dans lequel l'académicien Jean-Pierre Angremy et Muriel Detrie ont voulu l'enfermer à l'occasion des « Années croisées France-Chine ». Cet article, développé à la demande de la Société de Géographie (voir le n° 1525 de son *Bulletin*), nous conduisait logiquement à rééditer des extraits de Léon d'Hervey de Saint-Denys, et un article prémonitoire où Prosper Giquel évoquait concessions, consuls et missionnaires, en tentant en vain de prévenir une nouvelle expédition guerrière vers la Chine. Limités à 144 pages, nous avons dû y renoncer, mais nous rendrons compte des rééditions intégrales de ces titres qui sont indispensables à une bonne compréhension de notre dossier. Puis, nous poursuivrons dans notre livraison d'hiver le feuilleton à propos de Prosper Giquel en commentant les ouvrages que les universitaires américains lui ont consacrés. Mais il était difficile de ne pas reproduire pour commencer, dans ce n° 11, les articles qu'il donna avec son ami, et ancien élève, le général Tcheng Ki-tong [Chen JiTong] au *Figaro* en 1885, quelques mois avant sa mort, et très peu après l'anéantissement de son œuvre par la III^{e} République.

■

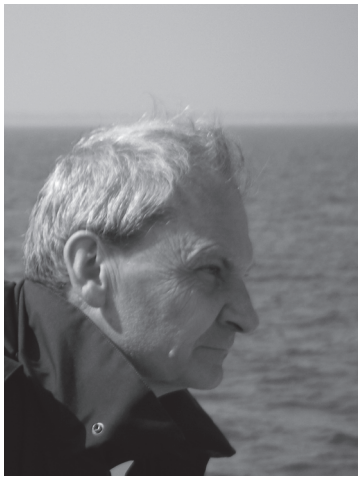


Point de vue

La Chine et la mer
Alain Oudot de Dainville

Alain Oudot de Dainville

La Chine et la mer



« Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera ». Cette prophétie attribuée à Napoléon, reprise par Alain Peyrefitte, a connu un énorme retentissement national en 1973. L'auteur opposait dans le réveil de la Chine l'impératif d'indépendance à la course à la prospérité. Concluant que la Chine voulait être comme le loup, maître de ses mouvements, et non comme le chien gras mais portant collier.

La Chine est fière, fière de ses origines, de sa culture, de sa civilisation qui n'a jamais compromis ses valeurs avec des idées étrangères. Cette fierté, on la retrouve symboliquement dans le refus des Chinois d'accepter l'idée d'une origine unique de l'humanité, située en Afrique, et la croyance en un *homo asiaticus*, originaire de la Chine. Mais elle est surtout présente dans l'attachement des Chinois à l'« Empire du milieu », né autour des rives du fleuve jaune, étendu jusqu'à Taïwan et au Tibet, et dont le caractère chinois est inviolable et sacré.

La faiblesse de la Chine, du milieu du XIX^e^ au milieu du XX^e^ siècle, marquée par l'intrusion des Occidentaux, l'humiliation de la diplomatie de la canonnière et le conflit avec les Japonais, explique son acharnement à redresser sa fierté nationale depuis 1949, sans perdre son âme.

Après une phase de redressement politique construite sur la paysannerie plutôt que sur la classe ouvrière, la phase de redressement économique a débuté à la mort de Mao Zedong. Mais ce redressement doit rester compatible avec le système politique. Ainsi, pour les Chinois, l'économie reste semblable à un oiseau tenu dans la main : trop enserré, il souffre et meurt ; trop libéré, il s'envole et disparaît. La solution correcte est d'ouvrir la main mais dans une cage.

Une troisième phase de réappropriation de la fierté nationale prend son essor réel en ce début du XXI^e^ siècle : le redressement de la puissance chinoise dans les relations internationales, objectif obsessionnel depuis l'humiliation de la guerre de l'opium, rendu possible parce que le loup, à son tour, est devenu gras.

Perception de la nouvelle approche stratégique chinoise

La stratégie chinoise s'inscrit dans la durée ; elle se base sur la patience, l'usure, parfois l'intimidation et non l'affrontement direct. Sun Tse, une référence incontournable pour tout militaire, affirmait, il y a près de 2 300 ans : « Le bon stratège est si subtil qu'il n'a plus de forme visible. Le bon stratège est si discret qu'il en est inaudible. Ainsi, il se rend maître du destin de l'ennemi ».

Du temps de la guerre froide, la bipolarité, avec la stratégie de dissuasion, s'apparentait à une forme de jeu d'échecs entre les deux camps. La Chine préfère s'adonner au jeu de *go*, jeu de stratégie d'influence

subtil, au caractère parfois anesthésiant. Sa manœuvre est difficile à cerner pour les Occidentaux mais se conforme à une démarche de longue haleine, de contournement, dans laquelle l'affirmation de puissance ne peut se faire que quand des garanties sont obtenues. Ainsi, le président Deng Xiao Ping déclarait : « La Chine d'aujourd'hui est une grande puissance en voie de se réformer et de s'ouvrir, en voie d'ascension pacifique ».

Cette « ascension pacifique », reflet de la culture chinoise, se traduit par :

- un affichage de puissance tiers-mondiste et d'intérêts partagés entre la Chine et les pays en voie de développement (PVD) ;
- le respect de la doctrine de souveraineté étatique et du principe de non ingérence ;
- un développement économique libéral débridé ;
- le développement du multilatéralisme afin de ne pas entrer dans un bipolarisme avec les États-Unis et de contrer la politique étrangère d'une Inde depuis longtemps multipolaire.

La Chine différencie soigneusement sa politique en fonction de zones déterminées par leur proximité de l'Empire du milieu. Elle crée des relations de dépendance dans sa zone, notamment pour protéger ses intérêts. Ses revendications territoriales à l'égard de ses voisins russe, japonais ou indien lui permettent de renforcer à la fois son sentiment national et son rang régional. Cela se ressent aussi avec son implication dans le forum régional de l'ASEAN qui lui permet de mieux affirmer ses revendications en mer de Chine du Sud.

La Chine refuse tout hégémonisme américain et réfute une éventuelle suprématie occidentale, considérant que le centre de gravité s'est déplacé des États-Unis vers l'Asie-Pacifique.

Son niveau de sécurité intérieure, sa souveraineté et son unité nationale priment encore sur son ascendant international. Aussi, le développement de ses relations bilatérales répond d'abord à ses intérêts économiques et stratégiques (satisfaire ses besoins en énergie) mais doit également tenir compte des critiques contre son régime. Il en est ainsi du « Beijing consensus » qui privilégie auprès des PVD la résolution de leurs problèmes de développement avant toute approche politique, en opposition avec la démarche américaine et la primauté des droits de l'homme.

La Chine, soumise à des contraintes exorbitantes, notamment avec sa fragilité sociale, ses besoins pour l'éducation, l'environnement et la santé, peut peser sur l'équilibre mondial tant en matière de développement durable qu'économique. En dépit d'un affichage pacifique, son discours et ses actes peuvent se durcir au gré de ses vulnérabilités, notamment de sa dépendance énergétique.

Elle élabore pragmatiquement ses alliances et investissements. Il en va ainsi de la pénétration chinoise en Amérique latine : Pékin a jeté son dévolu sur le grenier à blé sud-américain comme sur le pétrole d'Amérique centrale ou les richesses de la forêt amazonienne. Mais son investissement dans le continent américain répond aussi à une logique politique. Présentant une alternative à la tutelle des États-Unis, elle permet à la Chine d'isoler Taiwan, qui compte dans cette région près de la moitié des pays ayant maintenu des relations diplomatiques.

Il en est également ainsi dans la mise en œuvre de sa stratégie dite du « collier de perles » qui lui permet de sécuriser ses lignes de communication et de consolider ses positions sur la route de ses approvisionnements pétroliers vers le Golfe.

Le multilatéralisme prôné par la Chine se traduit aussi par un investissement accru dans les instances internationales [1], une approche pragmatique dans les crises de notre planète avec un faible recours au droit de veto [2] et des propositions de partenariat privilégié avec les PVD notamment africains lorsque cela bénéficie à son économie. Elle peut avoir un pouvoir d'influence bénéfique (crise nucléaire avec la Corée du Nord) ; encore faut-il réussir à l'y intéresser : on le voit dans

La frégate chinoise *TaiZhou* dans le goulet de Brest en janvier 2006.

le cas de l'Iran (prolifération nucléaire) ou du Darfour.

La Chine, une puissance navale en devenir

La Chine a connu de grands marins, tels l'amiral Cheng Ho, l'« eunuque aux trois pierres précieuses » qui mena des expéditions au XVI^{e} siècle jusqu'à Ormuz et Aden avec une flotte de plus de 300 jonques. Cependant, la Chine reste continentale traditionnellement et géographiquement. Mais quand le loup est devenu gras, les dirigeants ont compris que la puissance navale confortait sa situation.

Il peut sembler paradoxal que l'un des nœuds gordiens de la diplomatie chinoise soit une île, Taiwan, considérée comme continuité du sol chinois. La dissuasion des indépendantistes taiwanais reste la première mission affichée par la « stratégie du développement maritime durable » de la Chine. En bref, la marine chinoise se sent investie de la garantie de l'intégrité territoriale de son pays, donc de sa souveraineté sur Taiwan, ainsi que sur la mer de Chine méridionale.

La seconde mission de la marine est d'affirmer sa souveraineté sur ses eaux en dépassant son rôle initial de marine côtière ; et tout d'abord en mer de Chine du Sud, afin de préserver ses prétentions sur les ressources pétrolières et de gaz. Le développement économique de la Chine dépend étroitement de ses activités maritimes. D'ailleurs, ses zones de développement économique sont côtières. Ce pays a même acquis une position dominante pour les ports à conteneurs (24 % des conteneurs sont embarqués en Chine et trois ports parmi les sept premiers mondiaux), la construction navale (3^{e} place) ou sa marine marchande (4^{e}).

Mais, l'État chinois, en cohérence avec sa priorité à la sécurité intérieure, n'affiche que maintenant sa volonté d'acquérir une marine forte, une marine du large. En 30 ans, son nombre de patrouilleurs côtiers a été divisé par trois alors que celui des frégates a triplé. Cette marine doit permettre à la Chine de participer à la sécurité des voies maritimes commerciales et de garantir

L'amiral Wu Shengli (à droite), chef d'état-major de la marine chinoise en visite au sein de la Force océanique stratégique.

l'approvisionnement de ses ressources énergétiques.

Le président Hu Jintao a affirmé en décembre ses projets de développement pour la marine chinoise. L'ambition océanique affichée est confirmée par le choix des premières visites à l'étranger effectuées par leur chef d'État-major de la Marine.

Prétendante au rang de puissance navale régionale afin d'affirmer ses prétentions en mer de Chine, la marine chinoise compte bien étendre sa zone d'influence. Cependant, à son habitude et tant qu'elle n'aura pas les outils d'une puissance maritime militaire de premier rang (tel un groupe aéronaval et sa logistique), la marine chinoise devrait continuer de suivre une stratégie indirecte. Ainsi, l'incident en octobre dernier entre un sous-marin chinois et un porte-avions américain au large d'Okinawa montre bien sa volonté d'être reconnue et ses prétentions à étendre sa zone de souveraineté ou d'intérêt. L'acquisition d'une force sous marine crédible me semble être leur objectif prioritaire, mais cela passe par la maîtrise de la technologie de la propulsion nucléaire navale. Ce développement « sous-marin » ne doit pas masquer la volonté de la Chine de disposer à terme d'une flotte de surface conséquente et puissante, ne serait-ce que pour s'opposer au renforcement de la VII[e] flotte américaine.

Une manifestation de reconnaissance de sa puissance vient d'être obtenue avec la décision de mise en place d'une ligne téléphonique rouge avec les États-Unis. Il est intéressant de constater que cette annonce survient après deux événements dans les deux derniers espaces de liberté (tir anti-satellite et sous-marin au large d'Okinawa).

L'intégration de la Chine dans la stratégie occidentale

Comme dans les relations commerciales, il ne faut être ni naïf ni dupe avec la Chine mais jouer le « gagnant – gagnant » dans nos relations de puissance. Plus exactement, il s'agit de tenir bon sur la réciprocité, notion bien comprise des Chinois.

Tout d'abord, il ne faut pas surévaluer la puissance chinoise ; elle est encore loin de rivaliser avec celle des États-Unis. Mais les Chinois sont aujourd'hui incontournables compte tenu de leur position sur le plan économique, de leurs réserves monétaires et de l'importance de leur comportement pour la préservation de l'environnement. Il ne faut pas nourrir de complexes.

Sur mer, on ne peut ignorer les enjeux de sécurité maritime en Extrême-Orient, notamment la région du détroit de Malacca, et leurs conséquences avec la mondialisation. Nous avons des intérêts partagés (un porte-conteneurs CMA/CGM appareille de Chine toutes les sept heures) et une coopération opérationnelle peut s'amorcer. Elle doit cependant s'appuyer sur une forme de réciprocité au risque d'être dévalorisée et

de nous voir considérés par les Chinois comme des acteurs de troisième zone.

La Chine dans sa stratégie africaine est d'abord intéressée par les ressources énergétiques. Ses relations peuvent à terme aggraver la déstabilisation de ce continent et présenter des risques pour l'Europe. Notre intérêt est donc de nous imposer dans certains projets menés par la Chine sur ce continent afin de la contraindre à dépasser une approche mercantile pour intégrer le développement. Par exemple, la sécurité maritime, l'aide à la prise en compte de leur souveraineté maritime par les pays africains, la préservation de leurs ressources halieutiques par une exploitation contrôlée peuvent constituer des axes de partenariat.

La position européenne sur l'embargo chinois, sur les jeux de Pékin, sur son approche multipolaire et sa richesse culturelle nous placent en position favorable pour nos relations avec la Chine. La Chine, adepte du multilatéralisme, préfèrera toujours un dialogue séparant l'Europe des États-Unis. Notre relation avec notre allié américain doit s'apprécier sous cet angle.

Conclusion

La Chine constitue un acteur clef de la mondialisation. Notre stratégie ne peut que prendre en compte ce fait majeur. Pour nous, Occidentaux, la Chine est une grande puissance ; pour les Chinois, elle est avant tout la Chine, l'« Empire du milieu ». La Chine reste maître dans l'art du Yin et du Yang, dans la maîtrise des principes masculins et féminins et il sera toujours très difficile à des Occidentaux de comprendre sa psychologie.

Escale du bâtiment de commandement et de ravitaillement VAR à ZhanJiang (juin 2007).

Pour conclure, je me réfèrerai à André Malraux s'exprimant dans *La tentation de l'Occident*. Le jeune Chinois Ling, dans sa correspondance avec un Occidental, décrivait ainsi en 1926 la différence fondamentale d'approche entre la démarche occidentale et l'orientale : « L'une veut apporter le monde à l'homme, l'autre (l'orientale) propose l'homme en offrande au monde ». Il surenchérissait en affirmant que « les Chinois ont naturellement le sens de l'univers comme les Occidentaux ont celui de la patrie ».

On peut se demander si, en ce début du XXI[e] siècle, ce rapport ne s'est pas inversé. En tout cas, sur mer, la puissance maritime et navale chinoises semblent d'abord servir leurs propres intérêts nationaux, notamment en matière de prospérité économique, avant de prendre en compte les enjeux du développement durable de la planète ou de sécurité internationale. Sans être naïfs, à nous de convaincre les dirigeants chinois de leur intérêt à retrouver cette dimension universelle.

■

1. La Chine est actuellement le deuxième contributeur de forces à l'ONU parmi les cinq membres permanents.

2. Trois depuis 1976 contre douze pour la France, dix-neuf pour le Royaume-Uni, dix pour la Russie et 70 pour les États-Unis.

Sottisier

En 1969, Claude Cadart me dit, à propos des jeunes Français fascinés par Mao : « Petit, il y a une chose de pire que les vieux cons, ce sont les jeunes cons. » **En 1976**, (...) **j'ai compris**. J'ai été vacciné du communisme. Jean-Luc Domenach, *Figaro littéraire*. 15-10-2007

On admirait autrefois le talent de Sartre (...) *Esprit* était cité en exemple dans les réunions intellectuelles (...) Acheter des livres à ses proches, visiter un musée ou une expo de temps en temps. C'était des gestes de tous les jours. C'est pourquoi il faut appeler à une **révolution culturelle**, un renouveau de la culture française. *Blognetstupidequelastupidité*.

Nullement surpris par les événements de 68 (...) il [Paul Ricœur] y perçoit l'avènement d'une **révolution culturelle** propre aux sociétés industrielles avancées en proie à une perte de sens. *Fondsricoeur.fr*

« **Révolution culturelle** » de l'action policière pour certains, la Police de Proximité se veut avant tout une nouvelle doctrine d'emploi de la Police Nationale qui a pour fondement, la recherche d'une relation de confiance avec la population dans le but de créer des conditions d'une véritable tranquillité publique. *Vivre à Fort de France*, Éditorial de janvier 1999.

(...) Que mille idées surgissent dans la France de Sarko, comme autrefois dans la Chine de Mao. J-P. Robin, *Le Figaro*, 09-09-07, à propos de la nomination de 6 économistes, dont J-P. Fitoussi et Nicolas Baverez, comme conseillers économiques auprès de la Présidence de la République.

(...) Confrontée à une demande croissante de professionnalisation, qui peut aboutir à un véritable conflit de valeurs, une « **révolution culturelle** » est donc nécessaire pour que les concepts de travail par objectifs puissent être mis en œuvre. *Territorial.fr*, le site portail des fonctionnaires territoriaux, 16-10-2006

(...) Ce n'est que tardivement, avec la prise de conscience de la nécessité d'une **révolution culturelle anti-étatique**, que la France a découvert le « capitalisme rhénan » et les vertus de la cogestion. Jürg ALTWEGG, Correspondant du *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, dans Forum franco-allemand (juin 2004)

Cette évolution des consciences culminera, en 1975, avec la loi qui affirme la responsabilité nationale à l'égard des personnes handicapées. Quant à la troisième période, c'est celle qui s'ouvre aujourd'hui devant nous, et qui implique, à mon sens, une **véritable révolution culturelle**. Julia Kristeva, *La Croix*, 06-03-2003.

Le ministre de l'Emploi, Jean-Louis Borloo, a officiellement lancé hier son plan de développement des emplois de services à la personne, une « **révolution culturelle majeure** », selon lui. Jean-Louis Borloo, *Sud-Ouest*, 15-02-2006.

En quelques années, nous avons tous vécu une **véritable révolution culturelle** : de façon maladroite au début avec les Recommandations Médicales Opposables (RMO), plus astucieusement ensuite avec l'expérimentation de l'Evaluation des Pratiques Professionnelles (EPP) sous la responsabilité de l'ANAES et des URML. Philippe BONET, Président de l'Union Nationale des Associations de Formation Médicale et d'Evaluation Continues, *Le Magazine de l'UnaformeC,* n° 38, 22-06-2006.

Autant de préoccupations auxquelles Gilles de Robien a tenu à répondre du tac au tac. (...) C'est dans un lieu hautement symbolique (Le Palais du Peuple) que Jean-Paul Chantraine (...) a donne hier le coup d'envoi du 46e Congres du Snav à Pékin. (...) César Balderacchi a mis en exergue les sujets de préoccupation actuels : (...) la responsabilité de l'article 23 de la Loi de 92 davantage aggravée pour les AGV que pour les transporteurs ou encore la LEN (...) rappelant que la profession devait faire sa « **révolution culturelle** ». *Tourm@g.com*, le portail des pros du tourisme, janvier 2005.

Dossier

Information & désinformation sur la Chine de François Guizot à François Jullien

Chinois, enrichissez-vous ! Mais deviendrez-vous électeurs ?
René Viénet
Ainsi commencent les expéditions qui entraînent les conquêtes
François Guizot
Simon Leys
Jean-Claude Casanova
Comment on devient parisien
Tcheng Ki-Tong
Comment on devient chinois
Prosper Giquel
Magot de Chine
Georges Tiret-Bognet & Georges Fragerolle
"Le petit livre rouge d'un photographe chinois"
Images de la "Révolution culturelle" dans le Nord-Est
Li Zhensheng
Mao : arrêts sur images
René Viénet
Comment va la Chine ?
François Danjou
François Jullien, sur le fond
Jean François Billeter

Débat
Les ShenGun français de Madame Mao

René Viénet

Chinois, enrichissez-vous ! Mais deviendrez-vous électeurs ?

C'est confortablement installé dans le lit d'une demoiselle Guizot, par un soir de 2004 dans la campagne normande, que j'ai relu l'introduction française, d'octobre 1860, à la relation par Laurence Oliphant de l'expédition en Chine de Lord James Bruce, 8e comte Elgin. Un agréable dîner, réunissant des hôtes et des convives de qualité, avait précédé une promenade dans le parc de l'ancienne abbaye du Val-Richer restaurée par François Guizot. Le café avait été servi dans la superbe bibliothèque de l'écrivain.

François Guizot, par G. Lafosse
pour le *Trombinoscope* de Touchatout, juin 1872.

Entre les fromages et le dessert, une de ses descendantes m'avait appris que Guizot avait vendu tous ses livres pour payer les dettes de son fils. Celui-ci avait bénéficié de libéralités de Napoléon III — une honte intolérable pour son père : sous Louis-Philipe, Guizot avait su jouer de l'argent de la monarchie bourgeoise pour tenir et manipuler ceux qu'il savait prédestinés au lucre, sans goût pour le travail ni l'épargne, mais il était pour ses affaires personnelles un homme austère et intègre qui n'aimait pas du tout Napoléon III. D'où le sacrifice de ses précieux livres pour sauver l'honneur familial. Afin de reconstituer en partie ses collections, Guizot avait publié plusieurs travaux.

C'est donc à l'imprudence financière et politique de l'un de ses enfants que je devais de profiter de la version française, par un traducteur exceptionnel, du récit de l'expédition de Lord Elgin, et à Simon Leys le plaisir de la méditer en passant le week-end dans la demeure de l'écrivain, soigneusement entretenue par près de 500 de ses héritiers. L'occasion était précisément la remise du sixième « Prix Guizot » à Simon Leys pour l'ensemble de son oeuvre et son récent, magnifique, *Les Naufragés du Batavia*.

Je goûtais ainsi le plaisir d'une sorte de revanche à observer cet accueil chaleureux dans la demeure de l'un des maîtres de l'Université, le fondateur de l'instruction primaire obligatoire française, en hommage à un sinologue et écrivain que les madamemaoïstes de l'université Paris VII, et leurs hargneux compagnons de déroute, avaient rejeté et exilé parce qu'il avait écrit *Les Habits neufs du Président Mao*, publié en 1971.

Il n'était pas indifférent que le président du jury décernant le Prix Guizot soit Jean-Claude Casanova, directeur de *Commentaire*, désormais président de la Fondation nationale des sciences politiques : il avait été trente années auparavant l'un des très rares universitaires qui n'avait pas ménagé ses compliments lors de la parution des premiers titres de la « Bibliothèque asiatique » : *Les Habits neufs du Président Mao*, puis *Révo. cul. dans la Chine pop.*, et *Ombres chinoises*. Il ne manquait que Chan HingHo, alors en voyage, sans lequel la *Bibliothèque asiatique* n'aurait pas

pu s'épanouir – un érudit et très cher ami que Pierre Ryckmans m'avait présenté peu après la publication à HongKong de son *Su RenShan, rebelle, peintre et fou,* en 1969.

Ces considérations peuvent sembler au lecteur français personnelles ou futiles, mais elles réjouissent les lecteurs chinois qui restent pantois devant l'histoire du maoïsme parisien, et trouvent sympathique que la dénonciation de Lin Biao et de Madame Mao ait été initiée en France avant d'être possible puis encouragée en Chine. Le plaisir de diriger une revue est également celui de s'égarer sur des chemins de traverse pour arquebuser quelques pitres ou cancres ou crapules. Pourquoi pas au travers des haies du bocage normand, même s'il paraît un peu loin du monde chinois. Mais il faut parier qu'un prochain Prix Guizot récompensera les travaux d'un historien né en Chine.

Le lecteur admettra qu'on ne doit pas bouder son plaisir quand on peut, en dégustant du vrai cidre sec fermier et d'authentiques Camembert au lait cru, Livarot et Pont-l'Évêque, enfoncer sous l'eau les têtes des madamemaoïstes français qui surnagent encore, et que Guizot en personne apporte un élément au débat sur ce qu'a été la désinformation et l'information à propos de la Chine, et permet de le relire dans ses meubles. S'il faut prendre un point de départ pour ce dossier que nous ouvrons mais que nous ne refermerons pas de sitôt, pourquoi ne pas laisser Guizot nous rappeler le contexte dans lequel il lança l'ambassade de Théodose de Lagrené. Puis nous demander comment il en ressentait les conséquences moins de vingt ans après, et combien il n'a pas pu appréhender les réalités chinoises de son temps et structurer les relations franco-chinoises, avec la même perspicacité qu'il l'avait fait pour l'histoire de l'Angleterre – et la nécessité de sa réconciliation avec la France.

Cette question non négligeable s'est posée en France de manière récurrente de Louis-Philippe à Nicolas Sarkozy, et les réponses administratives et politiques ont été bien médiocres. Guizot avait les moyens intellectuels de comprendre ce qu'il ne savait pas de la Chine, de s'apercevoir que l'université rechignait à se mettre à la langue

chinoise, tout comme précédemment elle avait boudé tout ce qui n'était pas en latin, obligeant une bonne partie de l'innovation à se réfugier, dès François I[er], au Collège de France. Il savait qu'il avait fallu créer le Jardin des plantes, pour l'histoire naturelle que les sorbonnards ne pouvaient pas assumer, et des écoles d'ingénieurs hors les murs pour la technologie. Lui-même avait créé en 1834 le Comité des travaux historiques et scientifiques pour de semblables raisons. En matière de commerce international, Guizot ne pouvait ignorer que l'enseignement de la langue chinoise en France et l'envoi d'un grand nombre d'apprentis en Chine aurait été au moins aussi important que l'établissement d'une base navale en Extrême-orient. De même que Nicolas Sarkozy n'ignore pas qu'il faut créer un lycée bilingue français-chinois à Paris en même temps qu'à TaiPei, pour en établir ensuite à ShangHai et Pékin, mais il sait que les résistances seront fortes pour dérailler cette initiative.

On remarquera que François Guizot avait des traits communs avec les ministres actuels de la Chine. Il n'a pas seulement été l'organisateur d'infrastructures et de caisses d'épargne ; il a été l'inventeur, dans le cadre de son système censitaire favori, de la célèbre formule reprise (à moitié seulement, on comprend laquelle, et pourquoi) par Deng XiaoPing et ses successeurs *Enrichissez-vous, par le travail, et par l'épargne, et vous deviendrez électeurs*. Le ministre, libéral et conservateur à la

Jules Itier :

"M. Durant de Macao
& Cum-chou de Canton, 1844".

"M. de Lagrené,
ambassadeur en Chine, 1844".

"Pon-Tin-Qua, dit Paw-sse-tchen [Pan ShiCheng], mandarin honoraire de 1ere classe bouton rouge, plume de paon, 1844, à Canton".

fois, se méfiait du prolétariat au moins autant qu'un hiérarque du PCC, et on lui attribue l'invention du paradigme de l'opposition, sinon de la lutte, des classes, encore au programme de l'École des cadres du PCC, mais désormais moins subventionnée par le gouvernement chinois que les cours de technologie. Comme tous les dirigeants chinois actuels, enfants de célèbres ou moins célèbres victimes de la terreur maoïste, Guizot était le fils d'un protestant de Nîmes guillotiné sous la terreur montagnarde. Il avait été le ministre d'un roi dont le père en avait guillotiné un autre, son cousin Louis. Et ce roi, Louis-Philippe avait sabré dans sa jeunesse avec les armées de la Convention, avant de céder la place – pour ne pas avoir su décoincer le processus électoral censitaire – à un populiste porté par le suffrage universel. La Seconde République avait conduit Guizot à s'exiler quelque temps en Grande-Bretagne, alors que la terreur robespierriste l'avait jeté un demi-siècle plus tôt sur les routes de l'exode jusqu'à Genève. La Seconde République avait tiré les marrons du feu pour Badinguet. De 1848 à sa mort en 1874, Guizot put ainsi se consacrer à l'écriture comme il l'avait fait dans sa jeunesse. Mais c'est surtout à la préface donnée à Laurence Oliphant que je pensais sous les toits de Val-Richer. Laurence Oliphant lui-même n'était pas un homme ordinaire. Après une vie mouvementée, il établira une colonie juive en Palestine. Mal remis – semble-t-il – d'un coup de sabre asséné par un ronin, un samouraï sans maître, alors qu'il se trouvait avec Lord Elgin au Japon, Oliphant se consacrera à un gourou établi aux États-Unis, puis reprendra une vie de pierre qui roule. Ses livres sur la mousse qu'on y gagne, et ceux le concernant, sont des pièces pour amateurs.

Lorsque Guizot termine sa traduction d'Oliphant et la remet à l'éditeur Lévy, son encre est à peine sèche que brûle le Palais d'été de Pékin, incendié par Lord Elgin et Cousin-Montauban, Duc de PaLiKao [BaLiQiao]. Une grande partie de ce Palais était un ensemble architectural européen considérable construit par les jésuites. Cette « destruction par la France d'une oeuvre européenne en Chine » annonce, mais Guizot ne le saura pas, le bombardement en 1884 par Jules Ferry de la première université francophone laïque en Chine, à MaWei, près de FuZhou, celle où étudie le traducteur de Montesquieu, et du chantier naval qui y était associé, tous deux oeuvres du Français Prosper Giquel. Cette expédition napoléonienne en Chine se faisait, remarquablement, de conserve avec l'ennemi héréditaire. C'était une expédition commune aux deux puissances antagonistes depuis toujours, en tous cas depuis l'Indépendance américaine et la manipulation par les agents de Pitt de quelques peu honorables correspondants pendant la Révolution française, sans oublier les guerres du Consulat et de l'Empire. Bref avec juste ce qu'il faut de mauvaise foi pour une discussion après-dîner, j'avais demandé, entre le café et le Calvados, si le Sac du Palais d'été avait été aussi l'une des conséquences de l'Entente cordiale

initiée par Guizot, et dont c'était l'anniversaire – l'ambassadeur de Grande-Bretagne faisant le déplacement à Val-Richer pour l'occasion. La réponse se trouve dans une thèse, *La France de Guizot et l'Extrême-Orient*, soutenue en 1999 par un chartiste, restée sur une étagère aux archives nationales alors qu'elle aurait mérité de trouver un éditeur. Deux extraits du résumé que donne l'auteur, Alexandre Allain, de son travail :

« *Guizot, ministre des Affaires étrangères mène sa propre politique en Extrême-Orient, mais elle est très discrète. Guizot est le véritable destinataire des rapports de Page, qui, de 1841 à 1843, passe, sur* La Favorite*, du golfe Persique aux mers de Chine et à l'Insulinde : il connaît personnellement cet officier qui fréquente comme lui le cercle du* Journal des débats. *En 1842, Guizot persiste dans sa volonté d'attacher au gouvernement l'un des plus grands sinologues du temps, Joseph-Marie Callery, malgré la virulente campagne orchestrée contre cet ancien missionnaire, renvoyé de la Société des missions étrangères de Paris après six années passées à la procure de Macao ; il le soutiendra encore en 1847, quand il sera la cible d'accusations beaucoup plus graves que l'immoralité de sa conduite. Cette même année 1842, Guizot a des entretiens secrets avec le supérieur du séminaire des Missions étrangères, Langlois, à l'insu même des directeurs du séminaire. Le but des deux hommes est de placer la France au Japon, dont l'ouverture est, à terme, inévitable, maintenant que celle de la Chine est acquise. Guizot a compris que la partie nord de l'Extrême-Orient pouvait être le terrain d'un affrontement entre les deux puissances que la France a le plus intérêt à voir désunies : l'Angleterre et la Russie. Il décide avec Langlois d'utiliser l'île d'Oukinia (Okinawa) comme marchepied pour le Japon (c'est Forcade qui y est destiné).* »

« *Y a-t-il une cause commune européenne en Chine, avec l'Angleterre à sa tête, ou le fait que la France et la Chine aient le même ennemi héréditaire (l'Angleterre) est-il susceptible de les rapprocher suffisamment pour combler le fossé qui sépare Chinois et Européens ? Cécille et Lagrené penchent pour la seconde hypothèse. Cécille prône la coopération militaire entre la France et la Chine, et rêve d'une flotte franco-chinoise qui mettrait en échec la marine anglaise. Plus concrètement, Lagrené, en échangeant la reconnaissance de la liberté et de la légalité du culte chrétien pour les Chinois contre l'illégalité de l'introduction des missionnaires européens sur le sol chinois – il est prévu que ceux qui sont pris seront ramenés à Canton –, veut écarter le principal sujet de litige entre les deux pays, et poser la première pierre d'un rapprochement politique. Mais il est incapable d'offrir à son interlocuteur chinois, QiYing, la médiation promise en contrepartie pour le prochain différend avec l'Angleterre. Lorsque cette dernière refuse d'évacuer Chusan à la date prévue, Lagrené avance précipitamment son retour en France. Et, finalement, l'édit de tolérance qu'il avait obtenu, mal respecté par les Chinois, sert, à son plus grand désespoir, de prétexte à l'intervention de la France aux côtés de l'Angleterre en 1858 : c'est l'exact contraire du but recherché. Libois avait prévu ce dénouement et accueilli, pour cette raison, beaucoup plus favorablement que les Lazaristes les négociations de Lagrené. En 1860, le droit pour les missionnaires de pénétrer sur le sol chinois est officiellement reconnu.* »

On a un peu oublié Guizot et son initiative vers la Chine. Le livre d'Oliphant, traduit par Guizot, est peu lu. On se souvient mieux en France de Jules Itier et de ses daguerréotypes que de l'ambassadeur Théodose de Lagrené, mandaté par Guizot. Il est vrai que ces photographies de Lagrené, et des négociateurs chinois, par Itier sont particulièrement précieuses : ce sont les premières jamais réalisées en Chine. Il faut recommander la visite du Musée de la photographie de Bièvres qui les conserve, et pour le moins la consultation de son site Internet *www.photographie.essonne*. D'autres daguerréotypes en Chine de Jules Itier ont été récemment dispersés à Paris. L'ouvrage de Laurence Oliphant a été réédité par Oxford University Press. Sa traduction française par Guizot mériterait de l'être, tout comme le livre de Jules Itier.

■

François Guizot

Ainsi commencent les expéditions qui entraînent les conquêtes

Introduction au *Récit de l'ambassade de lord Elgin en Chine et au Japon,*
écrit par son secrétaire particulier, M. Laurence Oliphant
(citée ici d'après la réédition de 1875 chez Michel Lévy Frères, Editeurs).

Lorsque, en 1843, je proposai au roi Louis-Philippe d'envoyer en Chine une légation extraordinaire, j'étais loin de prévoir que, moins de vingt ans après, un corps d'armée français, douze mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie et génie, se joindrait à un corps d'armée anglais pour entrer dans le Céleste Empire, marcher sur sa capitale, et lui imposer non-seulement l'observation, mais l'extension des traités, au risque d'aggraver, en renversant la dynastie régnante, l'anarchie à laquelle ces trois ou quatre cents millions d'hommes sont déjà en proie.

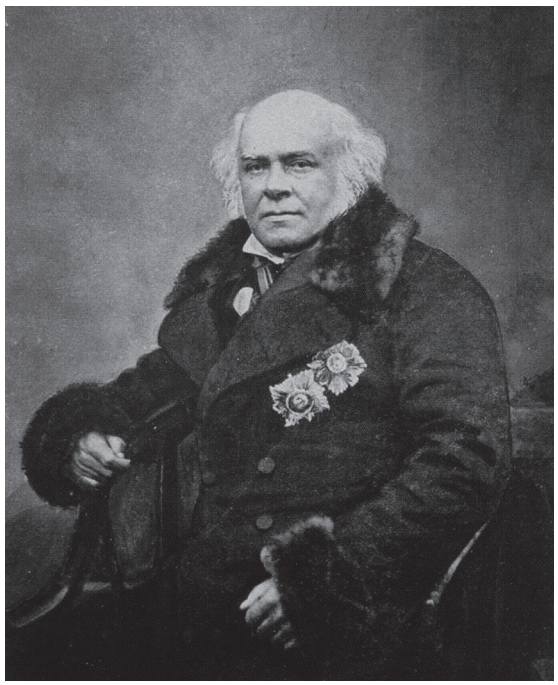
Ainsi commencent les expéditions qui entraînent les conquêtes.

Les événements marchent, de nos jours, plus vite que la pensée, et l'avenir le plus lointain en apparence touche au présent comme le lendemain à la veille. Je n'avais dessein, en 1843, que de faire en Chine, pour la France, ce que venaient d'y faire l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, c'est-à-dire de régler, par un traité formel, nos relations commerciales avec les Chinois, de prêter appui à nos missions chrétiennes, et de donner ainsi, à des faits naissants ou encore contestés, le caractère de droits reconnus et acceptés.

Tels furent les résultats de la mission dont M. de Lagrené s'acquitta en 1844 et 1845 avec autant d'intelligence et de prudence que de zèle, et qui aboutit d'abord au traité de commerce de Whampoa, signé à bord de *l'Archimède* le 24 octobre 1844, ensuite à l'édit chinois du 28 décembre 1844 sur le libre exercice du culte chrétien dans les cinq ports ouverts aux étrangers, et la tolérance promise aux Chinois chrétiens dans l'intérieur de l'empire.

Mais, en poursuivant ces résultats, je n'ignorais pas combien, même obtenus et convenus, ils seraient précaires et vains s'ils n'avaient pas, sur les lieux mêmes, des garanties efficaces. Deux sortes de garanties pouvaient seules être efficaces : une station navale française toujours présente dans les mers de Chine et un établissement français permanent, assez voisin de la Chine pour être le point d'appui et de refuge de notre station navale, de notre commerce et de nos missionnaires. Dans cette vue, j'ajoutai aux instructions de M. de Lagrené cette note confidentielle :

Felice Beato. Lord Elgin, novembre 1860, Pékin.
© Musée d'histoire naturelle de Lille.



Jules Itier. "Vue renversée de la Praia Grande de Macao".
© Musée français de la photographie.

Paris, le 9 novembre 1843.

Le roi, comme M. de Lagrené en est déjà informé, a décidé qu'une division navale stationnerait désormais dans les mers de la Chine et de l'Inde, avec la mission d'y protéger et, au besoin, d'y défendre nos intérêts politiques et commerciaux.

Mais la France ne possède actuellement, dans ces mers, aucun point où les bâtiments qui composeront cette station permanente puissent se ravitailler, réparer leurs avaries, déposer leurs malades : c'est donc à la colonie portugaise de Macao, ou à l'établissement anglais de Hong-Kong, ou, enfin, à l'arsenal de Cavite, dans l'île espagnole de Luçon, que la division française devrait demander un point d'appui, un point de refuge, un point de ravitaillement.

Cela n'est pas possible. Il ne convient pas à la France d'être absente dans une aussi grande partie du monde, lorsque les autres nations de l'Europe y possèdent des établissements. Le drapeau français doit flotter aussi dans les mers de la Chine, sur un point où nos navires soient assurés de trouver un abri et des secours de toute espèce. Il faut donc, comme les Anglais l'ont fait à Hong-Kong, comme nous venons de le faire nous-mêmes aux îles Marquises, y fonder un établissement militaire pour notre marine, un entrepôt pour notre commerce.

Cet établissement devra réunir plusieurs conditions essentielles : la proximité de l'empire chinois ; un port vaste et fermé, afin que les bâtiments n'aient point à y craindre les tempêtes, si fréquentes et si redoutables dans ces parages ; une position isolée et facile à défendre ; un climat salubre, pour que nos

Jules Itier. "Grands mandarins de Canton, Le Tseang-Keun, général tartare,
Le Foo-Yuen, Lnt. Gvr. de la prov. de Canton, Le Kwang-Chow, préfet de Canton", 21 novembre 1844.
© Musée français de la photographie.

équipages puissent s'y rétablir, en peu de temps, des maladies causées par les chaleurs tropicales ; enfin, des sources, dont la limpidité et l'abondance fournissent aux navires les moyens de renouveler leur approvisionnement d'eau.

Les notions que l'on possède sur les contrées de l'Indo-Chine ne sont ni assez étendues, ni assez précises pour que l'on puisse, dès à présent, déterminer le point dont on devrait prendre possession afin d'y fonder ce nouvel établissement. Il est donc impossible de donner, à cet égard, à M. de Lagrené, des instructions précises. On se bornera seulement à lui indiquer quelques positions signalées par des explorations antérieures comme pouvant servir de base à la politique de la France, ou créer un centre à ses intérêts commerciaux dans l'Indo-Chine. (...)

Au sud des Philippines, qui reconnaissent la souveraineté liée de l'Espagne, les îles Soulou, situées entre Mindanao et Bornéo, habitées par une population active et commerçante, sont indépendantes ; l'une d'elles, l'île Basilan, devrait surtout être explorée avec soin. Il paraît que, comme l'extrémité sud de Mindanao et la partie nord de Bornéo, elle est occupée par une tribu d'Illanos, population de forbans répandue dans ces mers, et sur laquelle le rajah de Soulou n'exerce qu'une autorité contestée. Un établissement formé sur ce point pourrait rivaliser promptement d'importance commerciale avec celui de Singapore. (...)

J'appliquais ainsi aux mers de Chine une idée que j'avais déjà mise en pratique sur d'autres points du globe, et que je regarde comme capitale, non-seulement dans l'intérêt commercial, mais dans

Jules Itier. "Les plénipotentiaires réunis sur le vapeur L'Archimède au moment de la signature du traité entre la France et la Chine : Mr Callery interprête, Ky-ing vice-roi de Canton, Mr de Ferrière secrétaire de la légation, Mr de la Grenée ambassadeur, Mr Cécille contre amiral". "Avis au dessinateur Nota : la scène se passe à l'arrière du bateau L'archimède où l'on a dressé une tente avec des pavillons de bord ; l'amiral Cécille est en uniforme ; Mr de la Grenée est en bourgeois, Ky-ing a une robe flottante en étoffe de soie grise sans ornement ; mm de Ferrière et Callery sont en bourgeois. l'Amiral est assis sur la banquette du [illisible] Mr de la Grenée et Ky-ing sont sur des chaises. Mr de la Ferrière est appuyé sur le bastingage et Mr Callery est debout."
© Musée français de la photographie.

tous les intérêts moraux, politiques, militaires et maritimes de la France. Lorsque de grands débats s'élevèrent en 1843 dans les Chambres, à l'occasion des établissements que nous venions de former aux îles Marquises et à Taïti : *Une des causes, dis-je, qui font l'activité et la confiance du commerce anglais, c'est qu'il trouve l'Angleterre partout, c'est qu'il sait que la puissance nationale est partout prête à le protéger et à le soutenir. Une des causes qui font la faiblesse comparative, le défaut de confiance et d'entreprise du commerce français, c'est qu'il se trouve partout à mille, deux mille, trois mille lieues de la France ; c'est que presque nulle part il ne sent la France à côté de lui. C'est en lui donnant ce sentiment, c'est en rendant la France présente partout où un grand intérêt commercial se développe, qu'on peut inspirer au commerce français la confiance et l'esprit d'entreprise dont il a besoin ; et le meilleur moyen de lui inspirer cette confiance, c'est de lui montrer, dans tous les grands parages commerciaux, un établissement français, le drapeau français, des vaisseaux français chargés de parcourir incessamment ces mers et d'y protéger notre commerce. Nos vaisseaux*

Jules Itier. "Vue du port de la Tay-Pa prise de Macao (Chine), 1844".
© Musée français de la photographie.

Les légendes de ces quatre reproductions recopient exactement les mentions manuscrites anciennes attachées à cette serie de daguerréotypes.

eux-mêmes, pour agir avec le degré de constance, d'assiduité et d'efficacité qu'exige leur mission, ont besoin d'avoir à leur portée une station sûre d'où ils puissent sortir et où ils puissent rentrer selon les incidents et les circonstances du moment. Qu'ont fait, pour leurs marins, toutes les grandes nations maritimes ? Elles ne se sont pas contentées d'envoyer leurs vaisseaux se promener sur toute la face du globe pour protéger leur commerce ; elles se sont inquiétées de leur assurer partout des points d'appui, de ravitaillement, de refuge, de leur faire non pas seulement sentir par la mémoire, mais toucher partout le gouvernement du pays, le drapeau du pays, la force du pays.

Regardez à l'histoire de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Espagne, à l'histoire même de ces petites républiques qui faisaient le commerce de la Méditerranée ; elles ont voulu que leurs vaisseaux, leurs galères retrouvassent, dans leurs courses, le gouvernement, l'appui, la force de leur patrie ; et c'est ainsi qu'elles ont réussi, non seulement à faire prospérer leur commerce, mais à donner à leurs marins cette confiance, ce dévouement qui, sur mer comme sur terre, font la vigueur morale des armées. Voulez-vous ne tenir aucun compte de ces exemples ? Voulez-vous ne prendre aucune position ni au fond de l'Océan Atlantique, ni dans l'Océan Pacifique, ni dans les grands archipels de l'extrême Orient et cela en face de ce fait immense et nouveau de la Chine ouverte au commerce du monde ! Il ne s'agit point de mettre de côté les considérations de prudence et d'économie, de se lancer dans des entreprises gigantesques, indéfinies ; il n'y a, dans nos projets d'établissement, rien de semblable à redouter ; aux îles Marquises et à Taïti, il n'y a point de conquête à faire, point de longue lutte

à soutenir contre les indigènes, point de vaste territoire à défricher, point de grande colonie à fonder ; ce sont simplement des stations pour le ravitaillement et le refuge de notre commerce, des points d'appui pour notre marine militaire chargée de le protéger. Ce n'est pas seulement dans l'Océan Pacifique que cette conduite convient à la France ; elle lui convient partout ; c'est là le système de politique maritime que la France doit pratiquer ; partout où se forment de grands foyers d'activité commerciale et de civilisation, la France doit chercher des stations de ce genre, des positions qui n'aient rien d'indéfiniment entraînant, qui ne créent pas des intérêts essentiellement belliqueux, et qui pourtant assurent des moyens de protection et de défense. C'est par de tels établissements, bien placés et bien limités, que la France prendra sa place et sa part dans le progrès général de prospérité et d'influence des grandes nations, sans engager outre mesure ses forces et son avenir.

M. de Lagrené et l'amiral Cécille, qui commandait notre station navale en Chine, officier de grande expérience et d'un jugement sûr, s'acquittèrent de concert de ces instructions. L'amiral Cécille fit explorer et explora lui-même la situation extérieure et intérieure de l'île de Basilan avec cette sagacité scrupuleuse qui ne se paye ni de premiers aperçus quant aux faits, ni de solutions vagues quant aux questions. Muni de tous les renseignements ainsi recueillis, M. de Lagrené se rendit lui-même avec l'amiral à Basilan, dans la baie de Malamawi, et ajouta d'abord les observations, puis l'intervention du diplomate aux études et aux premières démarches des marins. (...) Il me rendit compte de ce qu'il avait vu, pensé et fait en présence des lieux mêmes. (...)

Les instructions de M. de Lagrené ne le restreignaient pas à une simple mission d'exploration et d'étude ; s'il trouvait un lieu où les conditions indiquées fussent réunies, il avait ordre d'en préparer, et même, en cas de nécessité absolue, d'en commencer l'occupation. Arrivé à ce point, il rencontra, quant à Basilan, d'assez graves difficultés, européennes et locales, chrétiennes et musulmanes. Les Espagnols se prétendaient possesseurs de l'île, et le gouverneur des Philippines – ainsi que le commandant des forces navalei espagnoles dans ces parages, élevèrent, contre les premières démarches de l'amiral Cécille, de vives réclamations. Le sultan des îles Soulou, de son côté, soutenait que Basilan était l'une des îles soumises à son pouvoir, ou du moins placées sous sa suzeraineté. Après un examen attentif, M. de Lagrené demeura convaincu que les prétentions espagnoles ne reposaient sur aucun fondement solide. (...)

Après avoir débattu, dans une longue correspondance avec les autorités espagnoles locales, leurs assertions et leurs raisonnements, M. de Lagrené leur fit la proposition, fort naturelle et sensée, de remettre l'examen de la question à leurs gouvernements respectifs, et elles s'empressèrent de l'accepter. *J'avais dans l'intervalle, ajoute M. de Lagrené, procédé aux mesures qui pouvaient assurer à la France des droits éventuels à la possession de Basilan. Pendant les conférences préliminaires, les chefs du pays avaient énergiquement protesté qu'ils n'avaient jamais, et en aucune manière, accepté la suzeraineté de l'Espagne, affirmant que le pavillon flottant sur quelques-uns de leurs prahos (nom qu'on donne, dans ces mers, à tous les bateaux de commerce, de pêche ou de guerre) était simplement un signe de reconnaissance adopté par eux afin de n'être pas traités en ennemis à Zamboanga, et dont, une fois rentrés chez eux, ils faisaient complète abstraction. L'amiral Cécille leur proposa de consigner par écrit ces assertions si catégoriques ; ils y consentirent avec empressement. Ainsi fut rédigée la déclaration du 13 janvier, qui se trouve jointe à ma dépêche N° 46. Les chefs de Balactasan réclamaient aussi avec beaucoup d'instances le pavillon français ; l'amiral, avec qui je m'étais concerté sur ce point, leur répondit que cela dépendait du roi seul, mais qu'il avait, lui, à son bord, un représentant du roi, lequel pouvait, s'ils le lui demandaient, transmettre à Sa Majesté l'expression de leur désir. Ce fut de cette manière que j'entrai en relation avec les chefs, et c'est dans ce sens que la convention du 20 janvier fut conçue. J'ai préféré, à un traité portant cession immédiate, sauf ratification du gouvernement du roi, une simple*

convention éventuelle qui nous assure la soumission future des chefs de Balactasan. Cette convention offre les mêmes avantages qu'un traité de cession sans en avoir les inconvénients ; elle lie envers nous les chefs d'une manière irrévocable ; elle permet, si le gouvernement du roi rejette les prétentions de l'Espagne, de procéder immédiatement et sans autre forme à la prise de possession. D'un autre côté, elle ne laisse aucun prétexte à une occupation provisoire qui pourrait contrarier les résolutions ultérieures du cabinet, et elle témoigne en même temps de quelque égard pour les réclamations, si mal fondées qu'elles soient, d'un gouvernement ami.

Les assertions des chefs basilanais, non moins énergiques qu'unanimes et dont je leur avais soigneusement expliqué les conséquences, ne m'avaient laissé aucun doute sur la complète absence de vassalité entre leur île et l'Espagne. Il n'en est pas de même vis-à-vis du sultan de Soulou. Bien que les chefs de Balactasan aient paru tenir peu de compte des droits de ce sultan, j'ai cru acquérir, dans mes conversations avec quelques-uns d'entre eux, la conviction, confirmée depuis à Soulou même, que Basilan, quoique à peu près indépendante en fait, était en droit sous la suzeraineté du sultan de l'Archipel. C'est pour obtenir la cession de ces droits que je me suis rendu à Soulou. Je n'obtins d'abord que des répliques évasives qui voilaient un refus pur et simple. La majorité du Roma Béchara (le conseil du sultan) était contraire au projet de traité ; l'effervescence de la population soulouane effrayait le sultan sur les suites de son acceptation. Cependant ma persistance l'inquiétait aussi. Dans la dernière séance, le conseil fut ébranlé. Pour éloigner les idées de vente et d'achat, j'avais réduit à cent ans la durée de la cession. L'affaire semblait marcher à une solution favorable, lorsqu'un dato (l'un des conseillers) demanda que la moitié de la somme offerte fût donnée avant la signature ; et sur ma réponse que le traité ne pouvait être mis à exécution sans la ratification du roi, le conseil se refusa unanimement à apposer sa signature à un acte qui ne fût pas réalisable à l'instant même. Tout ce que je pus obtenir fut que l'on m'écrirait une lettre pour m'annoncer que le conseil était prêt à souscrire à la cession de Basilan pour cent ans, moyennant 100 000 piastres comptant, et pourvu que la prise de possession eut lieu dans le délai de six mois. Cette dernière clause, presque impossible à réaliser, semble invalider matériellement la déclaration ; toutefois cet engagement, tel qu'il est, offre encore une partie des avantages que nous aurions retirés d'un traité, et il ne me paraît pas douteux qu'un navire rappelant la promesse du conseil de Soulou, faisant d'un côté l'offre de 100 000 piastres et de l'autre la demande de satisfaction sur l'éventualité de laquelle j'ai insisté à plusieurs reprises (à raison de l'assassinat commis sur un officier et un matelot de l'escadre française par un chef basilanais nommé Uzuk), n'obtienne facilement la prolongation du délai fixé.

M. de Lagrené terminait ce récit des explorations et des négociations auxquelles, de concert avec l'amiral CécilIe, il venait de se livrer, en disant : *Si nous allons un jour à Basilan, il faudra que nous soyons en garde contre les agressions des naturels, sinon contre leurs attaques ouvertes, du moins contre leurs perfidies et leurs ruses. Les Malais, et plus encore les Illanos, sont capables de tout ; ils ne reculeraient pas plus devant l'empoisonnement que devant l'assassinat. Ils ne manquent pas d'ailleurs d'énergie, témoin la prise récente du fort de Santa-Maria, d'où cent cinquante Espagnols ont été expulsés par les Illanos de Mindanao. Aussi, en cas d'occupation, je crois que le gouvernement du roi ne doit point reculer devant la dépense, et que nous devons déployer, dans le premier moment, une vigueur qui en impose et qui déconcerte le mauvais vouloir des Basilanais et de leurs complices. Aucun méfait ne doit rester impuni, aucun crime sans vengeance ; ce n'est qu'à ces conditions que nous demeurerons les maîtres et que nous obtiendrons en peu d'années la sécurité sans laquelle aucun établissement lointain ne saurait prospérer. Il faudrait pour cela, non seulement un nombre suffisant de troupes et un matériel imposant, mais surtout des bateaux à vapeur qui, par la rapidité de leurs mouvements, par leur aptitude à maîtriser les courants et à profiter des calmes, puissent assaillir à l'improviste les bateaux pirates, leur fermer l'entrée*

de leurs repaires et les anéantir, vers quelque point qu'ils se dirigent. D'autres considérations encore nous imposeraient la nécessité de nous établir grandement à Basilan et d'y opérer sur une assez vaste échelle ; les Hollandais, les Anglais, les Espagnols de Java, de Manille, de Hong-Kong, de Singapore assisteraient à nos travaux et mesureraient notre force comme notre aptitude dans cette entreprise. Nous aurions à songer aux éventualités futures. La France ne doit, en aucun cas, s'exposer au risque d'avoir travaillé pour les autres.

Quand ces informations et ces propositions nous arrivèrent, au commencement de l'été de 1845, nous sortions à peine de graves embarras diplomatiques et nous entrions dans une forte lutte guerrière. Les questions du droit de visite et de Taïti avaient pris, dans les débats parlementaires, des proportions très supérieures à leur importance réelle, et nos rapports avec l'Angleterre avaient été sérieusement compromis. Nous étions engagés, en Amérique sur les rives de la Plata et en Afrique sur la côte de Madagascar, dans des expéditions difficiles sans être grandes, et qui divisaient nos forces navales. Nous avions surtout à nous préoccuper de l'insurrection générale qui éclatait en Algérie sous la conduite d'Abd-el-Kader, et qui exigeait de notre part, pour la consolidation définitive de notre établissement africain, un vigoureux effort que le maréchal Bugeaud devait glorieusement accomplir. Après de telles expériences et en présence de telles affaires, les Chambres et le pays étaient peu enclins à se lancer dans de nouvelles entreprises lointaines et incertaines quant à l'utilité, la mesure des sacrifices et le succès. Le cabinet eût été certainement peu approuvé et peu soutenu, même par ses amis, s'il eût tenté, dans les mers de Chine, l'occupation de l'île de Basilan, en demandant les moyens d'action nécessaires pour l'accomplir efficacement. Nous résolûmes de ne pas nous engager dans de telles chances. (...)

Aujourd'hui encore, en 1860 et dans ma retraite, en me rappelant ce qu'était en 1845, en France et en Europe, l'état des faits et des esprits, je pense que nous eûmes raison alors de ne pas poursuivre une entreprise qui nous eût infailliblement suscité des embarras et probablement des échecs politiques que n'auraient pas compensés ses avantages. Si les gouvernements libres ont l'inconvénient de faire ou de laisser naître beaucoup de projets et de fantaisies, ils ont aussi le mérite de les condamner à des discussions et à des épreuves qui en font juger sainement la valeur et en atténuent fort le péril ; aux tentations qu'elle excite, la liberté politique oppose les difficultés et les lenteurs dont elle les entoure, et elle arrête dès leurs premiers pas beaucoup de mauvais desseins et de folles rêveries qui, sous d'autres régimes, auraient fait à tout hasard leur chemin et gravement compromis les affaires du pays. Pourtant, en présence des perspectives qui s'ouvrent dans l'Extrême-Orient et des tentatives européennes dont la Chine est le théâtre, je ne puis m'empêcher de regretter que l'île de Basilan ne soit pas en notre possession, et n'assure pas à nos opérations militaires et commerciales, actuelles ou futures, dans ces parages, un point d'appui et des chances d'avenir. Il eût été facile de lever les objections de l'Espagne à notre établissement ; l'adhésion du sultan de Soulou ne nous eût pas coûté bien cher ; et si, comme tout autorise à le croire, les renseignements recueillis et les observations faites par M. de Lagrené et l'amiral Cécille sont exacts, cette île eut bien convenu au but que nous nous serions proposé en l'occupant.

Le *Récit de l'ambassade de lord Elgin en Chine et au Japon,* écrit par son secrétaire particulier M. Laurence Oliphant, est certainement l'ouvrage qui, au milieu des événements qui s'accomplissent ou se préparent dans ces mers, doit exciter le plus d'intérêt et inspirer le plus de confiance. L'auteur a été à portée de tout voir et de tout savoir ; il est évidemment un observateur impartial et sagace, qui juge sainement et peint vivement les faits, les peuples, les personnages, les spectacles nouveaux auxquels il a assisté. Son livre a obtenu en Angleterre un grand succès. À tous ces titres, il mérite, je crois, l'attention de la France.

Val-Richer, octobre 1860.

■

Jean-Claude Casanova

Simon Leys

Au nom du jury que j'ai l'honneur de présider, je dois expliquer brièvement pourquoi nous avons proposé que le sixième prix Guizot soit attribué à Simon Leys, à Pierre Ryckmans donc, pour son dernier livre *Les Naufragés du Batavia* et pour l'ensemble de son œuvre. Ce genre d'explication est habituellement facile à donner parce que les jurys, dit-on, sont savants et perspicaces et parce que les auteurs qu'ils couronnent méritent toujours les trophées qu'on leur décerne.

L'embarras que j'éprouve naît de mon étonnement. Vous n'êtes pas un auteur académique (bien que vous apparteniez à l'Académie Royale de Belgique où vous avez succédé à l'immense Simenon) ni un auteur officiel – vous avez dit sur la Chine le contraire de ce que disaient les officiels (ministres ou ambassadeurs), ni un auteur conformiste puisque vous avez fustigé les modes et les illusions.

Comment vous classer alors, car vous appartenez certainement à une école qui dérange les académiques, les officiels et les conformistes. Laquelle ? Celle des écrivains discrets, lucides, indignés, en définitive celle des moralistes, c'est-à-dire de ceux qui déchiffrent les mystères de l'âme humaine pour tenter de la consoler ou de l'éduquer. Je jette donc ces quatre termes pour essayer d'expliquer notre choix.

Les écrivains discrets d'abord. Ce sont les écrivains qui souhaiteraient s'adonner paisiblement à la plus haute réflexion, à la science, à l'écriture, comme vous l'avez fait pour la peinture classique chinoise, ou en traduisant et en commentant Confucius, en composant aussi cette admirable anthologie des écrits sur la mer, et de bien d'autres façons. Ils veulent, sans prétention, faire profiter leurs contemporains de leur science, de leur goût, de leur culture, avec discernement dans l'admiration et avec talent quand, comme vous, ils possèdent d'admirables qualités d'écriture.

Discrétion et dilection. Ces deux mots vont ensemble, discernement et talent également. Vous voilà dans la catégorie de ces auteurs que l'on rejoints toujours avec plaisir comme les plus agréables compagnons, Montesquieu disait dans une phrase que l'on peut discuter : « il n'y a pas de chagrin qu'une heure de lecture n'ait pu consoler ». Peut-être avez-vous consolé quelques chagrins, certainement vous avez peuplé beaucoup de loisirs.

Mais vous êtes un écrivain lucide. Vous voyez le monde comme il est, et donc la méchanceté du monde. Vous l'avez dit hier soir, deux choses vous frappent, et ce sentiment devrait être partagé : le mystère du mal et la beauté du monde.

Pour le premier point le XX^{e} siècle est gâté. Surtout quand on est sinologue et quand on a vécu en Chine dans les années soixante. À cette occasion, vous allez entrer alors dans la catégorie des écrivains dont la lucidité sera exemplaire. Compagnie réduite si on la compare à celle des écrivains qui se trompent, qui se trompèrent, par exemple, sur les tyrannies totalitaires du XX^{e} siècle et qui ont célébré Hitler, Staline, Mao, Castro, catégorie à laquelle appartiennent André Malraux et Jean-Paul Sartre. Compagnie réduite donc que la vôtre mais vous y trouvez en bonne compagnie, Georges Bernanos, Albert Camus ou George Orwell, que vous admirez profondément, le chinois Lu Xun ainsi que quelques autres encore. Le trait commun à ces écrivains n'est pas seulement leur talent et leur lucidité, leur réflexion profonde sur le mal, c'est l'indignation qu'ils éprouvent. Indignation qui ne naît pas simplement de l'horreur qu'on éprouve devant la cruauté et la méchanceté des hommes, mais que suscitent aussi le mensonge devant les drames, l'illusion délibérée et volontaire, l'indignation qu'on éprouve quand on voit des hommes dissimuler la vérité par crainte, par

complaisance ou par fanatisme. En propageant le mensonge, ces hommes sont devenus les complices des monstres totalitaires, en se prosternant devant des tyrans, ils ont abdiqué toute dignité et ne peuvent recueillir que le mépris de leurs contemporains.

Je vais lire un passage de vous : « Académiciens astucieux, politiciens en vacances, dominicains en délire, dames patronnesses de la révolution, gourus sexologues, marchands de pommade, prophètes, diplomates retraités, grands couturiers, que sais-je ? Quiconque croit être quelqu'un à Paris s'est senti dans l'obligation, à l'un ou l'autre moment de sa carrière, de nous livrer les visions que lui avait inspirées le rituel pèlerinage à Pékin... Mais il serait sans doute vain de chercher à pourfendre ces gens-là : comme les vagues de l'océan qui renaissent de leur défaite même, c'est leur inconsistance qui les rend indestructibles ». J'ai choisi une phrase particulièrement douce de vos écrits polémiques.

On pourrait s'amuser à désigner ceux que avez épinglés : tel académicien, doublement académicien, tel professeur au Collège de France, tel philosophe ou plus exactement tel « nouveau philosophe », tel sinologue, tel ambassadeur. Fustigation légitime, courageuse, bienfaisante.

J'appartiens à une génération pour laquelle *Les Habits Neufs du Président Mao* ont retenti comme un coup de tonnerre. C'est René Viénet, qui est parmi nous, qui les avait édités. On disait à l'époque tant de sottises, on acceptait tant d'horreurs : votre livre a soulagé ceux qui s'indignaient et qui ne pouvaient parler. Au nom des silencieux vous avez dénoncé la maolâtrie, comme l'avaient fait en leur temps ceux qui dénonçaient le communisme soviétique et vous figurerez, dans les futures anthologies, parmi ceux très rares qui ont dit la vérité et dénoncé le totalitarisme, certainement auprès de George Orwell que vous aimez mais en compagnie aussi de quelques autres comme Boris Souvarine, ou Albert Camus. Cette indignation morale que vous avez éprouvée et magnifiquement exprimée donne à votre témoignage et à votre œuvre, une grande portée politique.

Cette indignation repose avant tout sur le respect que vous éprouviez pour les Chinois. L'amour de la Chine devrait en effet commencer par le respect de ses habitants. Ceux qui leur manquaient de respect étaient les dirigeants criminels de leur pays, mais aussi, et d'une certaine façon plus encore et qui nous concerne, leurs complices intellectuels et politiques en Occident.

Ce qui me conduit au dernier terme que j'ai retenu. Il faut vous classer, ai-je dit, parmi les moralistes de langue française, dont je n'ai pas besoin de dire les noms et qui sont l'honneur de ce pays. Guizot bien sûr admirait ces moralistes, parce que chez les Réformés français, en raison de l'Histoire, le jugement libre, indépendant et courageux pour dénoncer l'injustice a toujours été admiré et encouragé. Le prix qui porte le nom de Guizot devient, de ce fait, encore plus légitime pour vous. Si on doit vous classer parmi ces moralistes, c'est parce que votre indignation, nécessairement contingente, va donner à votre œuvre une valeur permanente et universelle. Du drame historique vous nous conduisez à la méditation sur l'humanité, sans emphase, grâce à votre discrétion, avec une justesse de ton qui fait mieux mesurer la profondeur de vos réflexions. Dans *Protée* qu'a édité Georges Liébert et que je relisais hier, en parlant de Cervantes qui admirait secrètement Don Quichotte, vous écrivez : « Les gens qui réussissent sont ceux qui savent s'adapter à la réalité. En revanche, ceux qui persistent à vouloir élargir la réalité aux dimensions de leurs rêves échouent. Et c'est pourquoi tout progrès humain est dû, en définitive, aux gens qui échouent ». Voilà une phrase digne de nos moralistes. Si je peux me placer dans leur tradition, je dirai que ceux qui n'échouent pas, en définitive, sont ceux qui ne se satisfont pas du monde tel qu'il est.

Disons, simplement, pour conclure, que lorsque les jurys choisissent des écrivains qui ne sont ni académiques, ni officiels, ni conformistes, ils renoncent certes aux grandeurs d'établissement, mais pour célébrer comme il convient, selon l'expression de Pascal, les vraies grandeurs qui sont de l'ordre de la morale, de l'art et de la vérité.

■

© BNF

Tcheng Ki-Tong

[Chen JiTong]

dessins de Félix Régamey

Comment on devient parisien

J'ai lu, je ne sais plus où, que le nommé *On*, - *On* est un être indéfini qui existe partout et dont il est permis de médire à volonté, - demanda à Victor Hugo, si « c'était bien difficile de faire des vers ». C'est une question si naturelle ! Le poète répondit avec sa bonhomie ordinaire, que « c'était très facile ou impossible ».

Comme je ne suis pas poète, si ce n'est en chinois, je suis bien obligé d'admettre l'opinion de celui qui fût le plus grand des poètes modernes de l'Occident. J'avoue même modestement que je suis de son avis.

Par une singulière coïncidence, on m'a demandé comment j'étais devenu parisien, et si « c'était bien difficile de le devenir ». Parisien ! Un titre qui n'a de rapport qu'avec l'esprit, assurément ; car je ne suis pas « né natif » de Paris, étant de Foutcheou, ma patrie ! Cependant cette question fort imprévue m'a été adressée et m'a donné à réfléchir. J'ai médité le « to be or not to be »…

Comme le titre de « parisien » est en somme une de ces rares faveurs qui ne s'achètent pas, et que c'est un droit de noblesse ou de bourgeoisie de l'esprit, il peut appartenir à tout homme de la race, sans que cet homme ait à rougir de son clocher ou de sa pagode. Je veux bien être « parisien » et je le suis, puisque les journaux l'ont proclamé ; mais c'est à une condition ; c'est que le « être parisien » soit très facile ou impossible.

Il semblerait dès lors qu'il soit presque décourageant d'expliquer comment on devient parisien, puisque c'est si facile. Si l'on naît parisien, même en Chine, même ailleurs, même à Paris, et que, sans plus de peine qu'il en coûte d'être venu au monde, on possède réunis en soi toutes les qualités et tous les défauts qui constituent le naturel parisien, il est inutile de développer le sujet, informez-vous auprès de la bonne aimable fée qui dispense les privilèges ; celle-là seule pourra vous répondre.

Le parisianisme est un parfum, un arôme, un bouquet. On le sent, on le goûte, on le respire ; mais on ne l'invente pas, on ne le crée pas. Ce n'est pas un article, quoiqu'il existe dans l'article de Paris, un de ses favoris. C'est - je ne sais pas quoi vraiment - mais c'est quelque chose qui saute aux yeux lorsque l'esprit a ses yeux là. Vous savez lesquels ou vous ne le savez pas ; ce qui est très excusable, puisqu'il y a le commun des mortels, immensément répandu, toujours commun et jamais mortel, sorte de phénix qui renaît de ces cendres pour la

© BNF

seule ambition de revivre, ce qui n'est pas une ambition suffisante pour le parisien.

Le parisien a une autre passion bien plus sublime et bien plus immortelle : il lui faut le « *nec mergitur* » qui est sa formule la plus expressive et la plus profonde ; il flotte et il n'est pas submergé ; c'est le comble de l'art parisien et c'est ma devise aussi !

Vous devenez parisien sans le savoir, parce que vous l'étiez. C'est la dignité cardinalice de l'esprit « in petto ». Vous recevez un beau jour un avis très mystérieux pour affaire qui vous concerne et vous découvrez sans surprise qu'il vous est échu un héritage superbe, des titres d'une noblesse authentique. Parisien ! C'était cependant vrai et vous ne vous en doutiez pas.

Etre parisien n'est pas seulement faire de l'esprit, c'est en avoir sans en faire. Le mérite n'est pas ordinaire. C'est surtout en avoir avec bonheur, c'est-à-dire à propos ; ce n'est pas l'épargner pour ses amis : car être ami jusqu'à l'esprit, c'est du parisianisme et du meilleur. Tous les Parisiens sont frères. Si j'étais empereur, je voudrais créer une académie dont ne pourraient faire partie que des parisiens. On y verrait tous les humains épris de parisianisme, sans distinction de nations ni de races : la confraternité de l'esprit pour tout bagage, et pas de discours « qu'académique on nomme ». Ne serait-ce pas un beau projet ?

Le parisien est un délicat qui trouve ce qu'il cherche. C'est un mineur heureux qui, d'un coup de plume, met à jour des filons inexplorés que d'autres – les autres – n'auraient jamais découvert à coups de pioche. Une simple caresse de la plume et voilà la mine à ciel ouvert, avec ses gisements précieux et ses veines métalliques brillantes. La dynamite eût été moins efficace.

Le parisien est un réaliste, après le rêve entrevu ; il aime le mirage, si le mirage annonce l'oasis espéré. La vision ne l'enchante pas toute seule ; il lui manque toujours l'original. Pygmalion a eu le pouvoir d'animer le marbre sculpté par son rêve. Qu'importe que Galatée n'ait pas compris sa passion et lui ait été infidèle ? C'était un parisien et elle… peut-être une parisienne ! Je n'ose l'affirmer pourtant, puisqu'elle n'est pas fille d'Eve.

Le parisien est un sage qui fait des folies ; un raisonnable qui peut commettre toutes les fautes qu'il avoue – pas les autres.

Il est imparfait et s'en vante, ayant éprouvé qu'il n'y a que les imparfaits de parfaits et les faibles de forts. Les oppositions et les contrastes le ravissent : c'est sa fantaisie et son droit.

Les Danaïdes ont abandonné leur service autour du fameux tonneau depuis que les contes charmants de la mythologie ont été assimilés aux fausses nouvelles. Les Parisiens les ont galamment remplacées. Ils jettent dans cet abîme sans fond tous les trésors de leur âme, de leur cœur et de leur esprit – mais le tonneau est toujours vide. Ils espèrent cependant le combler un jour. O sainte folie ! C'est du parisianisme, le plus élevé, le plus humain qui soit au monde. Partout il y a de ces êtres qui tentent l'impossible, le seul but vraiment logique à atteindre. La foule a beau leur crier casse-cou ; ils n'écoutent rient. Ils ne répondent qu'à un seul appel ; celui qu'ils entendent en eux-mêmes, où vibrent tous les échos de la nature humaine inspirée par une puissance créatrice. Cela est parisien !

Paris a donné son nom à cette exquise propriété qui est devenue le symbole de l'esprit.

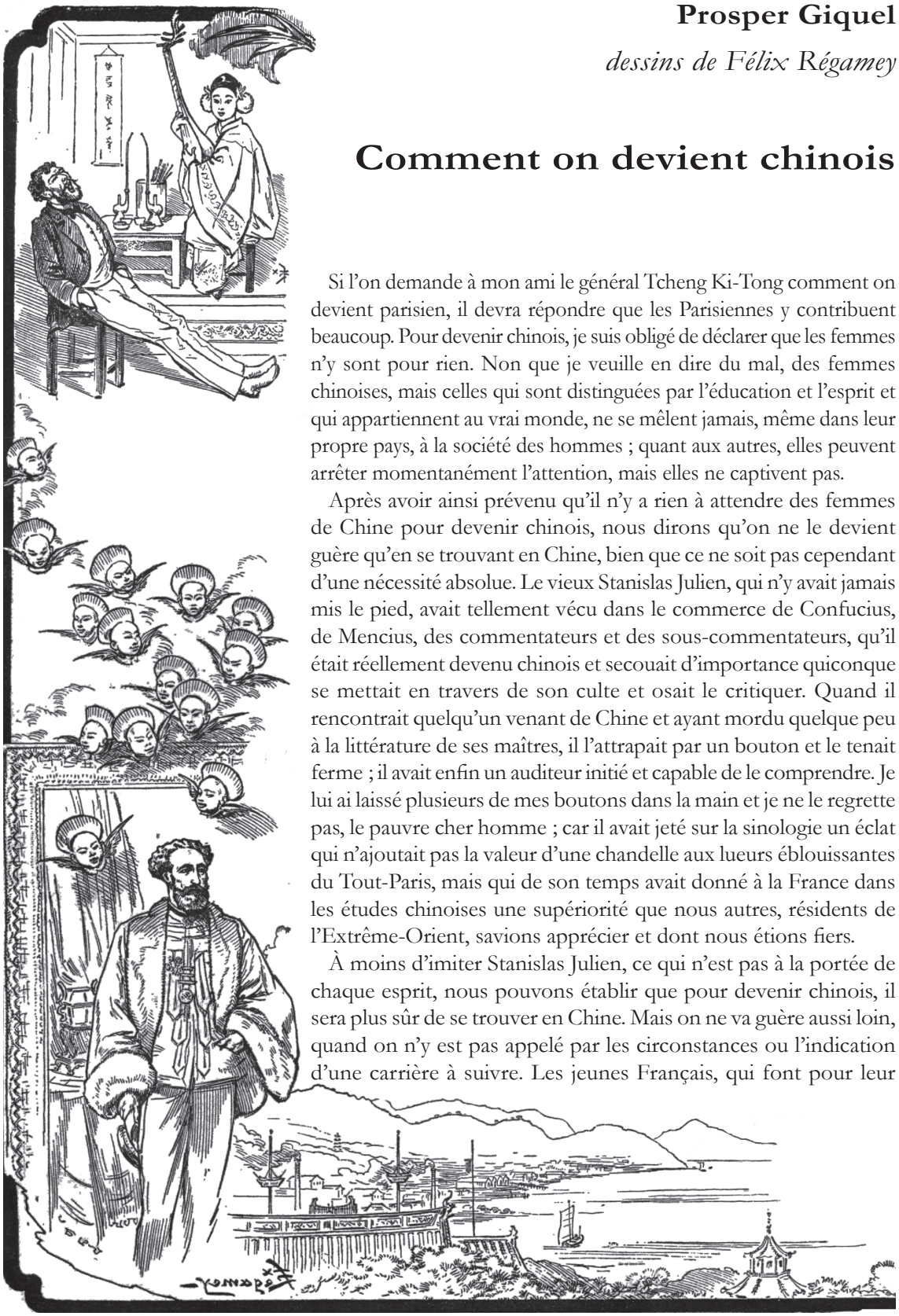
Comme on a dit Athénien, on dit Parisien. Ni sparte, ni Rome n'eurent le même privilège. La raison n'est pas facile à découvrir. Pourquoi le Château-Laffitte et le Chambertin sont-ils si délicieux ? Pourquoi le thé de Fo-Kien est-il meilleur que celui du Yun-Nam ?

La nature a ses caprices et ses préférences ; le soleil et la brise ont pour certaines expositions des tendresses de lion. Gloire aux privilèges ! Ce sont des heureux, sans brevet d'invention.

Un parisien qui n'était pas de Paris, car il était allemand de naissance, a dit qu'à Paris on pouvait se passer de bonheur. Voilà une vraie pensée toute embaumée de parisianisme ; je la dédie à tous les esprits libres qui rêvent aux frontières sans limites et aux civilisations délicates. Se passer du bonheur ! N'est-ce pas la plus charmante manière d'être heureux ? Et à c'est à Paris que cette recette fleurit ! N'avais-je pas raison de prétendre que c'est un clos privilégié ?

Comment on peut devenir parisien – dans le cas où c'est impossible – vous semblera maintenant très clair, car vous sentez quelles sont les hauteurs de vues de ce libéral esprit. Appliquez, quand même, à la direction de vos pensées, le principe de l'aérostation ; jetez du lest, déplacez autant de volumes d'air que vous pourrez, et montez, montez toujours. Alors Paris s'idéalise et devient le Tout-Paris. Tous les bruits de la terre se transforment en une harmonie légère et fraîche qu'on pourrait définir la langue des esprits. Elargissez donc les espaces ; il ne reste dans le souvenir délivré enfin de l'obsession des foules fâcheuses que des ondes, semblables à des vagues imperceptibles qui jettent le duvet de leur neigeuse écume sur le rivage tendre et fin de nos sensations… Rien de heurté, rien de brusque : la paix et une gaîté qui s'épanche, dans le sentiment réfléchi de l'existence de soi et de l'immortalité de la pensée. Jetez du lest ! Et Paris deviendra le Tout-Paris « selected », cette Cosmopolis ciselée comme un portail gothique, et dont font partie tous les peuples de l'univers. « Mon pays, c'est l'Intelligence ! » a dit un grand poète oublié.

Donc, tout homme qui veut devenir Parisien, qu'il se fasse naturaliser citoyen de ce grand pays « l'Intelligence », et il existe, ce pays.



Prosper Giquel

dessins de Félix Régamey

Comment on devient chinois

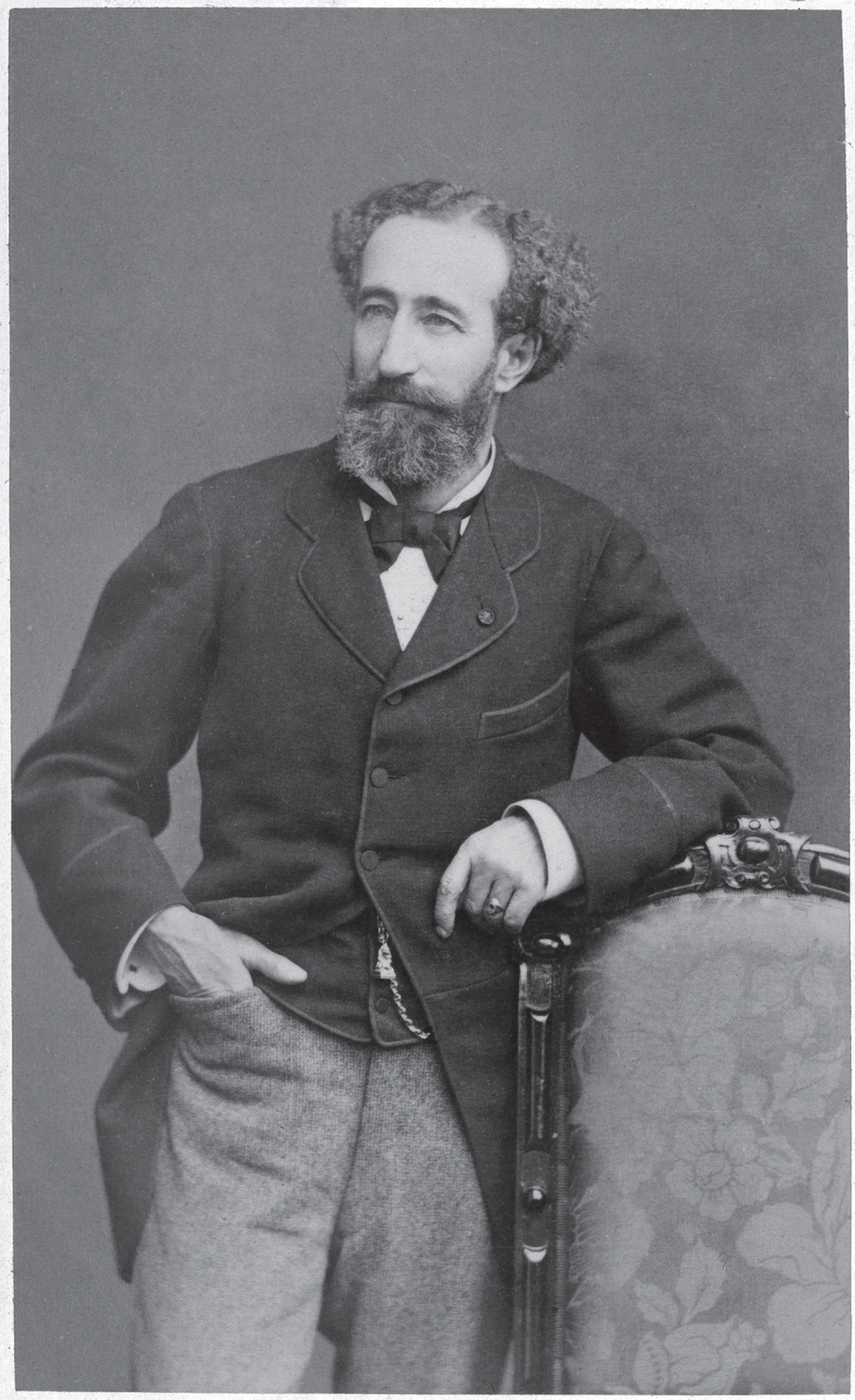
Si l'on demande à mon ami le général Tcheng Ki-Tong comment on devient parisien, il devra répondre que les Parisiennes y contribuent beaucoup. Pour devenir chinois, je suis obligé de déclarer que les femmes n'y sont pour rien. Non que je veuille en dire du mal, des femmes chinoises, mais celles qui sont distinguées par l'éducation et l'esprit et qui appartiennent au vrai monde, ne se mêlent jamais, même dans leur propre pays, à la société des hommes ; quant aux autres, elles peuvent arrêter momentanément l'attention, mais elles ne captivent pas.

Après avoir ainsi prévenu qu'il n'y a rien à attendre des femmes de Chine pour devenir chinois, nous dirons qu'on ne le devient guère qu'en se trouvant en Chine, bien que ce ne soit pas cependant d'une nécessité absolue. Le vieux Stanislas Julien, qui n'y avait jamais mis le pied, avait tellement vécu dans le commerce de Confucius, de Mencius, des commentateurs et des sous-commentateurs, qu'il était réellement devenu chinois et secouait d'importance quiconque se mettait en travers de son culte et osait le critiquer. Quand il rencontrait quelqu'un venant de Chine et ayant mordu quelque peu à la littérature de ses maîtres, il l'attrapait par un bouton et le tenait ferme ; il avait enfin un auditeur initié et capable de le comprendre. Je lui ai laissé plusieurs de mes boutons dans la main et je ne le regrette pas, le pauvre cher homme ; car il avait jeté sur la sinologie un éclat qui n'ajoutait pas la valeur d'une chandelle aux lueurs éblouissantes du Tout-Paris, mais qui de son temps avait donné à la France dans les études chinoises une supériorité que nous autres, résidents de l'Extrême-Orient, savions apprécier et dont nous étions fiers.

À moins d'imiter Stanislas Julien, ce qui n'est pas à la portée de chaque esprit, nous pouvons établir que pour devenir chinois, il sera plus sûr de se trouver en Chine. Mais on ne va guère aussi loin, quand on n'y est pas appelé par les circonstances ou l'indication d'une carrière à suivre. Les jeunes Français, qui font pour leur

Portrait par Chambay, offert à la Société de géographie par Prosper Giquel.

Pc 2523



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
CHAMBAY. GRAND HOTEL. PARIS.
PARIS

Nadar.
Cinq portraits de Tcheng Ki-Tong [Chen JiTong] conservés au Département des estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale de France.

plaisir ou pour leur instruction de grands voyages, restent peu dans les parages de la Chine pour donner plus de temps au Japon, qui est plus pittoresque, plus accueillant, plus gai, et où le jeune étranger, en quelque endroit qu'il aille, est servi par un essaim de mousmés. Une bonne chance pour devenir chinois a été d'aller en Chine comme officier de marine, d'y être en 1857, à l'âge de vingt-et-un ans, et d'avoir été détaché tout de suite dans un service à terre dans une grande ville enlevée d'assaut par une force anglo-française.

Vingt-et-un ans font bien, car il est de toute importance d'apprendre la langue du pays. Or, pour apprendre le chinois, il faut un grand effort de mémoire qui ne se donne guère que quand on est jeune et qui, même alors, n'exclut pas une énorme dose de travail. Avec une tête de Breton et une bonne envie de parvenir, on finit par arriver au but au bout de dix-huit mois, non pas certes à traduire ou commenter les anciens philosophes, mais à tenir passablement une conversation d'affaires publiques et privées, à lire une correspondance, à dicter à un lettré le sens des communications qu'on veut expédier et qu'il vous habille en style classique.

Vos efforts reçoivent une première récompense, vous respirez à l'aise dans un milieu qui vous paraît être des plus intéressants. Ces Mandarins, ces lettrés – dont les manières vous ont d'abord semblé bizarres – vous pouvez maintenant causer avec eux, connaître leurs pensées, leur façon de raisonner, vous êtes frappé de leur bon sens pratique, de la finesse de leur esprit, de leur puissance d'observation, en même temps que de leur urbanité et de leurs prévenances. Vous arrivez à fréquenter de puissants personnages, des vice-rois, gens qui ont le droit de faire couper des têtes et qui en font couper, ils vous appellent « mon vieux frère », traitent de « noble et de grand » tout ce qui tient à vous ; petit à petit, leurs façons nous gagnent, vous jouez des bâtonnets comme eux et piquez sans broncher au plat commun, vous dodelinez de la tête, saluez par des tchintchins ; un peu plus vous feriez le koteou, agenouillé et la tête par terre, mais vos préjugés vous le défendent.

Ce charme d'une existence pour ainsi dire nouvelle ne vous fait cependant pas oublier votre Patrie ; le potage aux nids d'hirondelle, le ragoût aux ailerons de requin, ces mets des dieux, ne suffiraient pas pour vous retenir en Chine. Vous n'y jouissez pas de la société des femmes, et celle des hommes, tant agréable qu'elle soit, n'a jamais suffi à un Français. Avec les années qui passent, un monde de regrets vous assiègent, vous trouvez que votre jeunesse se perd, loin de la France et des jouissances qu'elle donne, jouissances de la famille, jouissances des arts, choses que vous n'avez pas en Chine. C'est une crise à passer, mais il faut pour vous soutenir et vous résigner au sacrifice auquel vous êtes condamné que les circonstances vous

favorisent et vous rendent courage. Pour peu qu'elles s'y prêtent, la crise ne durera pas longtemps, et vous vous referez à l'idée que vous êtes devenu chinois.

Les circonstances étaient bonnes, il y a quelques vingt-cinq ans, la rébellion des Taipings donnait du fil à retordre à la dynastie des Tsing, l'étranger qui se présentait pour les combattre et pouvait prouver de quelque compétence militaire, était bien accueilli. Pour peu que l'on fut jeune, le métier, bien que rude et parfois dangereux, n'était pas sans attraits. Le pays, qui n'est pas ingrat envers ceux qui le servent bien, vous prodiguait des récompenses, globules, plumes de paon, grades élevés. On avait les honneurs de la chaise verte à quatre porteurs, des licteurs criant et fustigeant pour vous faire ouvrir la route.

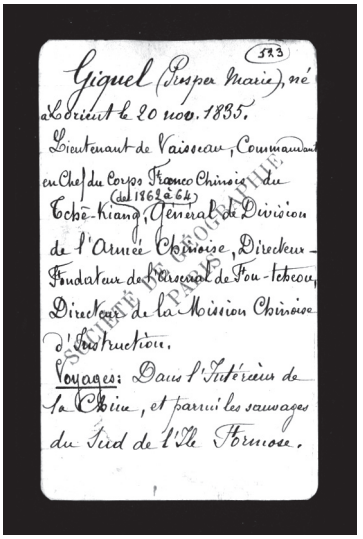
Parmi ceux qui revinrent de ces campagnes (pas mal y étaient restés), les uns rentrèrent dans leur pays, ils n'étaient pas devenus chinois, les autres qui s'étaient attachés à la Chine furent placés par elle à la tête de différents services publics, d'aucuns créèrent un arsenal (sans se douter, bien entendu, qu'on le bombarderait un jour) et s'appliquèrent à faire des petits célestes, de vrais ingénieurs.

Et voilà, entr'autres façons, comment on peut devenir chinois. Il y en a eu qui le sont devenus plus sérieusement encore, s'habillant des costumes indigènes, épousant des femmes chinoises, en prenant même plusieurs, pour se donner tout à fait le genre de grands personnages. Il y en a qui, dans les emplois civils de la Chine ou dans la poursuite de leurs affaires privées, avides d'étudier et d'apprendre, travaillent à connaître le pays et à le faire connaître, en traduisant ses livres, en décrivant ses mœurs et ses productions ; ceux-là deviennent chinois et des meilleurs, mais ils ne sont pas nombreux.

Il y a enfin les missionnaires qui le deviennent dans toute l'étendue du terme, vont se perdre dans des coins éloignés, portant la natte, mangeant la nourriture du peuple. Ce que la nourriture doit leur coûter, le bon Dieu seul et eux peuvent le savoir, comme nous le disait un de leurs évêques, « en un an, ils ont vidé leur sang riche de France pour arriver au sang plus pauvre des mangeurs de riz, alors ils sont acclimatés ». Ceux-là sont à part, ils sont soutenus par une force d'idéal qui n'est pas donnée à tous et qui même ne les préserve pas, dans les débuts, des heures de désespoir. Quant à ceux qui ne sont pas guidés par un but placé si haut, on peut dire qu'en général pour devenir chinois, il leur faudra aller en Chine, apprendre la langue, s'intéresser au pays, trouver des circonstances attrayantes et les saisir.

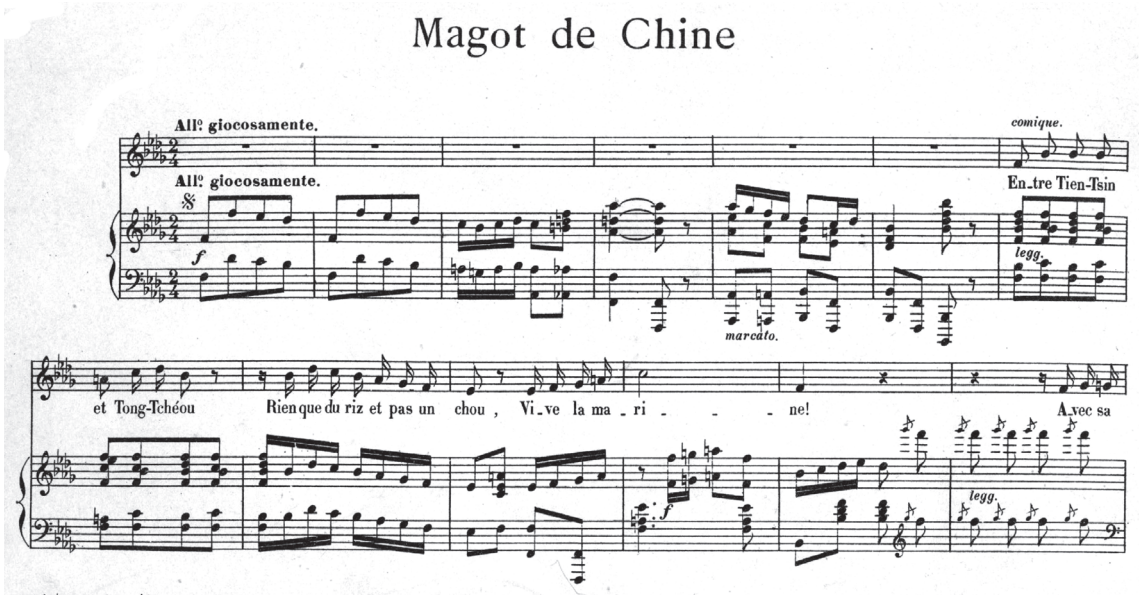
Une tête de Breton n'est pas indispensable, mais il faut l'équivalent. ■

Buste de Prosper Giquel, par Franceschi, offert à sa famille en 1886, lors de ses funérailles, par le gouvernement chinois. Plâtre désormais conservé au Musée des beaux-arts de Rennes.

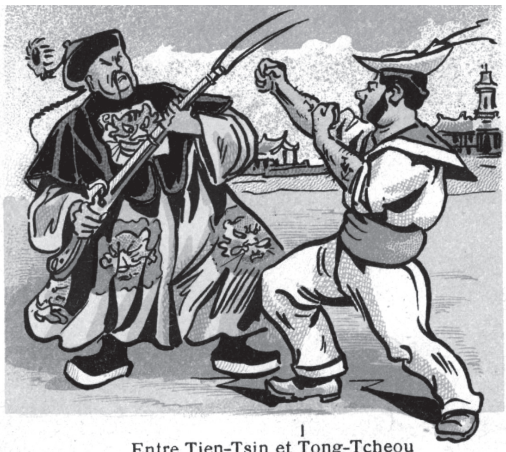


Verso du portrait photographique par Chambay conservé par la Société de géographie.

Felice Beato. DaGu, intérieur de l'angle du fort du nord, entrée française, 21 août 1860. Couverture du livre d'Annie-Laure Wanaverbecq pour l'exposition, *Photographier la guerre en 1860, en Chine*.
© Musée d'histoire naturelle de Lille.



"Magot de Chine" dans *Chansons des soldats de France*. Poésie & dessins de Georges Tiret-Bognet, musique de Georges Fragerolle. Librairie Marpon & Flammarion, Paris, s.d.



I
Entre Tien-Tsin et Tong-Tcheou
Rien que du riz et pas un chou,
Vive la marine !
Avec sa fourche, cré coquin !
M'est tombé sur le casaquin
Un pékin de Chine !

II
Tant pis pour lui s'il m'a raté !
Il a perdu le gout du thé,
Vive la marine !
Adieu les ailes de requin,
Puisque j'ai lu dans un bouquin
Qu'on en mange en Chine.

III
Quand on est mort, a-t-on besoin
Du magot qui dort en un coin ?
Vive la marine !
En retroussant son baldaquin
J'ai tout pris, sapèque ou sequin,
Au pékin de Chine.

IV
C'est pas pour moi, c'est pour Louison,
Ma payse au pays d'Arzon,
Vive la marine !
A moins que l'amour trop taquin
Ne me promène en palanquin
Sous le ciel de Chine.

V
Même en désarmant à Toulon,
Ma foi, le voyage est si long,
Vive la marine !
Que je veux comme un arlequin
Faire danser le Saint-Frusquin
Du pékin de Chine !

VI
L'auteur doit signer son couplet :
C'est un canonnier, s'il vous plait,
Vive la marine !
Il aime assez le marasquin,
Mais on n'en tient pas à Pékin...
Au diable la Chine !

Images de la "Révolution culturelle" dans le Nord-Est

Li Zhensheng compte parmi les photographes chinois très connus en Chine où, désormais retraité, il donne de temps en temps des conférences dans les facultés de journalisme ; mais il fait surtout partie des photographes chinois les plus connus à l'étranger où il attire régulièrement des dizaines de milliers de visiteurs pour chacune des sessions de son exposition itinérante, organisée par l'agence Contact Press Images (dirigée par Robert Pledge) : *L'Odyssée d'un photographe pendant la révolution culturelle*. Ce fut le cas en particulier à Paris 2003, où l'exposition fut accrochée dans les salons de l'Hôtel de Sully, près de la place des Vosges.

Le petit livre rouge d'un photographe chinois est plus que le catalogue de cette exposition : c'est un livre de 316 pages, publié par Phaidon en 2003, en français [39 €, isbn 0-7148-9354-4] et en anglais. Le succès que cet ouvrage a déjà connu, en plusieurs langues, incite à rappeler, cinq ans après sa publication, son intérêt non seulement historique, mais éminemment politique : le passé récent qu'il fait revivre reste d'une brûlante actualité. Pendant la "révolution culturelle" pratiquement aucun étranger n'a pu vivre en Chine, et encore moins en sortir des images. Il existe, sous clé dans les archives chinoises, des bandes d'actualité et des photographies — en particulier préservées par les chaînes de télévision.

Par ailleurs, Jiang Qing et ses accolytes (ceux qu'après leur défaite, on appellera "la Bande des Quatre") étaient bien persuadés de la pérennité de leur victoire et faisaient filmer et photographier les séances de tortures infligées aux dirigeants communistes qu'il voulaient faire disparaître. C'est ainsi qu'ont été publiées en Chine, puis disponibles en Occident, les images des séances de tortures du président de la République Liu ShaoQi, et bien d'autres. Il ne fait aucun doute que ces enregistrements de tortures, et de combats entre factions, ne seront pas détruits : ceux qui prendraient la décision de les faire disparaître seraient à coup sûr condamnés. Il est même possible de savoir que dans tel ou tel centre d'archives, photos et vidéos ont été soigneusement étiquetées et mises à vieillir.

Ce n'est pas un embargo... puisqu'il ne comporte pas de date de divulgation. Cette question de calendrier est au cœur des débats dans l'appareil politique chinois : quel est le degré d'explication que la génération des victimes et des bourreaux de la "Révolution culturelle" peut autoriser pour prévenir un retour de folie, mais sans que le débat ne libère une discussion politique qui pourrait devenir incontrôlable.

Certaines citations et certains commentaires du photographe sont très clairs à cet égard : son livre n'est pas seulement un album de photos extraordinaires ; c'est un livre, dont tout le texte est également passionnant. L'ensemble est précédé d'une introduction par Jonathan Spence qui mériterait d'être reprise en bonnes feuilles, de même que le compte-rendu que Francis Deron publia dans *Le Monde* lors de la sortie du livre et de l'exposition à Paris.

Li Zhensheng n'est pas un besogneux de la presse officielle qui aurait eu le bonheur de tomber sur un scoop. C'est un très grand photographe comme on le comprendra devant les photos que nous publions ici. En professionnel, il a su également préserver ses archives, puis les rendre disponibles, en leur donnant une large audience à l'étranger, sans perdre sa liberté en Chine — où ses photos sont également connues, même si elles n'ont pas encore fait l'objet de grandes expositions publiques. Ce livre et l'exposition correspondante ne sont pas encore disponibles à l'identique en langue chinoise et en Chine ; cependant les éditions anglaise ou française n'y sont pas interdites : un distributeur a mis en place leur importation. On est donc bien dans cette zone grise où la "contre-révolution anti-culturelle" de Mao Zedong est formellement condamnée, et librement discutée, mais l'analyse en public du phénomène restreinte à un petit nombre de cadres et d'universitaires sélectionnés.

Les paragraphes qui suivent, et les légendes des photos, en caractères baton, sont reprises du livre de Li Zhensheng, y compris la *Résolution de juin 1981* du PCC, qu'il cite.

Monde chinois

1976 © Li Zhensheng / Contact Press Images

1968 © Li Zhensheng / Contact Press Images

Wang GuoXiang, soldat modèle de l'APL, raconte son expérience de "l'apprentissage et de l'application de la pensée de Mao ZeDong" durant une visite dans la commune populaire de XinFa. Les spectateurs admiratifs ont épinglé 170 badges de Mao sur sa casquette et sur son uniforme. Voir p. 215.

Li Zhensheng

Le petit livre rouge d'un photographe chinois,

(Éditions Phaidon, extraits)

(...) p. 74. "La première fois que j'ai vu les Gardes rouges porter la main sur les gens, c'était en août 1966, lors d'une séance de condamnation de "véhicules du capitalisme" et propriétaires, dont le gouverneur Li FanWu. Ils commencèrent par leur faire baisser la tête de force en criant des insultes. (...) Puis ils se mirent à leur asséner des coups. L'un d'eux frappa même le gouverneur avec la boucle métallique de sa ceinture d'uniforme. L'avenir réservait à Li FanWu un sort bien pire ; il serait détruit par des membres de sa propre famille. En tant que chef de la province, le gouverneur était la cible clef pour les Gardes rouges. (...) Or, ces derniers avaient découvert qu'au cours de ses voyages officiels, Li FanWu et sa fille adolescente partageaient souvent la même chambre. Ils allèrent trouver la jeune fille en question pour lui parler d'une sombre allégation, un inceste. Ils n'osèrent pas la présenter en public. Ils écrivirent une déclaration qu'ils lui firent copier. Elle avait deux options : soit la signer et obtenir une nomination très prisée au sein de l'armée, soit refuser, auquel cas elle serait condamnée en tant que fille d'un "élément de la bande noire" et envoyée à la campagne : elle signa."

(...) p. 299. "Comparée à l'effusion spontanée de chagrin qui avait éclaté après le décès de Zhou EnLai, un an plus tôt, et aux réjouissances exubérantes que suscitera l'arrestation prochaine de la Bande des Quatre, la mort de Mao ZeDong provoqua une réaction relativement contenue."

"Après des années de troubles, le héros révolutionnaire, fondateur de la Chine moderne n'était plus considéré comme un dieu ni comme un mythe. On voyait simplement en lui un leader par trop humain et la vénération dont il avait fait l'objet était depuis longtemps érodée."

"Pourtant la mort de Mao ne déclencha pas l'éreintement public qui suivit le décès de Joseph Staline en Union soviétique, en partie parce qu'en Chine, il n'y avait pas moyen de le séparer du Parti communiste. Mao était le Parti."

"De la même façon, il était impossible de distinguer le Parti de la révolution qu'il avait contribué à déclencher. D'où une nation peuplée de complices et de victimes muets qui étaient souvent les deux à la fois. Des centaines de cadres jadis écartés reprendraient discrètement leurs fonctions au cours des années suivantes, réhabilités par Deng XiaoPing, qui accéda au pouvoir en 1977."

"Évincé à trois reprises et critiqué et humilié d'innombrables fois, Deng se trouvait dans la position la plus forte pour discréditer Mao, mais il s'en abstint. La "Révolution culturelle" en revanche était une autre affaire. Si le Comité central continuait à soutenir que les erreurs de Mao étaient "secondaires et ses mérites primordiaux", le XI[e] congrès du Parti fit paraître en juin 1981 une résolution historique :

La pratique avait montré qu'en réalité la "Révolution culturelle" ne constituait pas véritablement une révolution, ni un progrès social en aucun sens. (...)

C'était de fait au camarade Mao ZeDong qu'incombait la principale responsabilité pour la terrible erreur qu'avait été la Révolution culturelle, une erreur d'une magnitude qui s'était prolongée beaucoup trop longtemps. Vers la fin de sa vie (...) loin d'analyser correctement d'innombrables problèmes, il en était venu à confondre le bien et le mal, le peuple et l'ennemi. Toute sa tragédie était là. (...)

Avril 1968 © Li Zhensheng / Contact Press Images

Le 5 avril 1968, durant QingMing, la fête traditionnelle honorant les ancêtres défunts, la police militaire attachée au Comité révolutionnaire du HeiLongJiang rafla sept hommes et une femme. Six d'entre eux étaient des criminels "ordinaires", les deux autres étant des "contre-révolutionnaires". Techniciens à l'usine électrique de Harbin, ils s'étaient rendus coupables en publiant un pamphlet intitulé "Regard vers le Nord". Au terme d'un procès public, on fit monter les huit prisonniers dans des camions, les mains liées derrière le dos, des pancartes accrochées autour de leur cou proclamant leurs prétendus crimes, et on les exhiba dans les rues bondées de Harbin avant de les conduire dans une enceinte poussiéreuse voisine du cimetière de Huang Shan, dans les faubourgs du nord de la ville. On les plaça dos à la foule rassemblée pour assister à l'exécution de la sentence.

Avril 1968 © Li Zhensheng / Contact Press Images

Puis, on força les huits criminels et "contre-révolutionnaires" à s'agenouiller sur le sol avant de les tuer d'une balle dans la nuque. Voir la séquence de ces photos pp. 192-200.

"68.11.24"反革命犯
欧陽湘

"68.11.24"反革命犯
欧陽湘

"68.11.24"反革命犯
欧陽湘

"68.11.24"反革命犯
欧陽湘

Novembre 1968 © Li Zhensheng / Contact Press Images

OuYang Xiang, fils de l'ancien premier secrétaire du Comité provincial du Parti de HeiLongJiang, est traîné devant l'hôtel Nord Plaza et maltraité pour avoir envoyé une lettre anonyme au Comité révolutionnaire de la province pour défendre son père dénoncé. Comme il tente de crier pour se défendre, un gant est fourré brutalement dans sa bouche pour le faire taire. À son cou, une pancarte porte la date de la lettre qui l'incrimine.

Quelques jours après avoir été critiqué, OuYang Xiang serait poussé par un membre d'une faction rebelle d'une fenêtre du troisième étage d'un bureau où il était détenu. Le rapport officiel conclurait au suicide.

Voir la séquence de ces photos pp. 128-133.

De jeunes Gardes rouges rasent brutalement et arrachent les cheveux du gouverneur Li FanWu,

Septembre 1966 © Li Zhensheng / Contact Press Images

accusé de sa trop grande ressemblance avec Mao ZeDong. Voir la séquence de ces photos pp. 110-113.

Septembre 1966 © Li Zhensheng / Contact Press Images

(...) p. 302. "Après la mort de Mao et l'arrestation de la Bande des Quatre à l'automne de 1976, la Révolution culturelle, qui avait impliqué des millions de gens à tous les échelons de la société, dont un grand nombre restèrent au pouvoir, se retrouva enveloppée dans un silence glacial. À une exception notable près : la publication en 1979, d'un exposé intitulé "Peuple ou monstres ?", à propos d'une femme de 52 ans du nom de Wang ShouXin, secrétaire du parti et directrice de la Compagnie du charbon dans un comté du HeiLongJiang, accusée d'avoir détourné 100 000 $. Modeste caissière avant la Révolution culturelle, Wang forma un groupe rebelle et profita de la vague rouge pour accéder au pouvoir, consolidant par la suite son contrôle sur l'ensemble du comté par le biais d'un réseau complexe d'alliances personnelles nouées sous le couvert de radicalisme politique. Rédigé par Liu BinYan, un journaliste jadis dénoncé, "Peuple ou monstres ?"attira l'attention de toute la nation sur la "reine du charbon" du comté de Bin. Considérée par certains comme symptomatique des magouilles et des trafics d'influence qui sévissaient dans l'ensemble du pays, cette affaire révéla que, longtemps après que les slogans de la Révolution culturelle se furent tus, les instances du pouvoir qu'elle avait créées demeuraient souvent en place, ce qui donnait lieu à un niveau d'autorité entièrement nouveau, entre les mains de ceux qui avaient acquis le pouvoir grâce à la Révolution. (...) Après un procès public qui dura 3 jours à Harbin, Wang fut déclarée coupable. Sa condamnation, considérée par beaucoup comme excessive à la lumière de la violence systématiquement perpétrée par d'autres au cours de la même période, fut prononcée et mise à exécution en février 1980."

Février 1980 © Li Zhensheng / Contact Press Images

Pour empêcher Wang ShouXin de clamer son innocence, les gardes lui démontent la mâchoire inférieure avant de la transporter en camion dans un champ enneigé aux alentours de Harbin. Descendue du camion à une trentaine de kilomètres au sud-est de Harbin, elle sera exécutée ; un garde tendant une seule balle à l'exécuteur. Voir la séquence de ces photos pp. 303-310.

René Viénet

Mao : arrêts sur images

« *Mao, 30 ans après sa mort – en Chine et en France* » est un sujet de dissertation que les enseignants d'histoire en terminale opportunément proposeront à leurs lycéens : la récente parution du *Mao, une histoire méconnue* de Jung Chang & Jon Halliday, et la programmation sur Arte du récent documentaire de Philip Short, alimenté par des sources chinoises officielles, sa disponibilité en DVD, faciliteront des travaux dirigés scolaires.

De plus, ces deux nouveautés « trente ans après » permettront de parler aux lycéens de méthodologie : comment « plus de trente ans avant », dans l'instant, il était possible de comprendre l'essentiel et de le faire connaître.

En 1971, Simon Leys pour avoir écrit *Les habits neufs du Président Mao* fut condamné par les sinologues français à ne jamais enseigner en France.

Pour avoir été son éditeur, et avoir récidivé en publiant quelques autres titres, devenus depuis des classiques, comme *Révo. cul dans la Chine pop*. (une anthologie de la presse des gardes rouges) et pour avoir réalisé le film *Chinois, encore un effort pour être révolutionnaires*, je fus à deux reprises exclu du CNRS, à l'unanimité, par sa section 38.

Comme ces deux titres se comparent sans rougir malgré leur grand âge aux œuvres précitées, ne souffrent pas du tout d'être relus et revus, « trente ans après », on peut suggérer qu'ils soient également versés aux travaux pratiques des lycéens si les proviseurs ne sont pas trop mao-prudents ni paralysés par ce qu'aurait dit, il y a trente ans, l'inspecteur général Geismar lorsqu'il était maoïste.

Un rapide sondage dans les dossiers pédagogiques qui se trouvent, çà ou là, incite à offrir quelques balises pour de tels travaux pratiques en classe, et à faire rebondir, pour leurs parents, le débat là où on ne l'attend pas, où il convient pourtant de le développer.

Un enseignement inepte de l'histoire et de l'actualité chinoises ont conduit la diplomatie, l'industrie et le commerce français depuis un siècle et demi à des déboires et souvent des désastres. Du Sac du Palais d'été de Pékin par Napoléon III (de magifiques pavillons construits par des jésuites), à la coûteuse tentative ratée de s'emparer de Formose par Jules Ferry, à la destruction par l'amiral Courbet de l'arsenal de FuZhou (à peine construit par un autre officier français, Prosper Giquel), jusqu'à la déconfiture du TGV à Taiwan, ou autres échecs commerciaux, ou scandales, il y a une continuité que des lycéens peuvent analyser, textes sur table, avec leurs enseignants.

Tout comme, en sens contraire, les succès de Cogema à Taiwan, il y a plus de vingt ans, et de Framatome en Chine, à la même époque, qui se lisent en milliards d'euros, offrent la preuve qu'il n'y a pas de fatalité dans le bilatéral franco-chinois.

Ne pourront pas comprendre ceux qui ne peuvent pas non plus imaginer que la France construise au FuJian une paire de réacteurs franco-allemands brûlant les combustibles usés/recyclés des centrales taiwanaises et alimentant Taiwan, autant que le réseau du Fujian, en électricité.

Les proviseurs en douteraient-ils ?

Le Moniteur du 30 août 1858 publiait après la prise de Tianjin (Tientsin) un télégramme du baron Gros, plénipotentiaire allant ouvrir une ambassade de France derrière les baïonnettes de Cousin-Montauban qui va incendier le Palais d'été avec

Les Films des Iles & Edo Eiga présentent

CHINOIS, 革命尚未成功同志还须努力
ENCORE UN EFFORT POUR ETRE REVOLUTIONNAIRES...

(Peking Duck Soup)

Dans le rôle du "Grand Timonier" : **MAO TSE-TUNG lui-même,** dans le rôle du "Khrouchtchev chinois" : **LIU SHAO-CH'I en personne,** etc.
(le casting qu'aucun producteur n'avait osé espérer), avec la participation exceptionnelle de **CHIANG CH'ING** dans le rôle de Madame Mao
et de **JORIS IVENS** pour la séquence de la "fraternelle accolade à Mme Mao".

10 ans de tournage! Des centaines de millions de figurants!
Dans leur décor naturel, des millions de morts (et quelques revenants).
Une grande fresque cinématographique de la fin de la dynastie maoïste.

Un film en couleurs de 2 heures!
de RENE VIENET, JI QING-MING & AL. PERREAULT

他们办事，老百姓不放心.

Lord Elgin : « Les vœux de l'Empereur sont exaucés en Chine. Ce vaste empire s'ouvre au christianisme et presque entièrement au commerce… ». En novembre 1994, un autre ambassadeur de France en Chine signera une célèbre dépêche pour dénier que Framatome puisse jamais contracter en gré à gré une répétition du contrat de DaYa Bay. Un mois plus tard, la Chine signait le contrat de LingAo pour deux tranches nucléaires supplémentaires.

Entre ces deux dates, entre ces deux ambassadeurs, une coterie de sinologues, catholiques-maoïstes pour la plupart, une intéressante exception française subventionnée, vont effectivement brouiller les cartes pour les industriels français.

Mao avait asséné à un ministre de Charles de Gaulle (André Bettencourt, qui n'avait pas su quoi lui répondre) que la France n'avait – depuis Dien Bien Phu pilonné par des mortiers chinois – plus aucun rôle à jouer en Asie. Trente ans après sa disparition, pleurée par un si grand nombre de Français, peut-on évaluer ce qu'il reste de Mao et du rôle du maoïsme, en France et dans les relations franco-chinoises, dans leur trop modeste bilan économique ?

Guy Sorman a proposé au Quai d'Orsay d'offrir dix bourses de troisième cycle à des étudiants chinois pour étudier, cas par cas, l'histoire du maoïsme français dans l'université et dans les institutions.

Le *Figaro* a invité un maoïste repenti à offrir son cas à leur analyse. Je m'en réjouis d'autant plus que, dans *Chinois, encore un effort,* j'avais brocardé André Glucksmann (dans la version américaine, c'est Bernard-Henri Lévy qui était punaisé) et que le film semble avoir eu un effet positif sur lui.

Revenons en Chine pour l'introduction aux travaux pratiques des lycéens : à Pékin, depuis le bocal en verre où certains pensaient l'avoir enfin relégué, bocal visité par nombre de pèlerins, Mao a lancé un anathème contre Deng XiaoPing et ses partisans, que l'on peut ainsi résumer : « Vous avez tout jeté la plus grande partie du maoïsme pour vos quatre modernisations, mais vous n'oserez pas toucher à mon mausolée dont la démolition serait perçue comme le lancement de la cinquième modernisation, la démocratie. Pour m'éliminer du paysage, oseriez-vous célébrer Wei JingSheng et oseriez-vous demander comme Mandela *one man, one vote* ? ».

Pour réveiller au fond de la classe ceux qui veulent préparer HEC, faire du commerce en Chine sans apprendre le chinois, le professeur d'histoire peut alors tenter une diversion : les affaires des grandes entreprises françaises en Chine ne vont pas très bien, pour la plupart.

Dix années passées dans l'université à ferrailler contre les sinologues catholiques-maoistes, les disciples de l'inénarrable Jean Chesneaux de la Paroisse étudiante, puis le double d'années à représenter des entreprises industrielles dans le monde chinois, me permettent d'écrire que tous les échecs depuis trente ans des industriels français dans la Chine, au sens le plus large en y incluant Formose, ont leur explication, en amont dans une perversion de la formation des personnels appelés à y travailler.

La présente opinion pourrait donc figurer dans les pages saumon du *Figaro-économie*, comme introduction à une série décapante sur les trop modestes performances de l'industrie française en Chine, et les moyens d'y remédier : *Accrochez-vous au pinceau, on retire l'échelle !*

La France n'a pas été la première, loin de là, à reconnaître la Chine, et rétablir des relations diplomatiques avec Pékin, en 1964, mais elle ne fut pas non plus la dernière. Pourtant son score en matière commerciale est bien modeste si on le rapporte aux flatteries politiques et diplomatiques françaises depuis 1964. En fait elles dissimulent une profonde absence de formation linguistique, historique et politique des fonctionnaires et des commerçants, et une carence quasi totale de l'université à propos des affaires chinoises – à de rares exceptions près.

*

En septembre 1971, donc, dans la « Bibliothèque asiatique » paraissait *Les Habits neufs*

un film produit par l'Institut national audiovisuel, les Films des Iles & Edo Eiga
Sélection officielle française au Festival de Cannes 1977
mao par lui-même
毛澤東獨白
mao by mao
un film de 吳興敏 wu xingming
編 導 魏延年 rené viénet
a film by 德 龍 francis deron
Court métrage de 26 minutes en complément de :
NE LAISSONS PAS LES MORTS ENTERRER LES MORTS
LA CLEF - GRANDS AUGUSTINS - ENTREPOT - NEW YORKER

du Président Mao. Le premier tirage fut épuisé avant le premier compte-rendu positif dans la presse. Pour qu'il paraisse, la rédaction du *Nouvel Observateur* de l'époque exigea qu'un maoïste vienne équilibrer de manière hostile la critique favorable rédigée par Etiemble. Ce premier des titres de Simon Leys expliquait, de manière limpide et sensée, une histoire pleine de bruit et de fureur qui, trente ans après, n'a pas encore décanté en France.

L'ouvrage de référence sur la Chine – en ce temps-là – était un *best-seller* d'un normalien, maoïste à sa façon, *Quand la Chine s'éveillera…*, un titre inspiré par le livre de Jack Belden, citant la phrase célèbre de Napoléon. Alain Peyrefitte avait dédié, entre autres, son reportage au préfet Papon.

Cette allusion réveillera l'un des lycéens issu de l'immigration dont le grand'oncle quitta Bordeaux en train pour l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, mais aussi son condisciple dont un oncle fut jeté dans la Seine en octobre 1961. Ces deux lycéens s'endormaient au fond de la classe, et auraient préféré un film avec Shu Qi dans le rôle de Marie-Olympe de Gouges – ce que je comprends.

Brocardé sur ce point dans l'introduction de *Révo. cul. dans la Chine pop.,* l'auteur fit disparaître cette dédicace encombrante dans les éditions suivantes mais ne remit jamais vraiment en cause son analyse initiale. Il convient de ressortir des médiathèques des lycées ce *best-seller* oublié d'un ministre, qui fut le directeur politique du *Figaro*, pour en confronter les angéliques aberrations à tout ce que la Chine a depuis révélé sur les horreurs du maoïsme. Pour éclairer les lycéens d'aujourd'hui sur l'équilibre gauche-droite dans l'erreur, leur professeur retrouvera la citation où Daniel Cohn-Bendit se croyait obligé de dire du bien des communes populaires (trente millions de morts de faim).

En septembre 1976, il y a trente ans, aucune télévision n'avait osé préparer de «nécro» de Mao. Il était probablement immortel pour les secrétaires de rédaction. À la grande surprise des maoïstes, normaliens ou pas, un *Mao par lui-même* était pourtant disponible grâce à Hélène Vager (la productrice de *Bôf*) et de Charle-Henri Favrod (producteur du *Chagrin et la pitié*) : sans le moindre récitatif par un tiers, Mao y prononçait en personne, en 26 minutes, sa nécro pour une soirée-débat sur Antenne 2. Il s'était suffisamment déboutonné devant les gardes rouges, qui avaient fébrilement transcrit ses phrases à l'emporte-pièce, pour que le procédé fonctionne bien, sur des images qui étaient à l'époque en grande partie inédites. Le « phare de l'humanité », dont le président Valéry Giscard venait de saluer l'extinction, clignota donc toute la soirée. Et ce court métrage fut la sélection française de la compétition courts-métrages du Festival de Cannes suivant.

Sur une saillie malencontreuse du boute-en-train Joris Ivens [1], un cinéaste stalinien, mettant au défi les participants au débat télévisuel de citer le nom d'un seul prisonnier politique dans la Chine maoïste, l'émission fit la part belle au livre *Chinois, si vous saviez*, le *dazibao* du groupe Li YiZhe qui venait de paraître en traduction française et que les techniciens lisaient dans la régie. Du coup, *L'Express* consacra les jours suivants plus de place aux dissidents chinois emprisonnés qu'au défunt « soleil rouge qui inondait les cœurs » de Sollers & Kristeva, et de tant de normaliens rue d'Ulm, confits dans leur dévotion, comme François Jullien, mais tellement malheureux depuis que Lin Biao et Madame Mao ne s'entendaient plus.

L'émission et les remous autour du livre contribuèrent à la libération des auteurs de ce samizdat chinois, enfermés non loin de l'endroit où Deng XiaoPing avait été incarcéré, autorisé malgré tout à vivre avec sa famille, à faire lui-même la toilette de son fils (hémiplégique, après avoir préféré sauter par la fenêtre plutôt que de continuer à être torturé par les gardes rouges préférés de Serge July).

Quelques semaines plus tôt, en décembre 1975, sur Antenne 2 également, un polytechnicien madamemaophile avait exigé le micro, dans une émission en direct où il n'était pas invité,

puis quitté le plateau de manière théâtrale, applaudi par un groupe de militants maoïstes, pour expliquer que, ministre français, il ne pouvait tolérer – sur une chaîne de télévision d'État – d'entendre dire « Madame Mao » et non pas la « camarade Jiang Qing », et encore moins qu'on prédise que « Deng XiaoPing allait envoyer Madame Mao au couvent dès la disparition du Grand timonier ».

Avec une intelligence de l'événement qui restera sa marque, pendant la trentaine d'années suivantes, sur la diplomatie et l'université françaises, le Dr Jean-Luc Domenach du Céri, dans l'instant, félicita le ministre Lionel Stoléru : selon ses meilleures sources, « le camarade Deng XiaoPing et la camarade Jiang Qing, réconciliés, œuvr[ai]ent désormais à l'édification du socialisme en Chine ». Mais le camarade Domenach du Céri négligea de prévenir les intéressés de ses voeux, et l'histoire prit un autre tour : Madame Mao fut jugée publiquement – une première en Chine pour un dirigeant déchu de ce calibre – condamnée à mort et autorisée à se suicider quelques années plus tard.

Peu après cette arrestation (qui contraria tant le camarade Domenach du Céri), *Chinois encore un effort pour être révolutionnaires* fut – en 1977 – à Cannes le film français de la « Quinzaine des réalisateurs », mais toujours dans une ambiance plus que réticente, celle de l'intelligentsia madamemaoïste du temps : Pierre Kast qui, autant que Georges Charensol, appréciait ce long-métrage, fut amené à faire le coup de poing pour défendre le film contre ses détracteurs qui jetèrent de l'encre sur les écrans.

Pour faire court, disons que trente années avant le long documentaire de Philip Short, trente ans avant le *Mao* de Jung Chang & Jon Halliday, l'histoire de la révo. cul. et de son contexte était résumée, dans l'instant même de l'arrestation de la « bande des quatre » – en deux heures et en couleurs, avec de la musique d'époque, plus les superbes voix de Thierry Lévy et de Jacques Pimpaneau, et pas mal de citations incontestables, d'images rares, avec une verdeur de langage empruntée à Mao soi-même, soutenue par une analyse marxiste tendance-Groucho, et un montage qui n'a pas eu d'équivalent depuis.

Le film expliquait en 1976, et Madame Mao le rappela durant son procès en 1981, qu'ils étaient « cinq dans la Bande des quatre ». Il se terminait sur une simple question : combien de temps faudrait-il à Deng XiaoPing pour pousser Hua GuoFeng hors de la Cité interdite, et prendre sa revanche sur Mao ?

Il n'en fallait pas plus à un autre vertueux sinologue catho-mao pour présenter des excuses formelles à l'Ambassade de Chine et expliquer que l'auteur du film, déshonorant le CNRS en serait chassé puisqu'il était – à n'en plus douter – un suppôt de Deng XiaoPing.

L'assistant réalisateur (sous un pseudo) du film, un chômeur méritant et, à l'évidence, futur bon journaliste, ayant été recruté par François Fejtö pour devenir le correspondant de l'AFP à Pékin, un tir de barrage fut organisé par les cathos-maos qui voulaient contrôler non seulement la diplomatie et l'université mais aussi les médias. L'AFP passa outre, elle s'en porta bien, bénéficiant ainsi d'une excellente couverture du «mur de la démocratie» par Francis Deron.

Tout comme *le Monde* par la suite qui, souhaitant dissiper la coûteuse (cent mille lecteurs en moins) image khmer-rouge et philomaoïste diffusée par Patrice de Bouc et Alain de Beer, recruta le premier journaliste français à avoir fait l'effort d'apprendre le chinois avant son départ pour la Chine.

*

Trente ans après, faut-il ressortir ces noms oubliés de maoïstes mondains, leurs bourdes et ces bassesses ? et pourquoi celles-là plutôt que mille autres ? Assurément c'est plus qu'utile, c'est pédagogique : pendant trente ans, la France universitaire va persévérer dans l'erreur, et la perversion, sur la Chine. Ce sera l'âge d'or des prébendes pour les disciples de Jean Chesneaux, de Léon Vandermeersch, du Dr. Domenach du Céri, empêchant Simon Leys (Pierre Ryckmans)

d'enseigner en France, laissant dépérir la bibliothèque (centre de recherche) du général Guillermaz à l'École des hautes études – et passant de mauvais messages aux entreprises.

Même si de nombreuses traductions littéraires de qualité émergent, l'étude de l'histoire et celle de l'économie chinoises vont laisser à désirer pendant trente ans. Par exemple, peu d'universitaires comprendront et expliqueront le rôle que Taiwan va être amenée à jouer dans la modernisation de la Chine, et comment les entreprises françaises doivent reprendre pied dans cette île, comme sur un tremplin, vers la Chine – malgré le Quai d'Orsay d'Olga Morel et d'Étienne Manac'h.

Une thèse s'il vous plaît ! Pour le moins un mémoire de maîtrise, financé par l'Institut français des relations internationales : on publie des articles sur des cuisiniers, et des thèses sur des romanciers, pourquoi n'écrirait-on pas des thèses sur des diplomates en ressortant leur prose des bureaux d'ordre du Quai ?

En fait l'une de ces entreprises, et pas des moindres, attendra pour ouvrir un bureau à Taipei que Li Peng, le Premier ministre chinois de l'époque, lui suggère de ne pas négliger le marché taiwanais !

En 2006, la situation a-t-elle évoluée ? Pas tant que cela, et pas dans le bon sens : le Dr. Domenach du Céri est devenu une sorte d'aumônier de l'ambassade de France en Chine, un commissaire politique qui aurait posé son col romain de côté sur sa tête, comme un béret, mais sans oublier sa baguette de pain sous le bras : désigné dans un télégramme diplomatique vers l'ambassade de France comme le représentant direct de Lionel Jospin en République populaire de Chine, les institutions universitaires et le Quai d'Orsay ont cotisé pour son expatriation. Malheureusement pas assez, car une équipe sinologique de recherche concurrente a pompé de son coté près de 300 000 euros pour une étude poly-thématique, et multi-disciplinaire, sur les « *supplices chinois* ». Peut-on encore dire après cela que l'université manque d'argent ?

De temps à autre, à Pékin ou Shanghai, des hommes d'affaires français en Chine sont invités à payer leur écot pour un repas-débat avec ce subtil directeur de conscience, et l'entendre raconter la fin de l'histoire maoïste rédigée en mouillant son encre avec l'eau bénite de la revue *Esprit es-tu là* ? On devine quelles mauvaises affaires font ces hommes d'affaires-là.

Trente ans après, la Chine ayant entre-temps publié des milliers de pages de dénonciation des crimes et massacres de la révo. cul., et réhabilité ses victimes les plus célèbres, comme le ministre de la défense Peng DeHuai, le président de la République Liu ShaoQi, et tant d'autres, torturés à mort *sur ordre de Mao*, on peut encore en France écumer dans les médias les objurgations de dizaines d'éminences en tous genres qui ont réclamé et contient à réclamer une « révolution culturelle » [*sic*] en France, dans leur ministère, dans leur industrie.

Il ne peut y avoir ni d'ignorance ni d'ambiguïté de la part de ces ministres, managers, ou maîtres-à-penser : l'expression « révolution culturelle » n'a jamais été utilisée avant son invention par Mao, ni depuis, si ce n'est pour désigner la sanglante et catastrophique « contre-révolution anti-culturelle », stigmatisée par Souvarine.

En Chine, parler de révolution culturelle c'est comme évoquer Oradour-sur-Glane en France, en multipliant par six années, et quelques millions de victimes. L'expression n'existe donc que pour résumer une « guerre civile », une tragédie, dont les horreurs ont été dévoilées par la Chine elle-même, de manière officielle et documentée, accessible à tous les étrangers qui souhaitent en prendre connaissance, en français ou en anglais, pas seulement en chinois.

C'est la Chine qui offre à Short les images très fortes de Peng DeHuai, le ministre de la défense, battu à mort sous l'objectif de plusieurs caméras, et de Liu ShaoQi, le président de la République battu avant d'aller mourir de faim et de mauvais traitements dans une cave.

Pour ceux qui voudraient se constituer un florilège

didactique, et c'est sans doute la cas de tous les enseignants d'histoire et d'économie en classes de terminale, il suffit de rechercher sur le web des expressions (françaises) comme « faut une révolution culturelle » ou « révolution culturelle est nécessaire ». La moisson est sidérante, trente années après la mort de Mao et, dans la foulée, de la condamnation à mort de son épouse, de la condamnation par le gouvernement chinois de la révo. cul., dans son ensemble et dans tous ses détails.

Dans un océan de citations restituées par Internet, retenons en deux prises au hasard sur la toile, aberrantes mais significatives : imagine-t-on ces deux orateurs-là réclamant « un Treblinka, un Auchwitz, pour résoudre nos/leurs problèmes » ?

Edgar Morin dans *L'Humanité*, il n'y a pas si longtemps : « Il faut une *révolution culturelle* qui reprenne les aspirations du socialisme sur d'autres notions de base que celles de la pensée de Marx ».

François Fillon, devant Nicolas Sarkozy, lors de l'université d'été des Jeunes Populaires, La Baule, septembre 2005 : « Une *révolution culturelle* est nécessaire dans le pays ! ».

Plus cocasse : un Garde des Sceaux aurait appelé de ses vœux une révolution culturelle au ministère de la Justice, mais le temps manque pour interroger le service de presse de la place Vendôme sur la manière dont les enfants de magistrats auraient dénoncé leurs parents, les procureurs ayant été battus à coup de ceinturons, la boucle du bon côté, par les greffières invitées, sous peine d'être elles-mêmes cognées et entassées dans les placards à balais, après s'être trémoussées avec les matons sur l'air de « la danse de la loyauté », avoir brûlé les livres de la bibliothèque, etc.

Comme pour me servir la soupe, ou m'inviter de manière provocante à y tenir une chronique régulière, le secrétaire de rédaction des pages saumon du *Figaro* du 7 septembre titre que *L'Express* va connaître sa « révolution culturelle » car cet hebdomadaire a été racheté par un Belge !

Six mois avant le trentième anniversaire de la mort de Mao, malgré l'insistance de Pierre-André Boutang, qui préparait alors la production du documentaire vidéo de Short (qui sort cette semaine en DVD) le patron de Arte Jérôme Clément refusera non seulement la programmation de *Chinois encore un effort…* mais simplement de laisser ses collaborateurs, et l'habituelle commission de sélection, visionner ce classique... dont la version américaine se gaussait de son Chairman Bernard-Henry Lévy, lorsque celui-ci était maoïste.

Et l'INA, qui a co-produit le film, n'en retrouvera – en six mois – ni l'affiche, ni la fiche dans son catalogue[2], et encore moins une copie. Heureusement le négatif existe encore.

J'ai donc proposé à Pierre Haski, nouveau responsable de la rédaction de *Libération*, qui fut un bon correspondant de presse à Pékin, de lui « offrir » le film et d'en glisser un DVD le 9 septembre, date anniversaire, dans chaque numéro de son quotidien. C'était également dans mon esprit un hommage à Hélène Hazéra quand elle tenait la chronique des chansons dans *Libération*. Depuis qu'il a visionné le film, ce pétillant convive ne m'a plus jamais invité à déjeuner[3].

Au *Nouvel Observateur*, Laurent Mayet, le responsable des DVD, du moins se présente-t-il comme tel, a été plus franc en expliquant que *Chinois…* passera plus facilement à la Cinémathèque de Shanghai que dans son hebdomadaire.

Trente ans après, c'est donc un délai raisonnable pour une décantation, pour comparer, (toujours les anti-sèches de classes terminales) deux biographies de Mao disponibles en français dont tout le monde parle : celle de Philip Short, qui a été autorisée puis traduite en Chine, et celle de Jung Chang & Jon Halliday qui ne l'est pas encore officiellement mais y circule.

La biographie par Philip Short a fait l'objet par son auteur d'une adaptation télévisuelle qui a bénéficié d'un appui méritoire d'organismes officiels chinois, non seulement de l'accès à quelques témoins haut de

gamme pour des interviews, mais aussi de vieilles bandes d'actualités rarissimes dont beaucoup méritent un « arrêt sur image », pour des commentaires détaillés qui malheureusement prendraient trop de place ici, mais seront bienvenus dans le TD des classes terminales, ou dans les cours d'histoire aux Langues'O.

Plus tard que les journalistes qui disposaient d'un DVD depuis deux semaines, j'ai découvert ce long documentaire lors de sa programmation sur la chaîne franco-allemande. Malgré les méritoires efforts de Pierre-André Boutang pour tirer sa production vers le haut, Philip Short est décevant, pas du tout à la hauteur des images que la production lui a confiées, ni des efforts documentaires que des organismes chinois officiels ont consenti en sa faveur. En s'incrustant dans le paysage (comme Benny Hill parodiant CNN) Philip Short n'ajoute vraiment rien à l'histoire du montage cinématographique, et ses propos affadissent le sujet.

Je recommande sincèrement aux lycéens précités de visionner, en toute objectivité, ce long documentaire de quatre heures, et d'écouter attentivement son commentaire pour en proposer un contrepoint. Si ce n'est pour Philip Short, du moins pour Pierre-André Boutang qui a réuni les images et, en quelque sorte, les offre au détournement.

Je suggère aux lycéens concernés et à leurs enseignants, de repasser dans un deuxième temps les mêmes images, mais en coupant le son, sans le commentaire du journaliste anglais, et de vérifier comment faire coïncider telle ou telle séquence avec telle ou telle page des *Habits neufs du Président Mao* de Simon Leys (désormais en « Bouquins » chez Laffont), de la *Tragédie de révolution chinoise* d'Harold Isaacs (Gallimard), de *l'Histoire du PCC* de Jacques Guillermaz (Payot), et du *Mao, une histoire méconnue* de Jung Chang & Jon Halliday (Gallimard).

L'épisode du Pont de LuDing sera un exercice facile pour les lycéens et le premier que les enseignants pourront utiliser pour leurs travaux pratiques : Short dispose du film de propagande tourné par des comédiens, offert par la Chine. Short s'est rendu sur place. Sur Internet, et dans Chang & Halliday, on trouve l'explication offerte par Deng Xiaoping à des visiteurs américains : l'événement n'a pas eu lieu : c'est un chromo des services de propagande pour créer une mythologie utile à l'enthousiasme des masses, et de Serge July. Pour surtout éviter de raconter ce que fut la Longue marche et ce que furent les luttes au sein du PCC, la mythologie maoïste a lancé des ballons qui dégonflent avec le temps.

En regardant, avec intérêt, cette séquence de Philip Short je repensais à une célèbre photo d'un reporter américain où l'on voyait dans la Chine de l'autre guerre civile (pas la guerre civile maoïste) une dame grassouillette rigolant, devant un étalage de boisseaux de riz. Je ne garantis pas le poids de riz, mais tout le reste (et la photo peut se retrouver) et surtout l'impression écœurante que m'avait laissée cette commerçante repue avec, en premier plan, à ses pieds, un enfant famélique, en train de mendier.

En constituant l'iconographie du *Mao, Réalités d'une légende*, d'Émile Guikovaty, il y a plus de trente ans, j'avais retrouvé à New York la planche contact du photographe. C'était du Doisneau devant l'hôtel de ville de Paris (avec le célèbre baiser de deux comédiens) : le gosse était indiscutablement maigre et mal nourri, mais la commerçante repue souriait à l'objectif parce que la prise de vues traînait et que le photographe avait du mal à trouver son angle et à cadrer le gosse, déplacé sur le devant de l'étalage pour la bonne pose – qui fit le tour du monde.

Pour nombre des précieuses archives du Philip Short, on a également envie de redonner les détails de la « planche contact intégrale » de tout ce que le Parti lui a fourni. Ces détails sont disponibles. Ils sont intéressants. Ils méritent d'être expliqués en classe et de dépasser le « son d'Arte ».

L'œuvre de Philip Short a été initialement soutenue par un organisme officiel chinois qui a fourni, et peut-être même vendu (on est sous le socialisme aux

couleurs du marché), une bonne partie de la documentation. Mais le DVD une fois visionné on peut penser que les camarades responsables du département concerné vont se demander comment se repasser cette pomme de terre chaude : un docu-vidéo riche de documents historiques bruts exceptionnels, accompagnés d'interviews dont certaines feront date (celle de la fille de Liu ShaoQi en particulier) qui permet à tout propriétaire d'un Mac en Chine de réaliser sa version et son commentaire, tout comme les lycéens français et élèves de la classe d'histoire des Langues'O. vont le faire, cet article en mains, j'espère.

Qu'on ne se méprenne pas, je ne fais pas mine d'être irrité par le commentaire de Philip Short. Je trouve vraiment affligeant que « trente ans » après, riche de documents qu'en 1976 on ne pouvait absolument pas sortir de Chine, où d'ailleurs on n'entrait pas, Philip Short en dise moins et moins bien que Simon Leys en 1971, et que l'histoire de ce despote épouvantable soit si mal racontée.

Dans le même temps, Mao continue à grincer des dents, coincé dans sa chasse en cristal, contre Deng XiaoPing et ses successeurs. Pour les lycéens, ou les jeunes profs d'histoire, qui veulent se lancer dans le cinéma, à peu près à l'âge où je l'ai fait, il y a trente ans c'est donc facile et plus rapide : FinalCut Pro sur Mac a remplacé la table de montage 35 mm et les colleuses avec leur odeur d'acétone. Ne parlons pas des effets spéciaux qui sont désormais à la portée de tous.

Les documents sont là, plus nombreux et même offerts par le Parti communiste chinois. L'histoire a un peu décanté, même si les sinologues français sont en retard. On peut voyager en Chine (ce qui n'était pas le cas à l'époque). Et les lycéens peuvent même encore tirer parti du Dr. Domenach du Céri comme tête à claques. Je leur offre un titre avec mes meilleurs vœux pour le Philip Short re-visité, re-commenté et re-monté : *La malédiction de la momie*.

Texte publié dans *Le Figaro*,
7 septembre 2006.

■

Précisions ajoutées en 2007
1. & 2. Ayant eu l'occasion de visionner cette émission dans le confort de l'Inathèque, en bénéficiant de l'aide de ses efficaces conservateurs, je dois préciser que le court-métrage et le long-métrage sont bien disponibles à la BNF, site Tolbiac. La saillie en question ne fut pas celle du stalinien Ivens (qui était plutôt éteint), mais une provocation malencontreuse pour elle de la maoïste Maria-Antonietta Macciocchi. À noter que peu après la répression de TianAnMen de juin 1989, Ivens condamnera – sinon le maoïsme, du moins – le post-maoïsme.
3. J'ai entre-temps dîné avec Pierre Haski, qui a depuis quitté *Libération* pour créer *Rue89*.

Transcription des mots chinois

Il est impossible de mettre d'accord tout le monde sur le sujet de la romanisation. Toutes les habitudes et caprices des auteurs seront donc respectés dans *Monde chinois* : toutes les raisons sont bonnes pour défendre les romanisations du XIX[e] lorsqu'on parle de sujets pour lesquels les archives du Quai d'Orsay, *le Larousse*, *l'Illustration*, nous ont habitués à la transcription française dite de l'EFEO, ou à l'anglaise Wade-Giles, ou à des graphies incohérentes, mais d'usage. Comme le PinYin ne peut être ignoré, même s'il n'est pas votre romanisation préférée, la première fois qu'un mot chinois apparaît nous le faisons suivre de son [équivalent PinYin]. Une option est abandonnée à la discrétion des auteurs de *Monde chinois* : renoncer au tiret qui sépare, alors qu'il est censé les lier, les syllabes d'un mot chinois, mais possiblement "capitaliser l'initiale de chaque syllabe" puisque la langue chinoise offre la (rare) particularité "une syllabe = un caractère = un sens historique", même si la plupart des mots du chinois modernes sont polysyllabiques. Exemple, un peu lourd :

Prosper Giquel connaissait Tso Tsong-tang [Zuo ZongTang] mieux que Tchang Tcheu-tong [Zhang ZhiDong], que le consul anglais écrivait Chang Chih-tung, avant d'arriver de Ningpo [NingBo] à Mamoi [MaWei], en aval de Fou-tcheou [FuZhou] – comme écrivait Claudel trente après pour le nom de la capitale du Foukien [FuJian], que les Postes chinoises écrivaient Foochow, et qu'il ne faut pas confondre avec Amoy [XiaMen], surtout quand on arrive de Quemoy [JinMen]. Il serait arrivé de Canton [GuangZhou] que cela n'aurait pas défrisé Sun Yat-sen [Sun YiXian] que les Chinois appellent Sun Wen. Pour Tchang Kai-shek, nous recommandons d'écrire Chiang KaiShek [Jiang JieShi], pour Tcheou Ngen-lai, Chou EnLai [Zhou EnLai], et Pékin pour [BeiJing].

Du coup en PinYin, l'apostrophe n'est plus nécessaire dans XiAn, pas plus que dans ChangAn ou LingAo. Notre correctrice suggère que sur "maoïste" et "madamemaoïste" on ne mette pas simplement les points sur les i, mais encore des trémas. Elle recommande également d'éviter l'expression "Empire du milieu", sauf si vous écrivez un article sur la maffia chinoise.

François Danjou

Comment va la Chine ?

Elle continue comme par-devant à se développer toutes voiles dehors, à une vitesse inquiétante, laissant derrière elle un sillage dont l'écume brillante est jonchée de sombres effets pervers. Les superstructures de ce Titanic sont peuplées de toute une faune moderne, ingénieurs, hommes d'affaires, chercheurs, PDG, artistes, qui sont habituellement les seuls Chinois que fréquentent ou supportent épisodiquement les expatriés des 400 000 entreprises étrangères installées en Chine.

À côté des hommes d'affaires étrangers, qui sont la majorité, il y a encore les diplomates, les professeurs et autres exotiques, servant dans les universités ou les centres de recherche, et enfin les journalistes en mal d'information. Ces derniers sont, dans ce pays opaque, écartelés entre leur désir de rester en Chine et celui d'exprimer parfois leurs ressentiments contre certains abus, qu'ils ne décrivent pourtant qu'avec prudence et à leurs risques et périls.

Cependant ces « expat », qu'ils résident en Chine depuis longtemps ou qu'ils soient arrivés depuis peu, n'aiment rien tant que de se retrouver entre eux pour, d'un air entendu et blasé, répéter à satiété leurs visions de la Chine, à la fois immuable et mouvante.

Les plus anciens ont, au fond du coeur, cette secrète frustration, parfois devenue blessure, d'avoir un temps cédé à leurs illusions. Celles de pouvoir un jour, à force de patience, percer le mystère de ce peuple si séduisant et pourtant si secret, à la fois incroyablement relâché et en même temps calculateur, cynique et impitoyable. Laudateurs invétérés d'une Chine mythique qu'ils ont rêvée, comme on songe à un ailleurs toujours meilleur, ils se réveillent un matin avec l'implacable certitude de n'avoir jamais effleuré que la surface des choses, d'être toujours restés en lisière d'un monde insondable où les échanges, pour chaleureux qu'ils soient, vous tiennent toujours à longueur de gaffe.

Certains en éprouvent une rancoeur d'amoureux éconduits et se mettent à vilipender ce qu'ils avaient peut-être exagérément adoré. Incapables d'assumer la distance entre leurs rêves idylliques et la réalité, ils deviennent rapidement des étrangers agacés, critiques et rancuniers, parfois haineux, stigmatisant les moindres travers, qui jadis leurs semblaient d'aimables et exotiques défauts. Qui veut faire l'ange fait la bête.

Dans les soutes du gigantesque navire qui arbore de plus en plus fièrement son emblème rouge aux cinq étoiles, s'agite cependant toute une humanité grouillante, bien différente de celle qui, du haut des ponts supérieurs, dessine l'image flamboyante et parfois arrogante de la Chine moderne. Ce sont les soutiers du miracle. Ceux de la Chine des « classes moyennes et moyennes pauvres », qui forment une multitude, à la fois étrangement homogène et pourtant si diverse ; mondes infinis des clans et des familles qui se croisent, coopèrent, ou se disputent dans des concurrences commerciales meurtrières, puis s'ignorent à nouveau, toujours occupés à leurs affaires qui n'ont jamais de cesse.

Ces dernières, transparentes ou opaques, évoluent souvent dans les marges grises des petits business sur lesquels la loi, qui n'existe qu'en filigrane et pour les cas graves, et encore pas pour tout le monde, passe avec une bénévolence bienveillante qui dessine les limites de l'état de droit. Cette humanité bigarrée, à la fois industrieuse et rigolarde, incroyablement insouciante et fataliste n'a que peu de contacts avec les étrangers qu'elle continue de scruter avec les yeux ébahis d'un visiteur de zoo découvrant des animaux d'une brousse inconnue.

Ainsi va la Chine, aujourd'hui ouverte et pourtant si secrète et si fermée, encore très marquée par le poids considérable des 700 millions de paysans. Accrochés à une terre qu'on leur dispute, ou contraints, par le chômage qui monte, de s'exiler vers les grandes villes, ils vivent à l'ancienne dans les cours carrées des fermes, ou migrent par dizaines de millions (le gouvernement évalue le nombre des migrants à 140 millions, mais ils sont probablement plus nombreux) à la recherche d'un travail saisonnier, dans les myriades de chantiers hérissés de grues qui soufflent une gigantesque bulle immobilière. Ils sont la richesse et le fardeau de cet immense pays, à la population que même les recensements modernes ne parviennent pas à dénombrer.

Cette multitude encombrée de ballots et vieilles valises, se presse et se bouscule dans les gares traversées par d'infinis piétinements, indifférente aux hurlements des hauts-parleurs qui nasillent d'interminables slogans et mises en garde. Elle donne à la Chine son image surpeuplée en même temps que le parfum ancestral et universel de la simplicité millénaire des campagnes : chemins creux qui montent vers les champs bordés de peupliers, paysans poussant leurs carrioles au matin blême, interminables parties de cartes sur les tables basses, à la lueur des mauvaises lampes, dans l'odeur âcre des herbes qui brûlent lentement à la nuit tombée. On y parle du fils qui vient de construire des entrepôts frigorifiques, premiers pas vers la fortune, et du mariage de la fille lors de la prochaine fête au village.

Dans cette Chine immuable, marquée par le fond pragmatique de l'âme paysanne, tout se transforme pourtant à une vitesse telle qu'il est imprudent de se donner comme point de repère une infrastructure un tant soit peu ancienne. Ici, on est en effet au royaume des bulldozers qui détruisent des quartiers entiers en une nuit, laissant des rues dévastées, encombrées de gravats et d'ordures, au milieu desquels se dressent encore, çà et là, des restes de murs éventrés.

Alors que les feux du 17e Congrès viennent de s'éteindre, après avoir confirmé la nécessité d'un rattrapage écologique et humain pour tenter de corriger les effets pervers de plus de vingt années de développement très rapide, parfois sauvage, on apprend que l'excédent commercial chinois atteint plus de 250 milliards de dollars, que le pays est assis sur 1400 milliards de réserves de change, et qu'une sonde spatiale chinoise est partie vers la lune. L'aventure spatiale de la Chine se poursuit, tandis qu'en 2005 le gouvernement reconnaissait, dans un long rapport, avoir raté les réformes du système de santé publique au point que près de 40 % de la population n'avait plus accès aux soins médicaux devenus trop chers (l'investissement de l'État dans les hôpitaux publics n'a cessé de diminuer, tandis que les soins et les médicaments de plus en plus chers devenaient inaccessibles pour une grande partie de la population).

Les origines de cette catastrophe sont à rechercher dans la décision néfaste d'installer une privatisation rampante des soins pour alléger les charges des entreprises d'état. Paupérisation et couverture médicale insuffisante – seulement un dixième des Chinois ont une assurance maladie – aggravent la situation sanitaire du pays, la plupart des malades en situation financière difficile faisant le choix de ne pas se soigner ou d'interrompre leur hospitalisation avant guérison.

Sur l'assurance vieillesse, les constats sont du même ordre : seulement 15 % des 140 millions des personnes de plus de 60 ans bénéficient d'une retraite, tandis que le déficit des caisses de retraite qui se mettent lentement en place ne cesse de se creuser (le nombre de cotisants augmente à un rythme de 4 % par an, alors que celui des retraités progresse de 6 %). C'est à la campagne que les situations sont les plus dramatiques, l'exode rural massif ayant détruit les vieilles structures de solidarité familiale. En 2006, selon l'Académie des Sciences sociales, huit millions de paysans âgés vivaient avec moins de 60 euros par an, générant une désespérance, à l'origine d'un fort taux de suicide dans les campagnes.

Ainsi va la Chine, écartelée entre ses contrastes, taraudée par l'ambition de son retour de puissance, cherchant, avec inquiétude, l'improbable harmonie d'une société fragmentée.

■

Jean François Billeter

François Jullien, sur le fond

La publication d'*Oser construire. Pour François Jullien* ne restera certes pas dans l'histoire comme un événement marquant, mais cet opuscule collectif révèle une situation que je souhaite néanmoins mettre brièvement en lumière.

Je note d'abord, en ouverture, qu'il n'y a pas d'unité de vue parmi les auteurs qui ont pris la plume pour défendre François Jullien. Comme on sait, ce dernier affirme n'avoir qu'un but, celui de mettre en évidence « l'impensé » de notre tradition philosophique. Dans cette entreprise, dit-il, « la Chine n'est qu'un relais, un point d'appui, une "commodité théorique" qui doit rendre possible un regard extérieur sur cette tradition ». Cette idée est reprise dans *Oser construire*. Selon Pierre Chartier, le grand artisan de ce petit ouvrage, l'œuvre de François Jullien « éclaire notre inconscient théorique », « explore de nouvelles figures du pensable » (p. 7). C'est le premier genre de plaidoyer, que l'on trouve aussi sous la plume de Françoise Gaillard, selon qui la pensée de François Jullien fait peur parce qu'elle ébranle le socle même de nos certitudes intellectuelles et morales (p. 9 et s). Philippe d'Iribarne adopte une autre ligne de défense puisqu'il sait gré à François Jullien de lui avoir révélé tel invariant de la culture chinoise, dont il a vérifié la pertinence sur place lors d'un séjour dans une filiale d'un groupe industriel étranger : « La compréhension de ce qui différencie les "grandes" cultures est une tâche immense, à peine commencée, conclut-il. Sachons gré à François Jullien de la place qu'y tient son travail de pionnier » (p. 28). Retour à la première ligne de défense chez Patrick Hockart, collègue de François Jullien à Paris VII comme Françoise Gaillard : l'ambition de François Jullien, écrit-il, est « d'interroger à nouveaux frais la philosophie », de la « relancer » en « revenant en amont » afin « d'en faire saillir le commencement » (p. 45). Selon lui, ce geste inaugural placerait François Jullien au côté de Descartes, celui du *Discours de la méthode* (p. 50 et s.). Wolfgang Kubin, un sinologue allemand, professeur à Bonn, a découvert qui était Confucius en lisant *L'Éloge de la fadeur* de François Jullien (p. 109), mais s'inquiète : « Il est vrai que François Jullien, écrit-il, n'est pas encore revenu de son détour par la Chine et je me demande s'il en reviendra jamais. Je le vois plutôt s'estomper dans son œuvre comme un peintre chinois qui, après l'avoir achevée, se retire dans sa peinture et reste introuvable » (p. 111). Voilà qui ne doit pas faire plaisir au philosophe parisien – mais Wolfgang Kubin est particulièrement brouillon, comme nous le verrons plus loin. Léon Vandermeersch, sinologue éminent qui se sent proche de François Jullien, juge quant à lui que ses travaux « relèvent de la sinologie classique » (p. 125), mais cela lui sera certainement pardonné.

Faut-il mettre cette aimable cacophonie sur le compte de l'impréparation ou y voir plutôt le signe de la richesse de l'œuvre de Jullien, où chacun trouverait son bien ? Je parlerai plutôt de son ambiguïté, en ajoutant que je ne considère pas l'ambiguïté comme un mal en soi. Comme le note Jean Allouch, psychanalyste, l'ambivalence et l'inachèvement d'une œuvre peuvent être le signe du sérieux avec lequel elle s'attaque à une difficulté réelle (p. 33).

Une ambiguïté fondamentale

L'ambiguïté fondamentale de l'œuvre de François Jullien est qu'il affirme vouloir mettre en évidence « l'impensé » de notre tradition philosophique en

se servant de la pensée chinoise comme d'un révélateur, et tient en même temps un discours d'ensemble sur la pensée chinoise. Il pouvait se borner à dire que telle idée, telle attitude, telle démarche, repérée chez tel auteur chinois, lui suggérait telle question nouvelle, comme Michel Foucault l'a fait sur un mode imaginaire au début de *Les Mots et les choses*. C'eût été de bonne méthode, mais il a pris un autre parti : il a voulu jouer sur les deux tableaux, celui de l'ambition philosophique et celui du discours général sur la Chine, lequel, faut-il le rappeler, ne saurait être autre chose qu'un discours *construit*. Or ce parti, très discutable, est selon moi la cause de son succès. Si ses livres se sont vendus à des dizaines, voire à des centaines de milliers d'exemplaires dans quinze ou vingt pays, c'est parce qu'ils parlent de la Chine, ou de notre rapport à la Chine. À lui seul, « l'impensé » n'aurait pas assuré de pareils tirages, mais la présence de « l'impensé » n'est pas indifférente : les notions de ce genre ont une valeur « fiduciaire », comme disait Paul Valéry, elles augmentent le crédit de celui qui les emploient. Ce que je reproche à François Jullien, c'est de s'être paré de l'autorité du philosophe pour accréditer un certain discours sur la Chine et de se retrancher derrière les droits imprescriptibles du philosophe quand ce discours est contesté. Il a tiré parti d'une situation qui lui était favorable, mais n'a pas assumé de responsabilité pour les conséquences de son action.

Cette situation favorable, c'était une curiosité grandissante à l'endroit de la Chine présente et passée, mêlée en France à une sinophilie « philosophique » remontant au XVIII[e] siècle. C'était une ignorance presque totale jusque dans le public le plus cultivé, à de rares exceptions près, surtout quant au passé. C'était d'autre part le respect qu'inspire tout discours de caractère philosophique, surtout en France. C'était l'idée, venue de chez Heidegger, qu'un philosophe, s'il a l'audace nécessaire, peut recommencer la philosophie par un acte de l'esprit et que cet acte, qui le place à l'origine de l'aventure de la pensée, lui permet de tenir sous son regard la totalité de cette aventure. Depuis la dernière guerre, cette idée a connu dans un certain milieu philosophique français une fortune vertigineuse ; voir là-dessus *Heidegger en France*, de Dominique Janicaud, où sont réunies toutes les pièces du dossier. François Jullien n'a jamais été heideggérien au sens étroit du terme, mais il appartient à cette mouvance et pouvait être sûr d'être bien accueilli de ce côté-là en annonçant qu'il allait mettre en regard toute la philosophie occidentale et toute la pensée chinoise (non philosophique, selon lui) à partir du « pli originel » qui les a orientées dès le départ dans deux directions différentes. Il a été fêté parce qu'il a doublé la mise, en quelque sorte, et apporté en outre à ce milieu la caution du sinologue. Ce succès parisien a fait son succès national, puis international. Il a été porté par l'un de ces mouvements que les Chinois appellent *cheu* (*shi*) et dont il a longuement traité dans sa *Propension des choses*.

Il ne suffit cependant pas d'exploiter les situations favorables, comme l'ont toujours fait les bons stratèges, en Chine et ailleurs. Il faut encore se demander quels sont les effets prévus et imprévus de cet engagement. Ce sont les effets produits par l'œuvre de François Jullien que j'ai jugés néfastes, et c'est à cause de leur étendue que j'ai trouvé bon de faire connaître mon point de vue. Libre à Pierre Chartier de s'imaginer que les travaux de François Jullien me dérangent parce qu'ils « éclairent notre inconscient théorique » ou explorent « de nouvelles configurations du pensable » (p. 7). Libre à Françoise Gaillard de penser qu'ils me font peur parce qu'ils ébranlent mes certitudes (p. 15). Ils ne font peur à personne, mais ils ont de l'influence, et cette influence me paraît néfaste à cause des choix dont procède l'œuvre de François Jullien.

Autres choix, autres effets

Pour me faire comprendre, je rappelle que Heidegger a prétendu remonter à la source de la philosophie occidentale, en amont de la défaillance qui l'a fait verser selon lui dans la métaphysique, et annoncé qu'il retrouvait par là l'authenticité première de la pensée, mais que, dans son langage et

dans son magistère, il est resté l'exemple même du philosophe conventionnel. Toute différente, Hannah Arendt. Ayant pris la mesure de l'inhumanité qui s'est imposée en Allemagne à partir de 1933, elle a entrepris d'en reconstituer la genèse à l'intérieur de notre histoire, y compris l'histoire de la pensée. Constatant l'impuissance de la philosophie à concevoir ce phénomène nouveau, cette philosophe a d'autre part conclu à un échec sans retour de la philosophie et, pour tirer la leçon de cet échec, s'est mise en devoir d'en faire, elle aussi, la critique. Mais elle a procédé tout autrement que Heidegger : elle est remontée à son en-deçà historique réel, c'est-à-dire à la démocratie athénienne. Elle a rappelé que la tradition philosophique qui a dominé notre histoire est née d'une double réaction, celle de Platon contre la démocratie, puis celle d'Aristote contre Platon, en faveur de la démocratie. À la délibération entre égaux, qui est le principe même de la démocratie, Platon a substitué le savoir supérieur du philosophe et créé par là l'exercice intellectuel particulier que nous avons appelé depuis lors la philosophie. Contre Platon, Aristote a défini *a posteriori* les notions essentielles de la démocratie, dont le *biós politikós*, la vie au sein de la cité, qui n'est pas autre chose que l'exercice de la délibération sur toutes choses, pratiquée par des hommes libres qui ont pour vocation dernière cette délibération même et l'action qui en découle. Il nous a conservé, ce faisant, notre bien le plus précieux, mais un bien qui a vite cessé d'être compris faute de pratique démocratique. Chez Hannah Arendt, la sortie de la philosophie mène donc à l'air libre, à l'histoire réelle et au champ d'action qu'elle offre, donc aujourd'hui à la question urgente mais difficile de la révolution, qui ne saurait être autre chose pour elle que l'institution, sous des formes nouvelles, de la liberté politique. Telles sont, en quelques mots, les conclusions auxquelles elle parvient dans les ouvrages majeurs de sa seconde période, *Between Past and Future* (1954), *The Human Condition* (1958) et *On Revolution* (1963). Je cite ces titres en anglais parce que les deux premiers ont été trahis par les éditeurs français, qui en ont fait *La crise de la culture* et *La condition de l'homme moderne*. Claude Lefort a bien analysé les raisons pour lesquelles ces ouvrages ont été si mal reçus en France ; voir là-dessus son recueil récent, *Le Temps présent, 1945-2005*.

On a compris que je me range entièrement du côté de Hannah Arendt. Heidegger a peut-être été un grand philosophe, dans *Sein und Zeit*, mais, comme l'attestent notamment les témoignages réunis par Janicaud, il a été un très petit homme, qui ne s'est pas exprimé une seule fois de façon sensée sur un événement de son temps. Hannah Arendt lui est certes restée fidèle, sur le plan personnel, mais c'est par fidélité à sa propre histoire, dont elle se sentait éloignée par son exil américain.

Le contraste avec la pensée de Hannah Arendt fait ressortir les vertus détestables de celle de Heidegger. Par son extrême ambition, elle crée la fascination. En écartant totalement l'histoire et en proclamant la souveraineté absolue de la philosophie, elle rend un éminent service aux philosophes, généralement universitaires, qui s'en réclament. Elle crée un effet de brouillage et de retardement qui leur est hautement favorable. Je veux dire par là que cette pensée et ses divers avatars empêchent de discerner et de poser les questions qui importent. Je me dissocie donc d'abord de François Jullien pour des raisons qui ne sont pas sinologiques, mais philosophiques. Par son influence, il crée lui aussi un effet de brouillage et de retardement. Il empêche d'apercevoir les problèmes qui se posent en Chine et, par conséquent, ceux que pose notre relation avec la Chine. C'est regrettable parce que beaucoup de gens attendent qu'ils soient formulés, en Europe et plus encore en Chine. Dans *Oser construire*, Du Xiaozhen (Tou Siao-tchen), professeur de philosophie à l'Université de Pékin et qui connaît bien la France, écrit que « tous les efforts faits par des générations d'intellectuels chinois pour construire un véritable dialogue avec l'Europe n'ont rien donné » (p. 124). Je comprends ce cri du cœur, mais suis d'avis que les espoirs qu'elle fonde sur l'œuvre de François Jullien pour sortir de cette situation d'échec sont mal placés.

Mais éclairons la situation sous un autre angle.

Bons et mauvais procédés

Je suis frappé par le manque de sérieux dont font preuve la plupart des auteurs d'*Oser construire*. Il ne peut échapper à personne que ce *Pour François Jullien* est censé constituer une réponse à mon *Contre François Jullien*, mais, à part Ramona Naddaff, aucun de ses auteurs ne mentionne ne serait-ce qu'un seul de mes arguments. C'est chose naturelle chez ceux qui ne m'ont pas lu et défendent François Jullien d'un point de vue qui leur est propre. Cela m'étonne un peu plus de la part de ceux qui prétendent m'avoir lu. Je m'étonne aussi que ceux qui m'attaquent, nommément ou non, aient négligé de s'informer sur mes idées, d'où le comique des arguments de méthode que certains m'opposent et qui sont exactement les miens : ainsi Jean-Marie Schaeffer sur le choix du cadre temporel (pp. 74-77) ou Bruno Latour sur le danger de mots tels que « pouvoir » et « domination », qui ne sauraient rendre compte, par eux-mêmes, de la spécificité des phénomènes chinois (p. 136) ; sur ce point, voir la seconde partie de *Chine trois fois muette*. Sur les différences entre cultures, que m'oppose Philippe d'Iribarne, voir *Contre François Jullien* (pp. 39-40). J'admire surtout l'assurance de Françoise Gaillard qui, ayant appris dans *Pour François Jullien* que j'étais sinologue, croit pouvoir me qualifier *ipso facto* de « gardien de l'orthodoxie disciplinaire » (p. 9). C'était à peu près la ligne de défense de Roger-Pol Droit qui, ne pouvant passer *Contre François Jullien* sous silence dans sa chronique du *Monde*, a parlé à son propos d'une querelle de sinologues soulevée par un « spécialiste du taoïsme » (*Monde des livres*, 1er septembre 2006). Françoise Gaillard, décidément très inspirée, va jusqu'à dénoncer, derrière mon petit livre, une « attaque soigneusement orchestrée », un « changement subreptice de front, pratique courante dans les procès inquisitoriaux », etc. (p. 11). Elle joue à se faire peur. J'admire aussi l'imprudence de Wolfgang Kubin, qui distingue (p. 99) les « grands sinologues », dont François Jullien, et les « petits sinologues » qui « en règle générale ne savent pas ou ne peuvent pas penser, parce qu'ils n'en ont pas la volonté, ou la capacité, ou l'autorisation » (p. 102). Il ne semble pas s'être demandé dans quelle catégorie il sera rangé. Il attribue ma critique de *Pour François Jullien* à l'envie que m'inspireraient ses tirages (p. 109) alors qu'il ne me connaît pas et ne sait rien sur moi. Il pousse la légèreté plus loin : il « croit se rappeler » (p. 104) un article que j'aurais publié dans un quotidien de Berlin vers 1990, à la suite de l'écrasement du mouvement démocratique de 1989, et dans lequel j'aurais parlé de « despotisme », mot inconvenant – mais cet article n'a jamais existé. Quant à la contribution de Léon Vandermeersch, je n'en dirai rien à cause du respect que je lui dois. Dans cette affaire, les deux sinologues sont les derniers de la classe. J'apprécie les pages de Ramona Naddaff, professeur en Californie. Elle est la seule à faire état d'opinions diverses. Le souci d'informer avant de critiquer est plus vivace dans les pays anglo-saxons qu'en France. Si le titre de mon pamphlet offense peut-être son sens un peu postmoderne du pluralisme, je lui rappelle qu'il se situe dans une tradition qui comprend aussi bien le *Contre Celse* d'Origène que le *Contre Sainte-Beuve* de Marcel Proust – cela dit sans prétention de ma part. Il est un moyen, non d'attaquer, mais de poser publiquement un problème de fond.

On se demandera d'où viennent les mœurs dont témoigne ce *Pour François Jullien*. On se posera la question à l'étranger, s'il y parvient. Je crains qu'il ne faille chercher l'explication du côté de certaines pratiques parisiennes qui ont été dénoncées en son temps par Jean-François Revel, dans *Pourquoi des philosophes*. Comme j'écris ces lignes pour le public chinois autant que pour le public français, je profite de l'occasion pour recommander la traduction de ce très salubre pamphlet, auquel on pourrait utilement ajouter *La pensée tiède* de Perry Anderson. François Revel mettait en lumière les réseaux de connivence qui lient trop souvent le pouvoir académique et le monde de l'édition, voire celui de la presse, et les complicités qui en résultent ; voir la façon dont Roger-Pol Droit fait continûment l'éloge des livres de François Jullien dans le *Monde* depuis bientôt vingt ans. Dans

les milieux où règnent les ménagements et les services rendus, le débat contradictoire dépérit et certains s'habituent à être crus sur parole. N'est-il pas symptomatique que François Jullien ait dédié la *Réplique à* *** qu'il m'a adressée « à quelques amis qui doutaient » ?

Ce qui me frappe plus encore, c'est que la Chine réelle ne compte pour rien dans l'esprit des auteurs de *Oser construire*. Vu de Chine, leur isolement mental est complet. Il prend même un tour inquiétant chez Alain Badiou, qui a le dernier mot puisque il clôt le volume. Dans sa prose alambiquée, mais péremptoire, il affirme que quiconque parle de la démocratie comme souhaitable en Chine contribue à enfermer ce pays dans « l'espace unique de la démocratie représentative et du libre marché », autrement dit à le soumettre à la « loi homogène du Capital », et se fait par conséquent « le fourrier de l'Occident » (pp. 149-150 ; je prie les lecteurs rompus à l'analyse de texte de vérifier que j'ai bien compris). Alain Badiou s'exprime plus clairement un peu plus loin : « À la fin, écrit-il, François Jullien fait don à la pensée d'une hypothèse aujourd'hui fondamentale : il y a un seul monde, c'est vrai, mais ce monde est structuré par des pensées distinctes » (p. 150). Les citoyens chinois qui luttent pour le respect du droit et pour les libertés politiques apprécieront. Alain Badiou va encore plus loin, puisqu'on sait qu'il défend imperturbablement l'idée selon laquelle la Révolution culturelle lancée par Mao Tsé-toung en 1966 constitue une avancée décisive de la pratique révolutionnaire ; il y fait allusion à la page 151. Cette perte de contact avec la réalité, cette façon de pratiquer l'excès en chambre rappellent les élucubrations byzantines dans lesquelles se sont enfermés nombre d'intellectuels allemands lors de la prise de pouvoir par Hitler et qui ont détourné d'eux Hannah Arendt. Ces errements d'Alain Badiou, qui n'ont heureusement pas de conséquences notables, m'étonnent d'autant plus qu'il est l'auteur d'une remarquable étude sur Paul, en qui il voit l'inventeur de l'universalisme. En apercevant en l'homme *l'être capable d'événement*, disait alors Alain Badiou, Paul a découvert le principe de l'universalisme, car toutes les appartenances particulières sont également susceptibles d'être levées par l'émergence du nouveau. C'est ce que Paul veut dire quand il proclame qu'il « n'y a pas de différence entre le Juif et le Grec » (*Épître aux Romains* 10/12). Où ce beau principe est-il passé ?

Parmi les quelques vingt comptes rendus que *Contre François Jullien* a suscités dans la presse, un seul parle de ce qui se passe en Chine, de l'importance que cela peut avoir pour nous et de la pertinence des questions que j'ai soulevées à ce propos. Il s'agit d'un article publié dans la *New Left Review* (n° 44, mars-avril 2007) par Henry Zhao (TchaoYi-heng), qui a longtemps enseigné la littérature chinoise contemporaine à l'Université de Londres et vit maintenant en Chine. Il a pris la peine de résumer l'essentiel des travaux de François Jullien, avec une honnêteté agrémentée d'une pointe d'humour, avant de présenter, avec la même élégance, les objections que j'ai formulées ; il souligne ensuite la brûlante actualité des questions posées. Je signale cet article aux lecteurs qui voudraient aller au-delà de la discussion telle qu'elle se présente en France aujourd'hui.

Reste une importante question.

La question du langage

Alain Badiou s'en prend aux sinologues qui, lorsqu'on les interroge, se retranchent derrière les arcanes de la langue chinoise (p. 148) tandis qu'un peu plus haut, le sinologue Léon Vandermeersch parle de la « différence abyssale » qui sépare le chinois des langues indo-européennes (p. 125). François Jullien a toujours justifié son recours à la Chine par l'argument de sa langue non indo-européenne, entre autres. La question n'est donc pas simple, et se complique encore quand Françoise Gaillard explique qu'elle fait confiance à François Jullien *parce qu'il parle le chinois* (p. 14). On admirera la subtilité de son raisonnement, qui repose sur la distinction entre « l'altérité » et « l'hétérotopie ». L'altérité est un misérable lieu commun tandis que l'hétérotopie est un monde *pensé* qui, dans le cas de la Chine, se trouve être en même temps un monde réel. La Chine, dit-elle,

citant Deleuze, « est un monde possible, mais qui prend une réalité dès qu'on parle chinois » (*op. cit.*). Contrairement à ceux qui croient sottement à l'altérité de la Chine (comme Léon Vandermeersch, p. 125), François Jullien détient donc une autorité inattaquable parce qu'il réalise l'union personnelle du philosophe et du locuteur. On est confondu.

Ce qu'on oublie, dans cette affaire, c'est d'abord que la différence entre le chinois et les langues indo-européennes est réelle, mais nullement abyssale, puisque la traduction est généralement possible. C'est ensuite, et surtout, que le propre du langage est de *servir* et que les situations dans lesquelles le chinois a servi ont toujours été comparables, *mutatis mutandis*, à celles dans lesquelles ont servi nos langues, de sorte que les différences d'organisation des langues n'ont qu'une importance *relative*. Cela, le bon sens ne le perd pas de vue, mais les philosophes ont tendance à l'oublier. Ils l'oublient quand ils spéculent sur les langues dans l'abstrait. Ils l'oublient quand ils étudient des notions sans s'intéresser aux propositions ou, plus largement, aux jeux de langage où elles jouent un rôle, ni *a fortiori* aux situations pratiques où s'inscrivent ces jeux de langage. Après Wittgenstein et Valéry, qui a si bien démonté le mécanisme de cette superstition philosophique, ce culte de la notion aurait dû disparaître, mais il ne cesse de renaître, surtout dans l'enseignement universitaire. Heidegger l'a solennellement remis à l'honneur en faisant croire qu'on pouvait remonter à la source de la Pensée, voire à l'Être même, en travaillant au corps quelques mots grecs ou allemands. Je ne nie pas l'importance de l'histoire des mots et des notions, ni les contributions que François Jullien a apportées dans ce domaine ; j'admire par exemple son étude précise du *wen*, dans *La Valeur allusive*. Je nie encore moins la valeur des notions distinctes que nous devons aux têtes bien faites, en philosophie comme en d'autres domaines. Mais j'ai en horreur l'exotisme philosophique, qui consiste à en imposer en invoquant rituellement des notions empruntées au loin et dont le lecteur ne peut connaître l'usage, faute de connaître la langue. Or François Jullien a usé et abusé de ce procédé, en spéculant sur la crédulité de son public. Le phénomène n'est pas nouveau. On voit bien, dans Janicaud, le rôle qu'a joué l'ignorance de l'allemand dans un certain heideggérianisme français.

Mais cette question du langage a un aspect plus intéressant. François Jullien a fort justement observé qu'à en juger d'après les textes, les Chinois ont développé très tôt une propension à s'exprimer de façon allusive ou détournée. Il a noté à l'occasion qu'il y avait à cela des raisons politiques. Le despotisme ne favorise en effet pas le franc-parler. Mais il a tiré de là une opposition générale entre un supposé régime chinois du discours et un régime du discours supposément propre à notre tradition. Il a perdu de vue que les exemples de la plus réjouissante franchise ne manquent pas dans certaines sources chinoises (cela dépend lesquelles) et qu'inversement, la manœuvre oblique en matière de langage est omniprésente dans notre histoire, qu'elle soit inspirée par la prudence politique, par la politesse ou par la subtilité dans l'art de convaincre. Il est allé plus loin, dans ses ouvrages récents, en accréditant l'idée que le « régime chinois du discours » se distingue par le refus de *poser* quoi que ce soit, par la volonté de se tenir en deçà de toute thèse pour rester ouvert à toutes les thèses et ne s'engager sur aucune, étant entendu que tout énoncé est partiel et partial, et trahit nécessairement la richesse des possibles enclose dans la réalité. C'est ici que nous nous séparons le plus nettement. Non sur les faits, mais sur leur interprétation. Il a raison quand il montre la présence d'une telle conception en Chine, mais il a tort, à mon sens, quand il suggère que cette façon de se maintenir en deçà de toute affirmation témoigne d'une sagesse supérieure. Comme je l'ai expliqué ailleurs, j'y vois pour ma part la négation de la fonction propre du langage et donc de son autonomie. Or cette négation me paraît centrale dans la culture que j'ai appelée l'idéologie impériale, c'est-à-dire dans la culture que le despotisme pré-impérial, puis surtout impérial, a créé avec le temps pour assurer sa pérennité. Je vois donc dans cette conception un phénomène historique

daté et, sur le plan philosophique, une régression. L'idée de l'autonomie du langage est apparue chez divers penseurs de l'Antiquité pré-impériale, puis a disparu. Elle a été formulée de la façon la plus pénétrante par Zhuangzi (Tchouang-tseu), dans le chapitre 2 du *Zhuangzi*, d'où l'importance stratégique de ce texte pour l'interprétation de l'histoire de la pensée chinoise. J'y vois l'affirmation de l'autonomie du langage et de la liberté qu'elle nous donne d'organiser comme nous l'entendons notre vision de la réalité, et de nous la communiquer. François Jullien, qui s'en tient à la lecture qu'on en a fait sous l'Empire, n'y voit que la disqualification du langage. Les lecteurs que cette différence d'interprétation intéresse trouveront, ci-après, un compte rendu de *Si parler va sans dire. Du* logos *et d'autres ressources*, ouvrage dans lequel il expose son point de vue.

Dans ce livre, il oppose au *lógos* grec une conception « taoïste » du langage qui prône l'adaptation du langage à la réalité mouvante des choses et recommande de la pousser jusqu'au point où le langage, cessant d'avoir une existence propre, révélera au mieux cette mouvante réalité. On comprend que cette conception ait suscité l'intérêt de Jean Allouch, psychanalyste. Dans *Oser construire*, il s'interroge entre autres sur le style de François Jullien. Il note son « effervescence lexicale », une prolixité qui semble liée à l'impossibilité de dire ce qu'il voudrait dire et le trouble qu'il ressent quand il est obligé de traduire des textes qu'il juge, en fin de compte, intraduisibles (pp. 34-36). Jean Allouch voit là les indices d'une difficulté fondamentale que d'autres cachent (Lacan n'est pas loin) et que François Jullien a le mérite de rendre sensible. Je trouve ces observations très justes, mais je les interprète autrement. Dans son livre, François Jullien ne se borne pas à définir ce qu'il appelle la « conception taoïste du langage ». Il en fait l'apologie et plus que cela l'adopte lui-même. Jean Allouch croit percevoir chez lui « une certaine contamination de l'écriture par la Chine » (p. 38). Je dirais plutôt que, de livre en livre, François Jullien poursuit le rêve, inspiré par la Chine, d'un langage qui s'amenuiserait jusqu'à faire apparaître sans plus de médiation langagière l'insaisissable fond de choses. Comme les penseurs chinois qu'il cite, il voudrait pouvoir *parler* tout en étant délié de l'obligation de *dire*, c'est-à-dire de se prononcer sur quoi que ce soit et d'user du langage pour s'engager, ce qui est l'acte même par lequel nous pouvons devenir libres. Je pense depuis longtemps que c'est là le fond de sa pensée. M'objectera-t-il que je poursuis un autre rêve ?

■

Annexe

Voici le compte-rendu de *Si parler va sans dire* paru dans un récent numéro d'*Études chinoises* (vol. XXV, 2006, pp. 241-242), reproduit ici avec l'aimable autorisation du responsable de cette publication :

Pour être complets, mentionnons le dernier livre de François Jullien, *Si parler va sans dire. Du* logos *et d'autres ressources* (Paris, Éditions du Seuil, 2006), qui consiste en un commentaire abondamment développé de quelques passages du chapitre 2 du *Zhuangzi* et de quelques paragraphes du *Laozi*. Il tire de ces divers extraits une conception « taoïste » du langage qu'il « fait travailler » en l'opposant à celle qu'Aristote expose dans le livre *gamma* de la *Métaphysique*, principalement.

Du *Zhuangzi*, il ne retient que l'idée de l'insuffisance foncière du langage. Il ne tient aucun compte d'une autre donnée que Zhuangzi met en lumière, celle du changement qui se produit dans notre rapport au monde quand nous entrons dans le régime du langage, ni de son analyse de la nature logique du langage. S'il n'avait résolu d'opposer continûment Aristote et Zhuangzi, il se serait aperçu qu'ils prennent tous les deux pour point de départ un même fait. Ils ont vu l'un et l'autre que le langage ne peut s'organiser qu'à partir d'un acte initial arbitraire. « La réalité ne comporte pas en elle-même de divisions et il n'y a pas, d'autre part, de constance dans le langage. C'est quand on a d'abord *posé* quelque chose que naissent les délimitations », dit Zhuangzi (chapitre 2, *Qiwulun*

2/g/55 ; cf. Jean François Billeter, *Études sur Tchouang-tseu*, p. 156). Aristote : « Ne rien *poser*, c'est supprimer la discussion et, d'une manière générale, le *lógos* » (*Métaphysique* 1063b ; cité par F. Jullien, p. 50). Aristote encore : « C'est par le repos et *l'arrêt* que la raison sait et pense » (*Physique* VII/3/247b ; cité p. 73). Aristote et Zhuangzi sont d'accord sur ce point essentiel et sur plusieurs de ses conséquences. S'ils divergent ensuite, c'est en raison des préoccupations différentes qui sont les leurs : pour Aristote, la recherche de la cohérence et de la pertinence dans la discussion, pour Zhuangzi la distance critique qu'il faut avoir à l'égard du langage pour ne pas se laisser prendre aux illusions qu'il engendre et s'en servir souverainement. François Jullien ne dit pas un mot de la parole efficace qui est si frappante dans les dialogues de Zhuangzi. Sa cécité sélective facilite beaucoup son interprétation.

Il est tout aussi sélectif dans ses références. Parmi les commentateurs anciens, dont il dit faire grand cas, il ne cite que Guo Xiang, dont il reprend les préjugés (et Wang Bi quand il s'agit du *Laozi*). Parmi les exégètes chinois contemporains, il mentionne le seul Mou Zongsan (p. 40), néo-confucianiste qui reprend lui aussi Guo Xiang ; parmi les sinologues occidentaux, le seul A.C. Graham, dans une étude de 1969 (rééditée en 2003), qui fut novatrice en son temps, mais dont il ne retient que très partiellement les leçons (*op. cit.*). Pour la traduction, il s'en tient à celle de Liou Kia-hway, qui a été beaucoup critiquée mais qu'il juge « sans faute, et même élégante, donc incritiquable » (p. 149). Tout le reste semble nul et non avenu. J'ajoute que certains passages dont il tire sa « pensée taoïste du langage » traitent de tout autre chose que du langage selon moi ; c'est notamment le cas du début du chapitre 2 du *Zhuangzi*.

François Jullien rappelle que *Si parler va sans dire* forme la suite d'*Un Sage est sans idée, ou l'autre de la philosophie* (Éditions du Seuil, 1998), dont la seconde partie était déjà un commentaire du chapitre 2 du *Zhuangzi*.

Bibliographie

Anderson, Perry, *La pensée tiède. Un regard critique sur la culture française*, Seuil, 2005.

Arendt, Hannah, *La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Gallimard, 1972 ; rééd. « Folio/ essais » 1989.

Arendt, Hannah, *La condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961 ; rééd. 1983, « Pocket », 1988, 1992.

Arendt, Hannah, *Essais sur la révolution*, Gallimard, 1967 ; rééd. « Tel » 1985.

Badiou, Alain, *Saint Paul. La fondation de l'universalisme*, P.U.F., 1997.

Billeter, Jean François, *Chine trois fois muette*, Allia, 2000, 2006.

Billeter, Jean François, *Études sur Tchouang-tseu*, Allia, 2004.

Billeter, Jean François, *Contre François Jullien*, Allia, 2006.

Chartier, Pierre (sous la direction de), *Osons construire. Pour François Jullien*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2007.

Janicaud, Dominique, *Heidegger en France*, 2 vols. Albin Michel, 2001.

Jullien, François, *La valeur allusive. Des catégories de l'interprétation poétique dans la tradition chinoise*, E.F.E.O., 1985 ; rééd. « Quadrige », 2003.

Jullien, François, *La propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Seuil, 1992 ; rééd. « Points », 2003.

Jullien, François, *Un philosophe est sans d'idée, ou l'autre de la philosophie*, Seuil, 1998.

Jullien, François, *Si parler va sans dire. Du logos et d'autres ressources*, Seuil, 2006.

Jullien, François, *Chemin faisant. Connaître la Chine, relancer la philosophie. Réplique à ****, Seuil, 2007.

Lefort, Claude, *Le temps présent : Écrits, 1945-2005*, Belin, 2007.

Revel, Jean-François, *Pourquoi des philosophes*, Julliard, 1957 ; rééd. 1979 et 1997 Laffont.

Zhao, Henry, « Contesting Confucius », dans *New Left Review*, n° 44, Londres, mars-avril 2007, pp. 134-142, (se trouve sur Internet, sous le nom de l'auteur).

Les ShenGun français de Madame Mao, et leurs méfaits économiques

L'article qui précède, « Arrêts sur images », est paru pour le trentième anniversaire de la mort de Mao ZeDong dans *Le Figaro* du 7 septembre 2007. Il a suscité plusieurs demandes de projection du film *Chinois, encore un effort pour être révolutionnaires*. À la suite de l'une d'entre elles, pour l'assemblée générale de l'ONG Reporters sans frontières, plusieurs spectateurs ont posé des questions qui ont donné l'idée du dossier « information | désinformation » de la présente livraison de notre revue. Cette session de Q&R a rebondi plus récemment en conférence de rédaction de *Monde chinois*. Nous avons retenu et combiné plusieurs extraits de ces débats pour accompagner la reprise de cet article, puisqu'il a suscité auprès de la direction du *Figaro* de véhémentes réactions, auxquelles il fallait répondre.

Monde chinois : En quittant la salle du Panthéon dans laquelle se tenait la projection de votre film, après l'AG de RSF, un spectateur a protesté contre le « caractère vulgarisateur et vulgaire » de votre film, un documentaire politique souvent cité, mais contesté.

René Viénet : En deux heures, concentrer autant d'images et de sons pour décoder dix années de révo. cul., et les quinze années qui la précèdent est effectivement un travail de vulgarisation au meilleur sens de ce mot : un travail d'explication. Ce film est tout sauf vulgaire. Ce qui est vulgaire, et à l'extrême, est la réalité des temps qu'il décrit : les crimes de cette époque n'étaient pas de la dentelle, et Mao s'exprimait de cette manière décoiffante, en privé, comme lors de ses conversations avec les gardes rouges. Autant se plaindre d'avoir accroché son blaser aux barbelés en visitant Auschwitz. Autant reprocher à Michel Audiard de ne pas faire dialoguer les tontons flingueurs en alexandrins. Mais si vous voulez de la vraie vulgarité, basse et indigne, vous pouvez vous reporter aux éloges par Alain Badiou, et Léon Vandermeersch, et Jean Cardonnel, et tant d'autres, des horreurs du maoïsme. Le film continue à jouer son rôle de révélateur : lors d'un récent festival, un quart des spectateurs ont quitté la salle. Je ne suis pas mécontent de constater que *Chinois encore un effort*... continue à surprendre et séduire, mais souvent encore révulse les bien-pensants.

M. C. - Votre coproducteur l'INA (Institut National de l'Audiovisuel), sera-t-il intéressé de relancer ce titre en DVD ?

R. V. - Trente ans après la sortie du film, à une époque où les DVD sont banalisés, il est temps d'en produire un. À mes moments perdus, je pense à étalonner un master vidéo pour glisser un DVD dans la couverture d'un livre, qui expliquera comment ce film fait partie des publications de la « Bibliothèque asiatique » – dont il est temps de faire le répertoire.

Plus important, l'Inathèque : on y trouve, sur la Chine, plus de 15 000 sujets datés de 1941 à 2008, dont un dixième sont déjà disponibles en ligne, et le reste sur simple demande. Je viens ainsi de visionner à la BNF le débat du 9 septembre 1976 qui occupa toute une soirée sur Antenne 2, au moment de la mort du Grand timonier, après la projection du court-métrage *Mao par lui-même*.

Les propos de l'ambassadeur Étienne Manac'h, du ministre Alain Peyrefitte, du couple Loridan-Ivens, sont des morceaux d'anthologie, un *bonus* pour un DVD, plus encore que le savon que je passe ce soir-là à la stalinienne Maria-Antoinetta Macciochi sur le plateau. Elle sera par la suite lessivée par Simon Leys, lors d'un « Apostrophes » resté justement fameux. Ces deux séquences du 9

septembre 1976 et du 27 mai 1983 se trouvent sur le site de l'Inathèque. Toujours sur ce site, en ligne, vous trouvez les déclarations hilarantes des futurs ministres Dominique Bussereau et Jean-Pierre Raffarin à leur premier retour de Chine, en 1976. C'est du François Jullien pur jus, pas du François Guizot, ni pour le fond ni pour le style. On peut visionner gratuitement. Pour littéralement trois francs six sous on peut acquérir la séquence. Le temps passant, le bourrage de crâne s'est décomposé et l'information ressort de cette désinformation biodégradable.

M. C. - Ce qu'en 1977 raconte et explique le film, était, l'Histoire l'a prouvé, clairvoyant. Mais ce film continue à surprendre par son montage et sa méthodologie. Peu de documentaires politiques ont été aussi innovants sur le plan formel, avec des inserts de films publicitaires, des bouts de films de fiction, et un montage très rapide.

R. V. - Ces dernières semaines le film a été vu non seulement par des spectateurs francophones mais également par des amis chinois ne parlant pas français. Même si le commentaire leur a en partie échappé avec une traduction dans l'oreille par bribes, ils ont été portés par les images et les musiques. C'est ce dont nous étions convenus avec Noune Serra, notre monteuse et Dominique Hennequin, notre ingénieur du son : la « version internationale » (images + sons/musiques, mais muette), devait pouvoir tenir le spectateur en haleine pendant deux heures. Avec en plus le commentaire anglais ou français, on devait retrouver ce sentiment très particulier au cinéma, quand il est bien fait, qui vous écrase au fond de votre fauteuil. J'y étais déjà parvenu, avec des moyens sommaires, en dévoyant un film de kungfu pour en tirer un film politique, *La Dialectique peut-elle casser des briques ?*, qui fut le premier film détourné de l'histoire du cinéma. C'est comme les plus belles chansons : vous pouvez lire le refrain, vous pouvez entendre la mélodie seule, mais quand les paroles sont chantées, il passe autre chose.

M. C. - Avant les questions politiques, quelques questions techniques : comment êtes-vous arrivé à ce contrepoint entre la musique et les images qui, à certains moments, est envoûtant.

R. V. - Avec les deux monteuses, Noune Serra et Monique Clémenti, nous avons passé pas mal de temps à l'exercice. Cela a été possible grâce à la patience et la générosité de notre productrice Hélène Vager. Elle nous a laissé accumuler beaucoup de *rushes* et de sons. Cette dialectique de l'image et du son a ensuite été affinée en studio par Dominique Hennequin. Il ne restait plus qu'à jouer sur un autre contrepoint, celui du commentaire et des citations. Certaines séquences sont des clips autonomes, des intercalaires : l'animation de la plus fameuse affiche de la révo. cul. sur l'air d'une chanson pop-cantonaise ; et la parodie/hommage à Poudovkine sur l'air de *Je t'aime moi non plus,* etc.

M. C. - Aujourd'hui, la Chine elle-même a confirmé ce que vous aviez révélé et a livré des bandes d'actualité plus rares que ce que vous aviez trouvé à l'époque.

R. V. - Le défi le plus intéressant était bien sûr d'utiliser les films de propagande maoïste pour laisser entrevoir la réalité dans les craquelures du vernis, de donner de la consistance sur l'écran au combat des chefs, et à la guerre civile que Mao avait lancée. Bref quand on montrait l'arbre d'expliquer qu'il y avait eu des pendus. Certaines vidéos actuellement diffusées en Chine, pour expliquer de supposés débats au Bureau politique de l'époque, filment une pièce vide avec une table et des chaises vides. Pendant 15 minutes le vidéaste filme des champs/contrechamps sur ces chaises vides, des zooms sur des tasses de thé et des bouteilles thermos, des travellings le long d'une table désertée, pour animer les dialogues supposés des caciques « on ne laissera pas le drapeau rouge le disputer au drapeau rouge », « qu'importe qu'un chat soit blanc ou noir... », etc. Cela ressemble à un film lettriste. À tout prendre, le détournement, le dévoiement, de courts extraits de films de kungfu, pour compléter les films d'actualités, est plus efficace, plus drôle et plus précis.

M. C. - D'autres documentaristes se sont-ils mis au travail ?

R. V. - Une revue australienne de sinologie a commenté il y a quelques années plusieurs documentaires sur l'Histoire chinoise contemporaine. C'est une bonne base pour lancer un débat sur ce qui différencie ces films et les faire connaître. Puis il faut compléter la liste par des films récents comme celui de Philip Short — que je n'apprécie pas beaucoup mais que je recommande à tous, comme vous le dites dans votre précédente question, pour les documents récemment lancés par diverses agences chinoises vers l'étranger.

M. C. - Vous y voyez un « plan B » des services de relations publiques ?

R. V. - Certainement. Ces images étaient sous clé. Elles sont lâchées, avec parcimonie mais à bon escient, pas seulement pour les Corses et les Arméniens, par des gens qui veulent que les étrangers comprennent mieux que la Révolution culturelle a été une guerre civile épouvantable, et qui souhaitent que cela revienne de l'étranger vers la Chine, avec le parfum du livre ou de la vidéo qui a voyagé. Vous vous souvenez de Brejnev demandant à sa secrétaire de dactylographier *Guerre & Paix*, avec 4 carbones. Elle lui fait remarquer qu'il y a des photocopieuses au Kremlin et que ce livre n'étant pas interdit on peut même l'acheter pour 2 roubles. À quoi Brejnev répond que c'est pour son petit-fils, qui ne veut lire que de la littérature clandestine en provenance de l'étranger.

M. C. - Cela revient à dire que le Bureau de la propagande, trente ans après ce film confirme votre récitatif ?

R. V. - Pas trente après : dès 1978, il y a eu d'abondantes publications en Chine sur les dégâts des dix dernières années de Mao, des récits pleins d'amertume et autres chroniques des cicatrices. Dès 1981, le Parti a publié ses encycliques : la Révolution culturelle c'était la révo. cul., crimes sur crimes, livres au feu, délabrement de l'économie, saccage des écoles et les maîtres battus au milieu. Dans la prochaine livraison de *Monde chinois*, je propose un texte sur le premier meurtre d'une enseignante à Pékin en 1966 par ses propres écolières félicitées par Mao, de rendre accessible un document filmé épouvantable sur ce premier meurtre et, à chaque livraison de *Monde chinois* d'ajouter des détails supplémentaires sur les massacres de la révo. cul. – jusqu'à ce que Valérie Pécresse mette le sujet au programme des classes terminales et cesse de réclamer une "révolution culturelle" pour réformer les universités dont elle assure la tutelle. Nous lui offrirons également le livre de Song YongYi ; et celui de Zheng Yi, *Stèles rouges,* (un reportage de 1980 sur les cas de cannibalisme politique) et son roman de 1979, *L'Érable,* qui fut encouragé par le gouvernement chinois comme dénonciation des "dix grandes années noires", etc.

Cette confirmation des massacres et tortures, innombrables, de la révo. cul. a été essentiellement fournie par des publications chinoises : peu d'universitaires post-maoïstes en France ont rédigé de polycopié sur ce sujet.

Quand aux documents plus anciens, j'avais retrouvé à HongKong en 1974 la toute première apparition cinématographique de Mao, Liu ShaoQi, Lin Biao, et quelques autres. C'est Charles-Henri Favrod qui, à ma demande, acheta cet exceptionnel nitrate, à l'époque inconnu en Chine, et ailleurs. Mais, aux documents, il faut ajouter l'explication. Et à l'explication ajouter le sens du rythme au cinéma.

C'est ce que je reproche à Philip Short : son livre en dit moins que celui de Jung Chang et Jon Halliday, il en dit même moins que Simon Leys dès 1971... Or il a bénéficié de documents récents très précieux, inédits voici trente ans : il est intéressant de noter que ce sont des agences chinoises qui les lui ont communiqués en espérant qu'il ferait, puisque étranger et libre de sa parole, un documentaire décapant qui ne peut pas être encore réalisé en Chine.

Ces généreux archivistes doivent être déçus autant que moi. On se demande ce qui conduit des chaînes comme Arte à être aussi timides et pourquoi elles ne secouent pas des gens comme Philip Short pour les inciter à livrer le meilleur

de ce qu'ils savent, au lieu de mouiller leur lait. On peut craindre également un autre phénomène plus humain : Philip Short avait les moyens, les informations, l'accès aux sources chinoises, les collaborateurs pour ne rien oublier lors de la production. Il aurait pu faire un livre qui se serait vendu autant que le *best-seller* de Jung Chang et Jon Halliday, puis un film exceptionnel. Il a mal dosé la rapidité avec laquelle la Chine bouge et il se fige dans le discours « Mao a eu ses mérites, Chang & Halliday sont excessifs ». Le malheur pour lui, c'est que 90 % de la matière de Jung Chang et Jon Halliday est en Chine dans le domaine public et que c'est son dosage à lui, Philip Short, qui date, qui est lacunaire.

M. C. - Vous êtes rancunier à l'égard de gens qui ne comptent plus guère : accabler ainsi, dans le Figaro, *des retraités, comme Jean-Luc Domenach, qui ont évolué depuis trente ans, n'a pas lieu d'être dans un débat académique*.

R. V. - Les « têtes de turcs » sont un procédé polémique éprouvé. Je ne suis pas prêt d'y renoncer : le débat n'est pas académique, pas pour moi, et il ne devrait pas l'être même pour les salariés des universités. On parle de millions de morts côté chinois contre quelques dizaines de rentiers du maoïsme côté français ! Nous sommes confrontés depuis plus d'un siècle aux mêmes errements. Les ex-amoureux transis de Lin Biao ne sont guère différents de Monseigneur Freppel et de ceux qui ont applaudi Jules Ferry parce qu'il avait détruit l'université francophone et laïque de MaWei construite, avec son chantier naval, par Prosper Giquel ; qui ont oublié que Clemenceau, qui s'était pourtant opposé à Jules Ferry, a sa part de responsabilité dans la provocation parisienne qui déterminera le Mouvement du 4 mai 1919.

M. C. - Jules Ferry détruisant une université !

R. V. - Vous souhaitez une illustration de cette constante information | désinformation ? En 1866 un officier français, devenu général dans l'armée chinoise, Prosper Giquel, a établi aux frais de la Chine le premier établissement chinois d'enseignement supérieur de type occidental, associé à une usine très moderne et à un chantier naval, avec 75 enseignants français : un établissement francophone de surcroît, laïc, même si Prosper Giquel demande la construction d'une chapelle, en dehors de l'enceinte scolaire, pour le personnel français. Ce remarquable ensemble est la preuve que le dialogue était à cette époque possible avec la Chine. Cette preuve va susciter la haine de certains consuls. Quinze ans après, Jules Ferry n'aura de cesse de le détruire. Je me suis expliqué là-dessus dans un article de *Monde chinois*, repris et complété dans le *Bulletin* de la Société de Géographie. Essayez de lire dans les travaux des universitaires la réalité de ce qui s'est passé en août 1884. Prosper Giquel est complètement oblitéré en France, alors qu'il est en Chine le Français le plus célèbre, à juste titre.

Il serait, enfin, intéressant que les anciens partisans en France des violences de la « révolution culturelle » expliquent quand, comment et pourquoi, ils ont renoncé à leur dévotion pour Madame Mao. Je sais que Jean-Luc Domenach n'est plus maoïste. Mais, depuis 1976, il n'y en a plus beaucoup en Chine non plus. Il a donc moins de mérites à dire du mal de son ancienne idole. Vous connaissez la plaisanterie attribuée à Bernard Kouchner : « J'ai rencontré mon homologue, le ministre chinois, en tête à tête. Dans la salle de réunion, il y avait un ancien maoïste. J'ai deviné que ce n'était pas lui… ». Que Jean-Luc Domenach fasse preuve d'humour, ce n'est pas possible. Mais au moins, que la Mutuelle de l'Éducation nationale lui paye un psychanalyste, et qu'il nous explique pourquoi il s'est blotti dans le fascisme à la chinoise derrière Lin Biao pendant si longtemps.

M. C. - Pour quelle raison les têtes des deux personnes, à vos côtés dans le générique, dans une prise de vue qui laisse croire que vous saluez la foule depuis la Porte de la paix céleste, ont-elles leurs visages caviardés ? Ces deux-là ont-ils fui dans un Trident vers la Mongolie après la fin du montage ?

R. V. - Celui des deux qui a la tête enveloppée de papier aluminium dès la prise de vue vivait en France avec un passeport chinois et ne souhaitait pas être reconnu. Il a également demandé à utiliser deux pseudonymes : Ji QingMing (littéralement « se souvenir d'avril 76 ») pour le long métrage, et Wu XingMing (littéralement « Niprénom Ninom ») pour le court-métrage.

L'autre, c'est Francis Deron, qui n'avait pas de raison de sécurité personnelle pour se dissimuler, sauf que peu après la fin du montage, il fut recruté par l'AFP pour partir comme correspondant à Pékin. Il a donc gratté avec son couteau de poche son visage sur le négatif à la dernière minute, et également pris un pseudonyme.

Comme vous pouvez le penser, dans un film dénonçant les léninistes, se moquant des purges maoïstes, c'était un gag facile dans le style des photos retouchées de la grande époque stalinienne. Georges Charensol disait s'être beaucoup amusé, grâce au film, sur un sujet tragique. Je ne vais pas vous expliquer pourquoi l'humour est la politesse du désespoir.

En fait, il faut aussi rester modestes : Francis Deron a constaté qu'en quinze ans d'exercice de la profession de correspondant étranger à Pékin (pour l'AFP, puis pour *Le Monde*), il n'a jamais entendu une réflexion hostile de la part des autorités sur ce travail de défriche de l'actualité politique chinoise ayant précédé son arrivée. Tout au plus les « camarades responsables des départements concernés » lui ont-ils fait comprendre qu'ils n'en ignoraient rien, par des allusions au détour de conversations.

M. C. - Qui sont les voix de la version française ? On n'a pas le temps de le lire dans le générique.

R. V. - Pour les extraits de *Chinois, si vous saviez*, le samizdat du Groupe Li YiZhe, c'est Thierry Levy. Pour le reste, c'est Jacques Pimpaneau, et ceux qui étaient dans la salle de montage pour quelques petits morceaux.

M. C. - Reconnaissez-vous des erreurs ou des approximations dans votre manière de résumer en si peu de temps l'histoire de la Révolution culturelle ? Par exemple, vous déclarez dans la bande sonore que Lin Biao a été « tiré au bazooka », alors que le consensus aujourd'hui est plutôt de conclure qu'il s'est écrasé, en Mongolie, dans le Trident avec lequel il cherchait à s'enfuir. Le spécialiste de la Chine, premier ambassadeur de la Russie post-soviétique à Pékin, Igor Rogatchev, a ainsi assuré à Francis Deron en 1997 que les Russes avaient la preuve de la présence de Lin à bord de l'avion sous la forme assez substantielle... de son crâne – mais s'abstenaient d'en faire une affaire publique.

R. V. - Sincèrement, je crois que la fuite en avion n'est pas encore complètement déchiffrée : je ne sais pas quel jour et par quelle voie Mao a été informé que Lin avait préparé sa liquidation, craignant de l'être lui-même. Après l'affront public en présence de Sihanouk, lorsque Lin a quitté la table et laissé sa chaise vide, en haut de la terrasse de TianAnMen, tout le monde pouvait voir que les couteaux étaient sortis. Il suffisait de lire l'image, qui n'a pu être diffusée sans autorisation.

De toutes façons, si Lin Biao n'avait pas été dans cet avion avec sa famille, Mao et ses alliés du moment ne lui auraient pas fait de cadeaux en le récupérant dans la salle d'attente de l'aéroport, ou au saut du lit, et auraient pu concocter un épisode comme celui-là, d'une qualité dramaturgique supérieure, je le reconnais, à notre approximation du bazooka. La fuite de Lin, vers l'Union soviétique, était sans doute ce que Mao pouvait espérer de mieux à ce moment-là, et il aurait fallu la mettre en scène si le fils de Lin n'y avait pas pensé. On me dit également, mais je n'ai pas vérifié, que son complice Wu FaXian, sorti de prison, a publié à HongKong ses mémoires, où il donne une nouvelle variante du feuilleton, qui reste difficile à croire : quand vous êtes le numéro 2 d'un régime totalitaire, hanté par une obsession pathologique des coups d'État (la « Bibliothèque asiatique » a exposé dès 1974 ce pan de la psychologie de Lin) et de la sécurité, et que vous vous apprêtez à liquider le numéro 1, que vous avez votre Trident 1E de fonction prêt à décoller à tout moment pour un trajet de longue

distance, laisseriez-vous votre appareil avec ses réservoirs aux trois quarts vides ?

M. C. - Alors, pas d'autocritique ?

R. V. - Jamais. Plus important que l'incertitude sur les circonstances exactes de la mort de Lin Biao, et la manière péremptoire de la raconter, le défaut qui m'est le plus clairement apparu, lorsque j'ai revu le film, il y a quinze ans, et plus récemment, trente ans donc après sa sortie, c'est la relative complaisance à l'égard du mythe de Zhou EnLai. Avec un effet Larsen dans la salle de montage, c'est l'écho des manifestations de la place TianAnMen d'avril 1976. Ces manifestations ont été un tournant important et une dépêche de l'agence XinHua s'offrait au décodage de manière exemplaire. Le film n'a pas le temps de rappeler qui était Zhou EnLai : un stalinien historique, pro-Moscou sans état d'âme, rallié tardif à Mao dans les querelles pour la chefferie du communisme chinois, implacable donneur d'ordre dans l'assassinat d'un à deux millions de gens plus ou moins riches, plus ou moins pauvres, hâtivement qualifiés d'« ennemis du peuple », entre 1950 et 1952. Depuis le livre – très important – de Li ZhiSui, le médecin de Mao, a complété le portrait, ainsi que Gao WenJiang dans son *Zhou EnLai: The Last Perfect Revolutionary*.

Lorsqu'il s'agira de préparer le DVD de *Chinois*... (qui n'existe pour l'instant qu'en 35 mm en anglais et en français) et donc son livret avec la transcription de la bande sonore, je ne changerai bien sûr pas un mot des citations, ni du commentaire. Mais il y a une phrase de la bande son qui méritera son baquet d'eau froide, celle qui mentionne qu'il y aura toujours assez de monuments pour les historiens après le passage des gardes rouges. Hélène Hazera, une admiratrice du film, a épinglé – fort justement – cette phrase idiote, d'autant plus regrettable que notre petite équipe avait été bien la seule à protester contre les fondements anti-culturels de cette contre-révolution. Elle a raison de dire que les gardes rouges ont précédé les Talibans.

M. C. - N'êtes vous pas tombés, à votre manière, dans le piège tendu aux historiens par la bureaucratie : à trop rechercher une aile raisonnable du régime capable de compenser la démence d'un Mao, votre lessive épargne singulièrement Deng XiaoPing et ne laisse pas présager, par exemple, la répression de TianAnMen – sur ordre de Deng – treize ans après la mort de Mao ?

R. V. - Je vous concède que je n'ai pas annoncé en 1977 la répression de juin 1989. Mais dans une série d'articles publiés par *Le Monde* plusieurs semaines avant le massacre, Francis Deron a bien analysé ce qui se déroulait et annoncé ce qui allait exploser, en disant « nous savons ce que vous avez été, nous savons ce que vous êtes, et nous savons ce que vous serez ». Francis Deron a toujours été un peu hégelien.

M. C. - Vous ne dites rien, en 1976, de la politique étrangère de la Chine maoïste – concurrente plus qu'ennemie des néo-colonialismes, condescendante envers les peuples sous les dehors de la solidarité internationaliste, en pinçant davantage encore pour les dictateurs de droite comme Pinochet que pour les dictateurs de gauche, mais très chaleureuse aussi envers ceux de ces derniers qui se rangeaient contre Moscou ou leurs alliés (on pense aux Khmers rouges du Cambodge). Est-ce un oubli, un aveu d'ignorance, une tendresse dissimulée ?

R. V. - En deux heures, il fallait surtout parler de ce qui se passait en Chine.

M. C. - Deng XiaoPing a-t-il bénéficié, par la suite, dans les médias étrangers, de ce genre de crédit de manière plus importante ?

R. V. - Le film s'arrête avec l'arrestation de la « Bande des Quatre » (que nous avions appelés « les idéologues fous »), lorsque Hua GuoFeng n'a pas encore lâché prise, et Deng XiaoPing est relégué à nouveau dans un placard. N'oubliez pas que le film a été sélectionné en janvier 1977 pour être le film français de la « Quinzaine des réalisateurs » à Cannes. Il était donc terminé à ce moment-là. La victoire de Deng contre Hua était évidente, sauf pour les anciens maoïstes qui avaient du chewing gum sous leurs semelles... et Jacques Chirac – qui de manière absurde va faire, dans *Paris Match*, à son

retour de Chine en 1978, l'éloge de Wu De, le maire de Pékin qui avait organisé des rassemblements monstres contre Deng – alors que, précédemment, Jacques Chirac avait reçu, à Paris, Deng alors entre deux rechutes, et avait pu lui demander ce qu'avait été la révo. cul. Si vous visionnez les archives de l'INA en ligne, vous verrez Deng à Paris s'ennuyer prodigieusement avec Jacques Chirac qui ne l'a pas déridé : on n'a pas vendu de nouvelle centrale nucléaire ce jour-là, en lui faisant caresser des moutons au Salon de l'agriculture.

M. C. - Les médias ?

R. V. - Les médias français ont cessé d'être maoïstes après la mort de Mao. Pas tout de suite. Il leur a fallu pas mal de temps pour faire leur deuil. Le spécialiste du *Monde*, Alain Bouc, un disciple de Jean-Luc Domenach, n'avait pas voulu croire à la mort de Lin Biao en 1971. Pour Mao, il leur fallait quand même se rendre à l'évidence : leur divinité n'était pas immortelle. Et d'abord, on voyait le cadavre ! Ce que Ye JianYing souhaitait en faisant bâtir le mausolée, ce n'était certainement pas de perpétuer le culte de Mao. C'était de montrer qu'il était bien mort et qu'il était temps de passer à l'ordre du jour, donc de le "warholiser" comme dit Francis Deron. Mais vous remarquerez que beaucoup de maoïstes mondains français vont attendre le procès de l'épouse pour décrocher vraiment, rêvant d'un retour de la flamme maoïste, tout en maintenant une solidarité de carrière dans l'université et en cherchant à faire accroire qu'avoir été maoïste en France relevait des généreuses illusions de l'adolescence. En réalité, ces fonctionnaires de la rue d'Ulm n'étaient absolument pas des ados lorsqu'ils faisaient l'éloge du maoïsme pour leurs élèves salariés. Ils n'étaient pas « niais et généreux » mais bien à la recherche de carrières dans l'enseignement ou l'édition. Ils n'étaient pas maoïstes « malgré les crimes » du stalinisme et du maoïsme. Ils l'étaient « à cause de ces crimes », en toute connaissance de cause. Leurs étudiants peuvent demander à Alain Badiou et Léon Vandermeersch de s'expliquer là-dessus. Jusqu'en 1978, dans une salle de classe de Jussieu, et dans un amphi de Polytechnique l'année suivante, Lucien Bianco zozotait à son auditoire qu' « on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs », que Staline avait bien été obligé de liquider les koulaks, sans quoi la révolution bolchevique aurait échoué... que les paysans chinois formaient une telle masse d'abrutis réactionnaires qu'il fallait bien les pousser un peu par le « Grand Bond en avant » pour les faire sortir de leur arriération inculte et miséreuse. Francis Deron nous promet un article salutaire là-dessus.

Ne nous cachons pas la réalité, en France, le maoïsme a été une religion de fonctionnaires complexés et de gosses de riches – qui avaient le goût du sang dans l'intimité de leur fantasmes. Ces gens, qui n'ont jamais saigné un poulet, avaient de mauvais rêves.

M. C. - Donc, vous maintenez que les maoïstes dans l'université française étaient lucides sur la nature du régime, et intéressés. Mais leur attribuez-vous complètement la désinformation à propos de la Chine ?

R. V. - De 1949 à 1980, la Chine était fermée. Des universitaires se déclaraient chargés d'un sacerdoce : encadrer le jugement que se formaient les journalistes (plusieurs ont heureusement résisté) et les élus ou les fonctionnaires, avant de façonner par ce canal l'opinion publique. Prenez le dossier de presse des *Habits neufs du président Mao*, qu'un documentaliste a compilé à la bibliothèque de l'IEP. Quel sinologue, *et quand*, en a rendu compte ? Combien d'universitaires porteurs aux yeux du public et des médias de la compétence l'ont simplement mentionné objectivement ? Datez-moi le premier article positif de Lucien Bianco sur ce livre, ou trouvez-moi sa protestation quand le Conseil de l'université Paris VII a rejeté le recrutement de son auteur parce qu'il était belge, et avait publié *Les Habits neufs du président Mao* !

Lorsque *Révo. cul. dans la Chine pop*. fut publié, il n'y a eu que le général Guillermaz dans le milieu sinologique pour en faire l'éloge, lors d'une émission de radio, avec le diplomate Nicolas Chapuis, si ma mémoire ne le trahit pas. Il expliqua alors dans le poste que le titre n'était pas vraiment dans son

style, qu'il n'aurait pas écrit l'introduction de cette manière, mais il souligna ce qui était important : quelques étudiants, pilotés par Chan HingHo, avaient traduit des textes récents du chinois, ils étaient remontés aux sources et ils donnaient la parole aux protagonistes chinois, laissant le lecteur se faire son opinion. Nous avons ici la transition vers la seconde raison de la désinformation à propos de la Chine en France.

C'est celle que d'Hervey de Saint-Denys et Prosper Giquel avaient déjà fournie au XIX[e] siècle : manque de formation linguistique, trop petit nombre de Français s'installant en Asie et racisme.

À l'inverse Jacques Guillermaz était isolé dans l'université : il parlait chinois, avait vécu en Chine, avait fréquenté les acteurs de la guerre civile avant 1939 et il ne manquait pas de bons sens, même après quelques années passées à l'ambassade de France à Pékin pour la reprise des relations diplomatiques de 1964. Lorsque Pompidou, pas très fier de sa propre prestation devant Mao, revint de Chine, effaré par le fait qu'à l'ambassade de France si peu de gens, à l'époque, parlaient chinois et que les autres ne savaient pas où ils étaient, il donna l'ordre de former en urgence des interprètes et des spécialistes. Sa mort désamorça cette pieuse intention.

Le dérapage intellectuel des années 1960-1970 a été spécifiquement français, en tout cas par son ampleur, par l'unanimisme de la classe intellectuelle, des élites autodésignées ; on n'a constaté le même phénomène qu'à un moindre degré, au même moment historique, dans les deux seuls pays occidentaux disposant alors d'une certaine « force de frappe » sinologique, l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Dans ces deux pays, des études critiques ont commencé à circuler dans les couloirs universitaires alors même que l'équivalent avait valeur excommunicatoire en France, et des livres « grand public » voyaient le jour à peu près au même moment que ceux de la « Bibliothèque asiatique », qui n'étaient pas plus tendres pour le régime de Pékin, mais sans susciter d'épaisses levées de toges comme à Paris. Curieusement, cette maophilie « à la française » traversa ensuite l'Atlantique pour les États-Unis, où la Guerre froide Est-Ouest et le débat sur « Who lost China ? » (prégnant dans le commentaire sur la guerre du Vietnam) avait provoqué un temps de retard dans la popularité de la dictature communiste chinoise. Le rapprochement de Nixon-Kissinger avec Mao et Zhou EnLai fit le reste.

Dans les deux cas français et américain, l'imposture a prospéré sur une carence linguistique, même si on pouvait évidemment deviner la mort de Lin Biao sans parler couramment chinois. Elle fut évidente, par exemple, au correspondant de l'AFP à Pékin en 1971, Jean Leclerc du Sablon, qui a été le premier à en donner la confirmation. Mais les rudiments de la langue que croyaient maîtriser les maophiles de choc leur conféraient une position d'autorité auprès d'un public abusé.

M. C. - Cela n'est plus le cas en France. Il y a pas mal de jeunes Français qui s'installent en Chine, et ils y ont appris le chinois.

R. V. - Fort heureusement, et vous constatez la différence : nous bénéficions désormais d'une abondance de traductions de romans chinois. En bref, l'édition s'est émancipée de la sinologie académique contrôlée par les compagnons de route du stalinisme ; la fonction publique pas autant, pas encore. Mais, au passage, remarquez les dérapages commerciaux et industriels pour la période intermédiaire, et les retards à l'allumage dans le domaine économique bilatéral.

M. C. - Vous voulez dire qu'on pédale dans le yaourt ? On rapporte que pendant le récent voyage de Nicolas Sarkozy en Chine, le président de la République a tiré par la manche son hôte chinois à propos des problèmes de Danone en Chine — tourneboulé par son partenaire chinois qui lui fait des niches et ne respecte pas ses engagements.

R. V. - Le président chinois aurait pu lui répondre qu'il y a trente ans Danone ne voulait pas s'intéresser au marché taiwanais et n'avait pas de cadres français parlant chinois, ni d'employé d'origine chinoise ; qu'il a fallu que Rostropovitch

dise à Riboud père que Taiwan méritait qu'on s'y intéresse pour que la direction de la stratégie soit autorisée à s'y rendre ! et que Nestlé avait 800 employés dans l'Asie chinoise quand Danone n'en avait encore que deux.

M. C. - Cela ne justifie pas que Danone soit maltraité par son partenaire et que celui-ci ait gagné à sa cause des douaniers chinois, voire des juges à l'occasion de différents pièges…

R. V. - Lorsqu'on analyse des dossiers de ce genre, on s'aperçoit vite que — trente ans auparavant — plusieurs grands groupes français ont été dupés par des ShenGun(s), des gourous vendant des bondieuseries, qui prétendaient leur expliquer la Chine en leur fourguant du Yin et du Yang à la sauce Deverge ou à la François Jullien ; et par une incroyable distraction : ne pas former de cadres parlant chinois, ne pas recruter des Français d'origine chinoise, ne pas recruter de Chinois et leur apprendre le français. Ne pas travailler à Taiwan. C'était du racisme. Ils le payent maintenant. Un groupe de la taille de Danone se devait d'avoir, dès l'ouverture de la Chine en 1980, une vingtaine de cadres français d'origine chinoise, ou tout simplement chinois, recrutés dans la perspective du marché chinois qui allait s'ouvrir. Cela n'a pas été le cas. Et ne pas négliger de recruter autant de cadres pris dans toutes les branches de ce groupe pour être à bonne allure formés à la langue et au marché chinois. Ce ne fut pas le cas non plus. Et les implanter à HongKong et Taiwan avant de les transplanter en Chine.

Si vous chercher à comprendre comment un verrier occidental a pu construire un *float glass* [une coûteuse installation pour couler du verre plat sur un bain d'étain] en Chine qui n'a jamais été allumé, vous comprenez que le même défaut de DRH explique cet autre échec. Alors que Saint-Gobain a contrôlé dans un domaine industriel de pointe très concurrentiel, pourtant moins transparent que le verre, 90 % du marché chinois tout simplement parce que Roger Fauroux avait eu la bonne idée de recruter un français d'origine chinoise, né en Chine, bilingue et compétent.

Lorsque la première missionnaire de la Sopexa est passée à Taiwan dans les années 1880, cette experte qui ne savait pas manger avec des baguettes a expliqué aux – rares – français de Taipei que les Chinois ne digéraient pas les produits lactés et n'en achèteraient jamais, que des buveurs de thé ne boiraient jamais de café, et que le pain n'intéresserait jamais ces mangeurs de riz. Le secteur des produits laitiers est désormais considérable à Taiwan. Danone aurait pu acquérir le principal opérateur dans le domaine du lait à Taiwan, à un moment où c'était possible et facile, puis rebondir avec lui en Chine. Cette opportunité n'a pas été étudiée. Le café, avant même l'immense succès de la chaîne Starbucks et de quelques imitateurs, a été lancé à Taiwan puis en Chine par des Japonais qui avaient appris à torréfier au Havre. La première chaîne de « boulangerie française » à Taiwan a été japonaise, puis la seconde, puis la troisième qui a aussitôt ouvert une vingtaine de succursales à ShangHai.

On ne comprendra pas la victoire du Shinkansen japonais, et l'échec du TGV, à Taiwan, si l'on ne remonte pas jusqu'à la première visite à Taipei d'un cadre de Sofrerail, ne parlant pas anglais, qui expliqua au conseiller commercial français de l'époque que « le TGV n'était pas pour les nègres, même ceux de Formose », et que les Taiwanais feraient mieux de se contenter de locomotives diesel. Lorsque, malgré cet incident, en remerciements vers son homologue Michel Delebarre pour une chaleureuse présentation du TGV français entre Paris et Lyon (et un accueil d'une grande courtoisie), le ministre des Transports de Taiwan a invité la France à rédiger la toute première étude comparative (bien rémunérée) préparatoire à la grande vitesse ferroviaire, le chef de gare, débarqué pour l'occasion, commença par expliquer, en mauvais anglais, qu'il n'avait jamais emprunté ni l'ICE allemand ni le Shinkansen japonais, et n'avait rien lu à leur propos, si ce n'est quelques coupures de presse.

M. C. - A posteriori, *ce discours d'imprécateur n'est-il pas facile ? Et dans des parcours industriels*

export les échecs peuvent ne pas être dus seulement à des collaborateurs, ou consultants, mal choisis.

R. V. - Pas plus que, sur le moment, il ne fut facile de consoler un coopérant qui avait apporté des kilos de yaourts à Taiwan et convaincu le *leader* de l'industrie laitière à Taiwan de s'intéresser à ces produits encore inédits dans l'Île, alors que Danone ne voulait pas en entendre parler. Pas plus que de se retrouver devant une centaine d'ingénieurs taiwanais parlant plutôt bien anglais et devoir leur expliquer, avec le conseiller commercial français, très gêné lui aussi, que le délégué de l'exportateur du rail français ne parlait pas anglais, n'avait pas de transparents et pas de diapositives. Ce n'était pas des accidents de parcours : la représentante de la Sopexa lisait la revue *Esprit* et ses articles absurdes sur la Chine. Le délégué de Sofrerail avait lu dans l'avion vers Taipei le premier *best-seller* de François Jullien, *Encres de Chine,* et les livres de Philippe Sollers. Ce qui explique mon irritation lorsque j'apprends que des patrons de PME sont invités au Futuroscope, en 2007 !, pour entendre le même François Jullien leur expliquer comment exporter en Chine. Le déficit de notre balance commerciale avec la Chine n'est pas prêt d'être corrigé avec de tels rebouteux, de tels ShenGun(s).

M. C. - Quelle est votre proposition à propos de ce déficit de la balance commerciale entre la France (25 milliards d'euros), l'Europe de manière générale (160 milliards d'euros), et la Chine ?

R. V. - Je dirai d'abord qu'il faut globaliser Chine + Hong Kong + Taiwan pour être plus précis, et alors noter des déficits bien plus importants. Ensuite, il faudrait examiner de plus près qui sont ces affreux exportateurs chinois qui fabriquent et nous vendent du déficit. Ce sont, j'en suis persuadé (comme le soulignent les conseillers commerciaux français de la zone chinoise au sens large), des manufacturiers européens, français en particulier. Ils ont délocalisé et exportent désormais vers leurs bases commerciales européennes. Il y a suffisamment à dire sur les droits de l'homme et la liberté de la presse en Chine sans diaboliser la Chine, ni les prolétaires chinois qui seraient coupables d'être les complices de méchants exportateurs... français.

M. C. - Et les produits non conformes là-dedans ? Les poupées malsaines ?

R. V. - L'épisode est révélateur. Le péril jaune a surgi soudainement à propos d'un problème contractuel entre un *trust* mondial et ses sous-traitants chinois. On a voulu nous faire croire que c'était un problème culturel. Comme le disait fort justement un ami chinois, reprenant un slogan qu'il avait appris en France, il n'y a pas dans cette histoire, comme dans tant d'autres, de mauvais ouvriers (chinois), il n'y a que de mauvais patrons (occidentaux) ; plus de deux cents avocats, et spécialistes de l'assurance qualité, se gobergeant aux frais du marchand de jouets dans les hôtels de luxe en face d'ateliers bien moins confortables.

M. C. - Pourquoi ne publiez-vous pas un pamphlet sur le sujet ? Ou un polycopié pour une école de commerce ?

R. V. - Pendant une vingtaine d'années, j'ai préféré vivre en Chine et j'ai contribué au succès d'entreprises qui souhaitaient gagner de manière rationnelle, et honnête, des grands contrats. Je dois avouer que c'était – sur le terrain – plus intéressant et plus agréable, que de cachetonner dans une école de commerce. Vous vous souvenez de cette étude sur la manière dont les Nobel d'économie avaient pas très bien géré leur prix. C'était assez décevant comme mise à l'épreuve de leurs propres théories. Lorsque j'étais universitaire, de 1967 à 1978, j'ai constamment recommandé, à contre-courant à l'époque, que la France fasse retour à Taiwan pour mieux se préparer à aborder le marché chinois. J'ai donc eu la suave faiblesse de choisir, après mes deux renvois du CNRS, de ne pas refuser l'offre de travailler de manière confortable dans un environnement sympathique, entouré de nombreux coopérants, pour aider des entreprises qui souhaitaient gagner. J'y ai également acquis une expérience complémentaire des réalités économiques chinoises, qui me manquait.

Aujourd'hui encore un grand nombre d'entreprises françaises refusent de vendre à Taiwan en croyant que cela pourrait nuire à leur marketing en Chine ! Leurs dirigeants ne se rendent pas compte que dans le domaine commercial, les relations entre la Chine continentale et l'Île sont bien meilleures qu'entre la France et la Chine, que deux millions de Taiwanais vivent et travaillent en Chine, dont un demi-million à ShangHai.

M. C. - Le pamphlet industriel alors ?

R. V. - Pourquoi pas. Mais vous en comprenez les limites. Quand vous épinglez Philippe Sollers et ressortez ses bassesses à la gloire de Madame Mao, ou que vous trempez le nez de quelques sinologues dans leurs oeuvres précédentes, il n'y a pas d'effets secondaires pénibles pour des tiers. Bien au contraire, on est quasiment dans le domaine de la critique littéraire. Les rieurs sont de votre côté. Dans les foires, les têtes à claques sont une tradition populaire, entre la barbe-à-papa et les manèges. Vous vous moquez de D. le fils, vous avez deux cents lecteurs de plus chez *Ouest-France*. Vous rajoutez une pique contre François Jullien, vous avez trois cents lecteurs de plus du *Bulletin de la MGEN*, etc. En revanche, dès que l'on touche l'industrie, il est plus difficile de s'exprimer en public. Un consultant a des obligations de confidentialité, d'une bonne dizaine d'années après la fin des contrats qu'il a gagnés, ou à propos de ceux que certaines entreprises ont choisi de perdre. Mais vous avez raison, il y a un livre à faire sur la manière dont Total, par exemple, a choisi de ne pas gagner un contrat de vingt ans d'approvisionnement de LNG à Taiwan, et le port méthanier qui allait avec, en partenariat avec deux excellentes entreprises locales, et de renoncer à deux turbines à gaz, – des IPP à bénéfice garantis – qui lui étaient offertes en prime. Sans les navires méthaniers, c'était un contrat de plusieurs milliards d'euros.

M. C. - Vous jouez les pythies mais a posteriori.

R. V. - Pas vraiment. Il y a une dizaine d'années, j'ai mis dans la balance mon contrat de représentant de Total si on continuait à me bassiner pour monter une alliance avec Chen YouHao, le patron de Tuntex. J'ai expliqué que son groupe était en faillite, tenu à bout de bras par des soutiens bancaires contraints, qu'il allait bientôt fuir en Californie, que ses jours étaient comptés, à Taiwan, mais qu'on le retrouverait en Chine, et que le responsable des finances du KMT, qui le soutenait comme la corde soutient le pendu, allait passer quelques mois en prison très prochainement. J'ai fait dater et contresigner mon diagnostic et exigé qu'on suive mon analyse, car on perdait du temps et je voulais avancer dans mon choix de partenaires plus sérieux. Ce diagnostic se trouve dans les archives de Total. Un certain Gérard Urier a bien essayé de dérober mon exemplaire dans les archives de mon bureau, mais il a dû faire machine arrière.

Oublions le financier du KMT qui a effectivement passé quelques mois en prison, je n'y suis pour rien, et regardons où est Chen YouHao aujourd'hui : dans le *Quotidien du peuple* recherché par la justice de Taiwan pour une banqueroute gigantesque, mais grand organisateur d'une immense usine chimique implantée au pire endroit possible du point de vue des habitants de XiaMen (Amoy). Le scandale local va basculer probablement, en faveur des protestataires, et Chen va devoir installer son usine plus loin. Vous pouvez mesurer ce qu'est la désinformation si votre journal économique favori ne vous a pas dit que ce milliardaire de Chine continentale est, depuis cinq ans, en tête de la liste des personnes recherchées par la justice de Taiwan après avoir séduit quelques cadres du KMT et du DPP.

M. C. - Mais pouvez-vous vraiment montrer le fil d'Ariane qui va de Jules Ferry détruisant une université francophone à FuZhou, à Lionel Stoléru collé en 1975 à Domenach pour dire que Deng XiaoPing aime Madame Mao, à des erreurs stratégiques dans un grand groupe pétrolier français – qui se porte plutôt bien par ailleurs. Total, après

cette flèche, ne va pas patronner vos expositions en Chine de photos anciennes...

R. V. - Je pense, au contraire, que Total proposera l'autopsie de cet échec comme sujet d'études aux cadres qui ont remplacé ceux qui ont été vidés depuis cette énorme erreur de jugement politique et industrielle.

M. C. - Ce recto-verso information | désinformation que vous détaillez pour la politique au XIX^e^ et au XX^e^ siècle, et que vous considérez pertinent pour les questions économiques, peut-il servir à mieux comprendre les dossiers les plus récents ? Par exemple, la signature pour la fourniture de deux réacteurs français à la Chine mérite-t-elle des précisions que les médias n'auraient pas données ?

R. V. - Il ne s'agit pas de deux réacteurs français, mais de deux réacteurs franco-allemands, une sorte d'airbus électro-nucléaire comme l'indique le vocable complet « European Power Reactor », l'étape logique industrielle la plus récente, on dit un palier, combinant le retour d'expérience de Framatome pour la France, et de Siemens en Allemagne, et de leurs clients électriciens français (EDF) et allemands. L'avenir d'Areva-NPI, et pas seulement en Chine, est franco-allemand, européen, ne serait-ce que pour le savoir-faire du contrôle-commande, et éviter de refaire la guerre de 14-18, cette fois-ci au profit de l'industrie nucléaire russe.

M. C. - Ce contrat chinois pour Areva-NPI est-il une percée incontestable en Chine ?

R. V. - C'est le rebond logique, attendu depuis plusieurs années, des précédents succès des équipes de Framatome qui avaient déjà gagné les deux tranches de DaYa Bay puis le *repeat order* des deux tranches de LingAo.

Dans un contexte chinois qui était à l'époque beaucoup plus difficile, ces quatre tranches ont été un grand succès : pas de querelles contractuelles, pas de problème majeur sur le chantier et, depuis la mise en service – le raccordement au réseau – un taux de disponibilité exemplaire. On aurait dû proposer l'ambassade de France en Chine au PDG de Framatome, ou à son adjoint.

M. C. - Qui a eu le premier l'idée d'apporter à la Chine les deux réacteurs électro-nucléaires dont les codes & standards n'étaient ni russes ni américains ?

R. V. - L'idée initiale revient à Lord Kadoorie, principal actionnaire de l'une des deux sociétés d'électricité de HongKong : il avait bien anticipé que, malgré les brises marines du Sud de la Chine, en brûlant à HongKong du charbon pour produire de l'électricité, on n'allait pas diminuer la pollution. Par ailleurs, Kadoorie souhaitait développer les liens de cette colonie britannique avec la province du GuangDong, puisque Kowloon et son arrière-pays (les Nouveaux territoires) devaient être rétrocédés à la Chine 15 ans plus tard. À l'époque, la Chine manquait déjà d'électricité mais, à la différence d'aujourd'hui, elle avait besoin de crédits. Lord Kadoorie a proposé d'être actionnaire pour un quart de l'entreprise propriétaire & opérateur des tranches nucléaires du GuangDong, mais d'acheter en devise forte les trois quarts de la production électrique, et d'expliquer le film aux banques.

M. C. - Lord Kadoorie avait-il appris le chinois ?

R. V. - Il avait fait mieux. Il était né en Chine. C'était un homme remarquable issu d'une vieille famille juive irakienne de ShangHai. Il présidait l'Alliance française de HongKong. Dès 1975, il a rencontré Deng XiaoPing et proposé au gouvernement chinois de financer en HK$ les deux premières tranches nucléaires sur la garantie de futures ventes d'électricité à HongKong et la promesse de contribuer à la bonne gestion du programme de construction. Et pour faire bonne mesure, il a confié la direction de l'entreprise concernée au Chief Secretary britannique qui avait réprimé les émeutes de la Révolution culturelle à HongKong : autre clin d'œil à Deng XiaoPing, qui avait envisagé (si l'on en croit Zhang PingHua) de lancer une croisade anti-maoïste depuis HongKong – si nécessaire.

Il faut se souvenir qu'à cette époque, et même encore un peu plus tard, la plus grande partie de l'électricité de la province du GuangDong était produite par d'effroyables petites centrales diesel ou charbon et que tous les petits réseaux locaux étaient loin d'être synchrones. Le transfert de technologie s'est bien déroulé et lorsqu'un des sous-traitants chinois, pour la partie montage, s'est planté, Framatome a apporté la solution avec l'un de ses partenaires habituels, sans abuser de la situation — ce dont les autorités chinoises ont été reconnaissantes. Tout ceci explique que l'entreprise électro-nucléaire concernée au GuangDong a demandé au gouvernement central, et aussitôt obtenu, l'autorisation de traiter en gré à gré pour deux autres tranches avec Framatome, contre les dénégations de l'ambassadeur français du moment qui n'avait lu ces tranches ni dans le plan quinquennal chinois, ni dans son marc de café.

M. C. - Cela représentait donc un important transfert de technologie ?

R. V. - Un autre transfert de technologie est intervenu au niveau d'une usine de fabrication de combustible (les crayons de zircalloy remplis d'uranium faiblement enrichi). Cette usine installée au Sichuan, à YiBin, une des escales que cite Marco Polo, a également été une réussite.

Comme la France disposait de deux cintreuses à froid (qui servent pour les viroles des réacteurs et des générateurs de vapeur, et les coques de sous-marins) elle en a cédé une à la Chine, ce qui était un gage de plus de la bonne volonté de Framatome pour, peu à peu, fédérer les compétences industrielles françaises et chinoises nécessaires, et créer en Chine un Framatome franco-chinois.

M. C. - Vous ne croyez donc pas que la question des transferts de technologie soit un obstacle ?

R. V. - Soyons sérieux. Lorsque vous êtes en position de fournir sur 50 ans au moins une tranche nucléaire par an, voire trois fois plus, la question se pose différemment – un peu comme si vous faisiez chambre à part dès vos noces parce que vous craignez le transfert de technologie dans les sentiments.

L'électro-nucléaire est une industrie de long partenariat. Une fois qu'on a vendu quatre tranches, avec un transfert de technologie bien rémunéré, fidélisant votre client, et qu'on vous sollicite pour la suite, ce qui compte est la qualité de l'entreprise que vous allez localement créer et gérer, ainsi que votre capacité à y conserver vos parts et votre *leadership*. Ici vous retombez dans la désinformation : combien d'étudiants chinois en génie nucléaire ont été formés en France depuis DaYa Bay ? Combien sont devenus français ? Combien sont devenus cadres chez Areva-cycle du combustible (ex Cogema) et Areva-NP (ex Framatome-NPI) ? Combien de Français peuvent, en chinois, diriger une *joint venture* dans un domaine technologique ? Ce n'est pas pourtant hors d'atteinte : un de mes coopérants pour Cogema l'a fait à la tête d'une PME près de ShangHai, après avoir bien appris le chinois à Taipei.

Il est inutile de citer ici plus de détails techniques, mais il faut plutôt rappeler l'étymologie du vocable FrAmAtome : Franco-American-Atomic Cy. Cette *joint venture* transatlantique a bien réussi comme vous le savez, son propre transfert de technologies, à l'époque, d'une cinquantaine de tranches nucléaires qui permettent à la France de ne pas brûler de charbon et d'être parfaitement autonome dans sa production électrique — avec un excellent suivi de charge (qui permet de demander en quelques minutes d'augmenter l'apport au réseau ou au contraire de le réduire rapidement). Ce remarquable succès de l'industrie française impressionnait naturellement les responsables chinois, dans un pays où plus de la moitié du transport ferroviaire servait à alimenter en charbon les centrales thermiques.

Le malheur a voulu qu'au moment du départ en retraite des patrons historiques de Framatome, Jean-Claude Leny et Dominique Dégot, les actionnaires (l'État *via* le CEA, et Alcatel) se soient plantés (c'est un euphémisme) en retenant M. Vignon pour la relève. C'est là, si vous m'accordez cette forme de critique littéraire, qu'on peut situer les quelques

années où Framatome a pataugé en Chine malgré l'énorme capital d'amitié qui lui était accordé par les Chinois concernés. C'est donc une excellente chose que Areva-NPI, c'est à dire le projet franco-allemand de l'EPR, initié voici une quinzaine d'années, arrive enfin en Chine.

M. C. - Vous n'étiez pas vous-même impliqué dans les précédents succès de Framatome en Chine ?

R. V. - Non. Depuis 1980 et jusqu'en 1997, avant de prendre la représentation de Total à Taiwan, j'étais le délégué à Taiwan de Cogema. Mais je connais bien Framatome puisque j'en ai été par la suite le représentant à Taipei, et le délégué de sa filiale Technicatome pour un projet bien précis entre Taiwan et la Chine.

M. C. - Il était donc possible d'être basé à Taipei et de travailler en Chine pour une entreprise nucléaire étrangère ?

R. V. - Bien évidemment. Un grand nombre d'ingénieurs taiwanais spécialisés en génie nucléaire étaient employés à la construction de DaYa Bay, dans la maîtrise-d'œuvre chinoise. Comme vous le savez, la Chine a toujours considéré que Taiwan faisait partie de la Chine, même si un certain nombre de Taiwanais, ont un point de vue plus réticent. Toujours est-il que je fus invité, en 1993, sur la base de ma modeste expérience dans le domaine du cycle du combustible, et du crédit que me valait le très important contrat signé par Cogema en 1982 avec Taiwan Power Company (un tiers des besoins de Taiwan en combustible nucléaire de manière quasi-perpétuelle), à organiser à Pékin avec mon adjoint taiwanais, et un expert de Technicatome, un séminaire sur la gestion technique des déchets nucléaires de faible activité. Séminaire qui devait en préparer un autre sur la gestion des déchets de haute activité, c'est-à-dire la vitrification des produits de fission issu du retraitement, et leur stockage. Nous parlons ici de résidus, et non pas de combustibles usés. À peu près en même temps, j'ai invité à dîner à Pékin, avec un de ses collègues pékinois spécialisé dans ces questions, le ministre adjoint de l'énergie nucléaire de Taiwan. Le dialogue était bien engagé, discrètement mais efficacement, sur une première étape devant conduire à des projets beaucoup plus ambitieux.

M. C. - Ce séminaire technique avec les spécialistes chinois ne concernait-il pas les combustibles usés ?

R. V. - Non, pas encore mais il y conduisait intelligemment. Il était, en première phase, centré sur les déchets de faible activité, à vie courte, c'est-à-dire identiques à ceux que la France entrepose de manière définitive dans le département de l'Aube : la Chine était intéressée par l'enfouissement (et la facturation afférente) des quelques 300 000 fûts que l'électricien taiwanais avait accumulés et que, pour des raisons démagogiques, il avait du mal à gérer. À mille dollars de marge nette par fût, une fois réglés tous les frais techniques et de transport, pour un premier contrat, c'était plus que crédible.

M. C. - N'est-il pas interdit de passer des frontières avec des résidus, radioactifs en particulier ?

R. V. - Exact. Mais vous remarquerez que la Chine ne voit pas de frontière entre le continent et l'Île, et que même Deng XiaoPing a importé de Taiwan son concept de « un pays, deux systèmes » ; plus précisément, il l'a emprunté à un ministre taiwanais, Wei Yung, qui n'en était pas peu fier — tout en étant un peu embarrassé par son succès. Wei Yung fut l'un des premiers visiteurs taiwanais de La Hague, à l'occasion d'un débat à l'Institut français des relations internationales, et d'une conférence à la maison de l'Amérique latine. C'est le bon côté de la neutronique appliquée aux relations internationales, et même aux relations inter-chinoises — plutôt politiquement correct.

M. C. - Quelles sont les retombées commerciales pour la France à déplacer le stockage de déchets nucléaires d'une "province chinoise" à une autre ?

R. V. - La Chine et Taiwan partageaient un intérêt pour des coques en béton fibre sous brevet d'une filiale de Cogema. Pour simplifier, disons qu'il en fallait 300 000 pour transporter de manière convenable, puis bien stocker, les fûts taiwanais. C'était également une perche tendue dans plusieurs directions.

La première était de proposer à la France, à Cogema en l'occurrence, une participation majoritaire dans un atelier de vitrification à construire pour deux besoins précis de la Chine, et de se débarrasser d'un contrat avec un procédé allemand qui n'avait pas convaincu. L'ambiance de cette époque préfigurait ce qui est devenu évident depuis : la Chine ouvrait la porte à de possibles investissements industriels français en Chine dans le domaine électro-nucléaire civil. Des capitalistes indonésiens étaient déjà invités à investir à 100 % dans des centrales à charbon modernes sur les côtes du FuJian. Les Français étaient invités à s'implanter, et pas seulement dans le domaine de l'adduction d'eau, parce que notre pays avait « fermé la boucle électro-nucléaire civile », c'est-à-dire maîtrisait chacun des segments du cycle du combustible, et tout cela de manière économiquement prouvée, sans accident et même sans incident. La Chine, à l'époque, proposait le *spin-off* d'une entreprise de radio-isotopes médicaux et souhaitait un investissement de l'ORIS, etc.

M. C. - On s'éloigne de Taiwan.

R. V. - Dans ce contexte, une proposition originale intéressait les parties concernées de chaque côté du détroit. Un schéma triangulaire exemplaire aux plans industriel, écologique et économique : recycler en France les combustibles usés taiwanais ; confier à un électricien chinois du FuJian, en face de Taiwan, les combustibles MOX issus du retraitement ; enfin « rembourser » ce « cadeau » par la vente d'électricité à Taiwan *via* un câble sous-marin.

M. C. - Ce schéma triangulaire est rationnel, mais à partir d'une contingence qui ne l'est pas : pourquoi Taiwan ne pourrait récupérer son MOX et le brûler dans ses réacteurs, tout en récupérant ses résidus issus du retraitement, et stocker dans l'Île ses déchets de faible activité ? Ce qui est le bon sens et, sans doute, la bonne pratique nucléaire.

R. V. - Excellente remarque. Elle nous conduit à évoquer le couple démocratie | démagogie à Taiwan. Le DPP, l'actuel parti présidentiel à Taiwan, à une époque où il n'imaginait pas arriver au pouvoir, a lancé une aberrante campagne anti-nucléaire et s'est englué dedans. Il y a maintenant une partie de la population qui refuse l'électronucléaire. Il faudra quelques années avant que cette partie de l'électorat revienne à une opinion plus rationnelle. Mais le schéma triangulaire précité garde ses mérites, et se fera. C'est un projet dont la seule première tranche, le retraitement, se monte à trois milliards d'euros, en amont de la fourniture des combustibles MOX, du câble sous-marin et de ses deux sous-stations ; et de l'effet de levier pour vendre deux réacteurs de plus.

M. C. - La nécessité peut rendre les gens plus intelligents, disait Darwin. Quelle était celle qui poussait l'électricien et le gouvernement taiwanais à voir d'un bon œil, il y a douze ans, ce genre d'explorations par des Français ?

R. V. - Taiwan savait que les piscines de ses six réacteurs, les unes après les autres, seraient saturées (sans possibilité de transvaser les combustibles irradiés d'une piscine pleine vers une piscine moins pleine) et que la démagogie accompagnant quelquefois la démocratie, il ne serait pas simple de stocker « à sec » ces quelques 3 000 tonnes, et bientôt plus, de combustibles usés.

L'électricien taiwanais, craignant de devoir stopper un puis deux réacteurs, puis quatre, pour cette raison idiote, n'avait donc pas cessé de demander à Cogema si les piscines de La Hague, celles qui seraient bientôt vides, après retraitement des combustibles allemands et japonais (le Japon étant désormais autonome en matière de recyclage, après avoir financé une grande partie de La Hague), ne pourrait pas recevoir les assemblages de combustibles taiwanais pour recyclage.

Ces combustibles provenant de six réacteurs vendus par les États-Unis à Taiwan, pour respecter les règles de non-prolifération auxquelles s'obligent Washington et Taipei, l'accord du gouvernement américain était nécessaire. Mais il ne posait pas de problème si ce n'est que la coordination correspondante devant se faire *via* le Quai d'Orsay et la direction internationale du CEA, il fallait affronter différents obstacles que je résumerai par un euphémisme : plusieurs des fonctionnaires français concernés n'étaient pas convaincus des avantages du nucléaire civil, et l'administrateur général du CEA à l'époque n'était pas favorable au recyclage des combustibles nucléaires taiwanais. Il le signifiera à un ministre taiwanais de passage à Paris et il faudra six mois pour que cette peau de banane sous les pieds à Cogema soit effacée !

Un autre aspect chagrinait plus encore ces fonctionnaires très réticents : c'était le fait que le schéma proposé impliquait et intéressait la Chine. Or, en France, une tendance, dont vous devinez la finalité, voulait attiser la complexité des relations entre la Chine et Taiwan. « Le plaisir s'accroît quand l'effet se recule » disait plaisamment un spécialiste des ventes d'armes qui avait lu son Corneille : il fallait « attendrir Taiwan, comme disaient les bouchers, pour « valoriser » les ventes d'armes.

M. C. - Est-ce que le délai pour acheminer les combustibles usés taiwanais jusqu'à La Hague, le délai usuel de repos en piscine, celui du retraitement et de la fabrication du MOX ne risquaient-il pas de faire « vingt ans attendre le triangle » ?

R. V. - Dans une usine comme La Hague, toutes les matières sont fongibles c'est à dire qu'un électricien doit ressortir la totalité « en poids et en curies » que ce qu'il y a apporté. Mais cette comptabilité ne veut pas dire qu'un drapeau va accompagner la dissolution de tel ou tel crayon de combustible, ni qu'un tube de produits de fission vitrifié (les déchets ultimes du retraitement) va comporter une carte d'identité rappelant ses origines, son pedigree.

Il était donc possible de proposer, et c'est ce que j'ai fait, que les combustibles taiwanais dès leur déchargement à La Hague, puissent sans attendre faire l'objet d'une cession, en bonne et due forme, à un électricien chinois heureux de bénéficier de combustible MOX, d'excellente qualité française, utilisable dans des réacteurs du type de ceux déjà fournis par Framatome, et des suivants, en particulier au FuJian.

Pour chaque tonne de métal lourd dans les crayons taiwanais accueillis à La Hague, on pouvait faire partir aussitôt la quantité correspondante de MOX, et de déchets vitrifiés, vers la Chine, en fonction des besoins des réacteurs français du FuJian.

M. C. - Qui paye dans ce schéma ?

R. V. - Taiwan, et les banques jusqu'à la vente d'électricité du FuJian vers Taiwan.

M. C. - À quelle étape de faisabilité, de réalité, était parvenu votre schéma ?

R. V. - Le PDG de Taiwan Power Company est venu chez Cogema en confirmant qu'il s'était préparé à verser sans délai un acompte d'un milliard d'US dollars, pris sur le *Nuclear Back-end fund* de Taiwan, largement alimenté par une taxe sur chaque kwh. Et ce n'était pas des propos en l'air. Depuis 1982, TPC avait déjà réglé plus d'un demi milliard d'US dollars pour des achats d'uranium enrichi et autres services de l'amont du cycle. Le gouvernement avait également confirmé son accord de principe : TPC et le ministère de l'Énergie atomique avaient réglé deux études préliminaires à Cogema.

M. C. - Ce « quatrième lien » entre Taiwan et le continent semble très séduisant ; pour quelles raisons n'est-il pas encore opérationnel ?

R. V. - Je crois que vous n'avez pas compris l'histoire de Prosper Giquel racontée dans le *Bulletin* de la Société de géographie Je recommence ?

M. C. - Non, mais pourquoi n'en feriez-vous pas un film ?

■

Chroniques

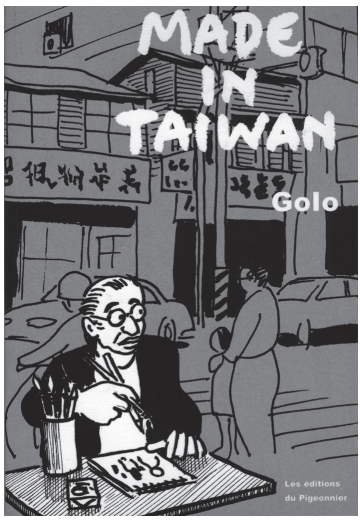
Ilha Formosa !
Paul de Fombelle
Comment ne pas pixelliser la Chine
Françoise Zylberberg
L'ADN chinois et la guerre asymétrique
Francis Deron
Ernest Frandon
Encyclopédie Mariani
La Chine entre arrogance et inquiétudes
François Danjou

Un libraire | un livre
L'Opiomane | Gustave Schlegel

Paul de Fombelle

Ilha Formosa !

Quelle belle île !,
Cri des navigateurs portugais découvrant l'île de Taiwan en 1544



Pour la 16e Foire internationale du livre de Taipei (*Taipei International Books Exhibition*), du 13 au 18 février 2008, le pavillon français exposera plusieurs planches originales de la bande dessinée *Made in Taiwan*, de Golo, au moment où ce livre est réédité dans un format bon marché. La première édition de ce petit album, publié en bilingue chinois/français en 2001 et rapidement épuisé, était devenue un *collector*.

Si l'on doit recommander un seul ou un premier livre à un journaliste sur le départ pour couvrir les élections à Taiwan, à un francophone envoyé à Taipei par son administration ou son entreprise, à un étudiant par son université, c'est assurément celui-ci – même si d'autres titres plus spécialisés sont présentés dans cette rubrique.

Plusieurs sujets y sont évoqués rapidement mais utilement : la colonisation de l'île par les Chinois de Koxinga [Zheng ChengGong] qui en chassent les Hollandais au XVIIe ; l'abandon de Formose par le gouvernement mandchou, qui cède l'île au Japon en 1895 comme dommage de guerre par le traité de Shimonoseki ; la première république d'Asie, mort-née la même année ; les massacres en 1947 de l'élite taiwanaise par le KMT [GuoMinDang] ; la démocratisation entamée par Chiang ChingKuo et poursuivie par Lee TengHuei ; et même le redémarrage des relations culturelles entre Paris et Taipei en 1979 grâce à deux enseignants détachés au sein de l'Université nationale de Taiwan par l'Université Paris VII (Françoise Zylberberg et Jacques Picoux).

Mais, surtout, cette agréable bande dessinée témoigne bien de « la douceur de vivre à Taiwan » dans laquelle l'auteur s'est glissé, avant d'en rendre compte pour ses lecteurs.

Faut-il rappeler le pénible ostracisme dont Formose et ses habitants sont victimes, y compris de la part de l'Organisation mondiale de la santé ? On peut faire le compte des missiles de part et d'autre du Détroit, et des avions de chasse prêts à en découdre. On peut répertorier les méchancetés que dans l'île (pourtant soumise à de réelles pressions qui devraient réconcilier les deux camps) se lancent les « verts » (*Democratic Progressive Party*, qui contrôle présidence et gouvernement) et les « bleus » (GuoMinDang, qui contrôle l'assemblée législative) en menant une cohabitation pas toujours réussie reposant sur ce partage. On regrettera la part imposante que des gangs puissants et aux effectifs considérables ont pris dans la vie civile (*cf.* les funérailles de Lord Duck [YaBaZi, Chen QiLi], en novembre 2007).

Mais il n'en reste pas moins que Formose est un « endroit heureux », où les étudiants étrangers se sentent bien et s'intègrent sans difficulté dans les universités locales, et où la population bénéficie d'un environnement économiquement prospère, dans une liberté politique comparable à celle des plus vieilles démocraties européennes. Ce sont les fruits

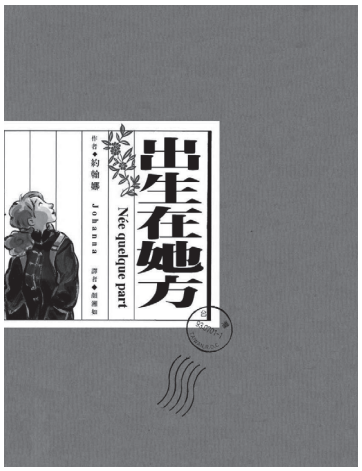
d'un saut prodigieux, en moins de cinquante ans, de la réforme agraire, recommandée et encadrée par les Américains, aux succès de l'industrie électronique ; de la dictature du KMT à la première élection présidentielle au suffrage universel, et à l'avènement d'une couverture médicale universelle quasi-gratuite, d'une scolarité gratuite et obligatoire de 6 à 15 ans (du CP au BEPC pour se caler sur des repères français) et poursuivie dans les meilleurs lycées et universités, dont les frais de scolarité sont modestes.

Taiwan, c'est également le laboratoire social et économique qui a inspiré le coeur des récentes réformes en Chine continentale, autant sinon plus que la colonie britannique de HongKong avant sa rétrocession. Golo n'évoque pas les difficultés faites par certains Taiwanais racistes au personnel de maison venu d'Indonésie ou des Philippines, ni la révolte des ouvriers thaïlandais encadrés de manière inepte par les entreprises construisant le métro de KaoHsiung. Mais une presse libre à Taiwan a rendu compte de ces sérieux problèmes, et le président de la République est personnellement intervenu pour faire cesser ce scandale. Ce sont des signes de vitalité que l'on doit reconnaître.

D'autres bandes dessinées viendront compléter le portrait de Taiwan : il y a, à Taipei, et dans d'autres villes, des « cités » qui accueillent les artistes étrangers souhaitant y résider quelques semaines. Johanna Schipper est ainsi revenue sur les lieux de son enfance, et en a tiré un joli album qui a été rapidement traduit en chinois. Il faut encourager non seulement les artistes européens à faire ce voyage, et à profiter de ces cités d'artistes, mais aussi les étudiants à démarrer leurs études de langue chinoise à Taiwan, avant d'aller explorer la Chine : le parcours, dans cet ordre, est infiniment plus facile – et efficace – que l'inverse.

Made in Taiwan, de Golo, a bénéficié de l'aide des services culturels français, qui invitent chaque année un écrivain francophone : l'Institut français à Taipei est l'organisme non-diplomatique dépendant du ministère français des Affaires étrangères. Son fonctionnement est calqué, comme toutes les autres représentations étrangères, sur le modèle américain établi par une loi du Congrès peu après la rupture des relations diplomatiques entre Washington et Taipei : un institut qui se dissimule pudiquement derrière un organisme logé en dehors du *State Department*, même s'il en dépend très précisément.

Made in Taiwan est ré-édité par la Librairie française de Taipei – Le Pigeonnier du Quercy – rendez-vous de tous les écrivains de passage pour rencontrer leurs lecteurs et les étudiants locaux, comme cela a été le cas pour Dai SiJie, Jean-Christophe Ruffin, etc. De temps à autre, une table ronde est enregistrée (et publiée sous forme bilingue dans la collection « Cinabre »)



pour profiter du passage de ces auteurs : Pierre Vidal-Naquet, *Sur la responsabilité de l'historien*, par exemple.

Monde chinois a déjà rendu compte (n° 9, Hiver 2006-2007, p. 103) d'un autre livre publié par le Pigeonnier du Quercy, celui du gendarme Christophe Rouil sur les aventures de l'amiral Courbet (avec Pierre Loti et le futur maréchal Joffre) tentant – avec difficultés – de « prendre en gages » le nord de Formose, puis les Pescadores, pour le compte de Jules Ferry. Souvenir de ce volet des guerres franco-chinoises : le cimetière français de Keelung (où reposent huit cents marsouins, zéphyrs et légionnaires). À signaler également, la traduction en langue chinoise d'un livre de Lionel Poilâne par le Pigeonnier.

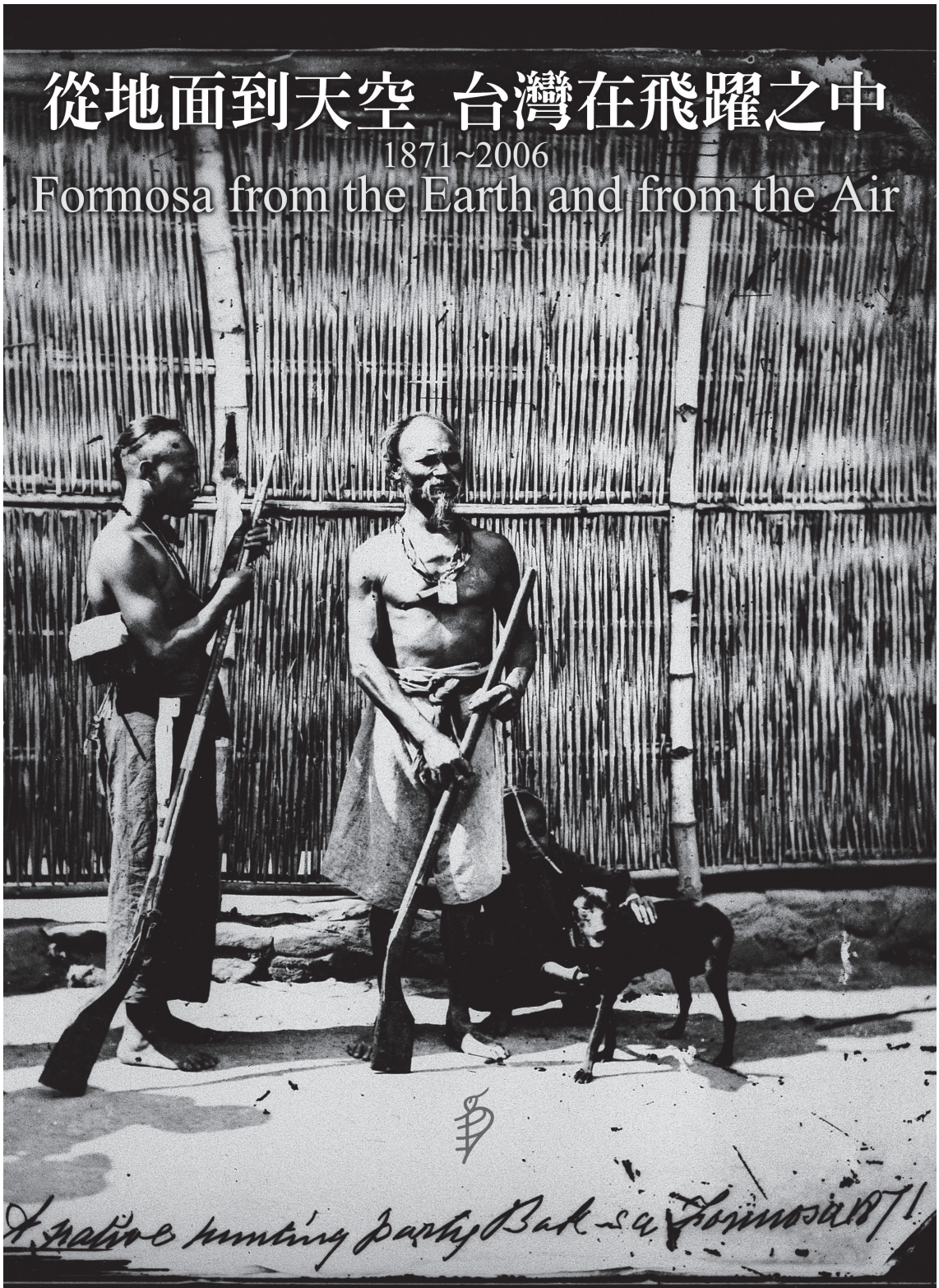
Cette librairie a également publié une imposante série de cartes postales de Formose, un medium qui avait disparu à Taiwan après les cinquante années de l'occupation japonaise. Plus d'un millier de

cartes postales témoignent d'un phénomène intéressant : les touristes ont peu acheté ces images car, en fait, il y a peu de véritables touristes à Formose (l'essentiel des visiteurs sont des commerçants qui visitent les salons industriels). Le succès de ces cartes a été assuré par les Taiwanais des villes découvrant ou redécouvrant leur arrière-pays montagneux quasiment désert, et d'une grande beauté : les paysages photographiés par John Thomson en 1871 sont ouverts au *trekking*. En dehors du littoral et de quelques hameaux devenus des villes, les paysages sont semblables à ce qu'ils étaient en 1871, et sans pollution. 23 millions de Taiwanais, dans un pays grand comme la Belgique, se répartissent en fait sur une bande côtière de 300 km (de KeeLung à KaoHsiung), qui dépasse rarement 15 km de largeur. On comprend ainsi le succès commercial du HSR [High Speed Rail] qui aurait dû être un TGV et qui est *in fine* un ShinKanSen japonais, inauguré en janvier 2007.

Il est amusant de noter qu'un libraire européen implanté à Taipei aura contribué à sa façon à remettre au cœur de l'identité taiwanaise les imposantes montagnes qui – jusqu'à une date récente – étaient le territoire d'une dizaine de groupes ethniques non-chinois. Transition ici bienvenue vers les premiers habitants de Formose, surtout si on se rappelle que la vice-présidente (DPP) de la République, Madame Lü HsiuLien, a eu la mauvaise idée de dire un jour – même si elle l'a corrigée depuis – que les Aborigènes de Taiwan seraient plus heureux dans les montagnes de l'Amérique centrale… Sept années passées dans les prisons du GuoMinDang (après les incidents de KaoHsiung en 1979) par la VP Lü expliquent-elles cette défaillance ? Rien n'est simple. Il faut recommander qu'historiens et dessinateurs continuent à prendre en charge ces questions pour contribuer à les élucider.

Golo
Made in Taiwan
Traduit du français par Alice KUO
version bilingue, 112 p., 390 NT$
Éditions du Pigeonnier
isbn 978-957-8820-21-0
www.llp.com.tw

Johanna Schipper
Née quelque part
112 p., 14,95 €
Éditions Delcourt, 2004,
isbn 978-2847890433
traduction chinoise par Yan HsiangJu
DaLa, Taipei, 2004
isbn 957-29766-0-5
320 NT$



Couverture du catalogue épuisé de l'exposition "John Thomson à Formose en avril 1871".
Page de droite, la gravure que les éditions Hachette et le *Tour du Monde* vont publier en 1875.

Françoise Zylberberg

Comment ne pas pixelliser la Chine

Les premières photographies jamais réalisées en Chine sont les daguerréotypes du Français Alphonse Jules Itier (1802-1877), lequel accompagnait en 1844 l'ambassade conduite par Théodose de Lagrené à la demande de Louis-Philippe et de Guizot.

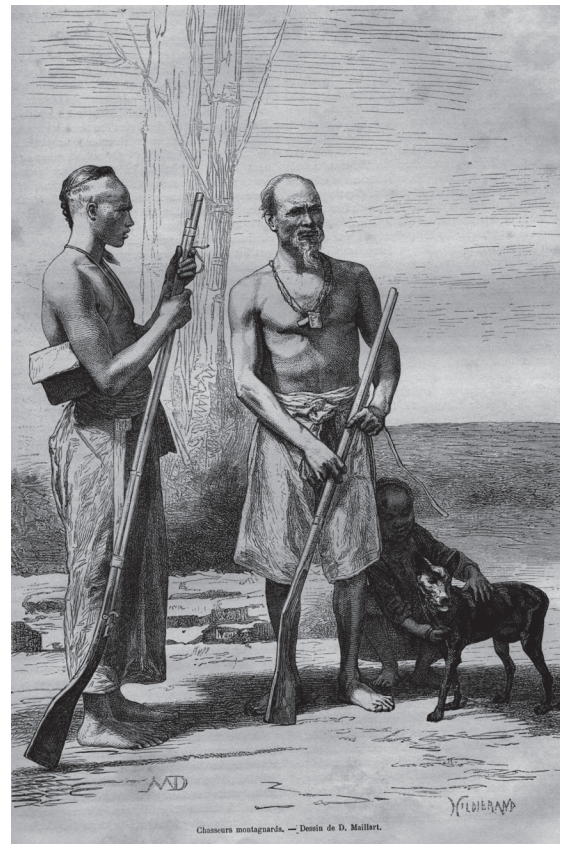
Trois d'entre elles sont reproduites dans cette livraison de *Monde chinois* [p. 21]. Mises aux enchères à Paris, en avril 2006, à l'Hôtel des ventes Richelieu-Drouot, ces pièces exceptionnelles ne doivent pas être confondues avec d'autres clichés sur cuivre, de la même série, réalisés par Itier, conservés au Musée français de la photographie, à Bièvres, dont ils sont le complément.

La directrice de ce musée a eu l'extrême obligeance d'autoriser la reproduction de quatre des trente-trois daguerréotypes de Jules Itier. Le lecteur les trouvera dans l'article de François Guizot, et pourra consulter les autres sur le site *photographie.essonne.fr* extrêment bien conçu du Musée français de la photographie.

L'un de ces daguerréotypes de Itier conservé à Bièvres avait été reproduit dans le catalogue, par Bernard Marbot et René Viénet, d'une exposition qui s'est tenue à la Bibliothèque Nationale de France, en 1978, autour de la Donation de Gunzbourg : « La Chine entre le collodion humide et le gélatino-bromure ».

Rappelons qu'un daguerréotype est un positif unique, en général d'une très grande finesse (dont les limites de l'impression dans la présente livraison donnent mal l'idée), obtenu directement sur une plaque de cuivre sensibilisée. On dit que l'on retrouve quelquefois, en regardant au microscope dans la pupille de certains sujets photographiés, l'image du photographe et de son appareil. Très vite, les inventions dans le domaine de la photographie vont se succéder, jusqu'à l'irruption des images digitales, permettant de suivre l'Histoire de la Chine au rythme de celle du reste du monde. Avec une maquette élargie, *Monde Chinois* pourra désormais rendre compte plus facilement des expositions et des découvertes dans ce domaine, tout en rendant hommage aux chercheurs qui ont tenté de cataloguer cette ressource, et aux musées qui organisent des expositions.

Sans entrer aujourd'hui dans trop d'explications techniques, disponibles dans des revues spécialisées, il faut signaler que jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle, les photographies ne pouvaient être reproduites par les



Chasseurs montagnards. — Dessin de D. Maillart.

imprimeurs dans le corps de la typographie : on ne pouvait que glisser des bois gravés sous les presses, au côté des lettres en plomb. On intégrera ensuite un cliché gravé sur zinc pouvant recevoir la même encre que la typo. L'un des tout premiers livres où des photographies sont ainsi reproduites photo-mécaniquement, avec leurs nuances de gris, sera *Through China with a camera*, de John Thomson, à Londres, en 1898, chez Constable. Les vues de la Chine reproduites dans ce livre, très recherché par les collectionneurs, avaient été choisies parmi celles déjà diffusées par John Thomson, dès 1870, sous forme d'albumens, tirages individuels sur papier albuminé (*i.e.* en cassant des oeufs pour utiliser leur blanc, etc.) puis en phototypie : un procédé qui demande quelques lignes d'explications, sans passer ici en revue toutes les évolutions de la technique photographique.

La phototypie consiste, à partir d'un négatif, à insoler une couche de gélatine qui va se creuser en fonction de la lumière reçue et restituer, sans trame, presque toutes les nuances du négatif original. La plaque de verre recouverte de gélatine peut alors servir à tirer des multiples avec de l'encre (et non plus en insolant, traitant, rinçant et sèchant, feuille par feuille, du papier au blanc d'œuf battu).

Certaines phototypies atteignent aujourd'hui des prix exceptionnels. C'est le cas, en particulier, des planches sélectionnées par John Thomson parmi les quelques centaines de négatifs qu'il rapporta de Chine, après *Dix années de voyages en Asie* (c'est le titre de ses *Mémoires*). Il convient de se souvenir que les planches en phototypie étaient tirées séparément du texte en typographie, avant de les rejoindre éventuellement chez le relieur. Subsistent aujourd'hui quelques rares exemplaires complets de quatre volumes, *Illustrations of China & its People*, qui furent produits à moins de cinq cents exemplaires, pour des amateurs fortunés, en 1873 et 1874.

Les plaques de verre de John Thomson sont conservées à Londres par la Wellcome Library. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette collection extraordinaire, et d'en reproduire plusieurs.

À notre connaissance, il ne subsiste, en France, que deux ou trois exemplaires de ces quatre volumes de phototypies de John Thomson, dont un à la BNF. Leur fragilité interdit de les

Trois photographies communiquées par Vivianne Esders.

Auguste François en uniforme de consul, YunNanFu [KunMing], 1901, en tenue de voyage, province du GuangXi, 1898, avec le Mal. Su YuanChun, à LongZhou, GuangXi, 1897.

manipuler trop fréquemment. Fort heureusement, un exemplaire complet dont la reliure était en bien mauvais état s'est trouvé dans le commerce. Il n'a pas été restauré sous sa forme initiale de volumes reliés, mais « éclaté » en une centaine de cadres pouvant être exposés. En dehors de reproductions de reproductions (donc de troisième ou quatrième génération) dans des ouvrages divers, et de manière non exhaustive (sauf la réédition par Janet Lehr, New York, 1982, qui n'est pas très lisible mais est devenue elle aussi introuvable), il n'était – en fait – pas possible de connaître les oeuvres mythiques de John Thomson sur la Chine. À noter la récente apparition sur Internet d'une excellente sélection de ces phototypie *www.lib.hku.hk*.

Désormais, avec cette centaine de planches de phototypies (pour quelques deux cent vingt vues), bien à l'abri dans leurs cadres, il est possible d'organiser des expositions et c'est ce qu'a commencé à faire le pavillon européen lors du salon du livre de Taipei en 2004. Furent accrochés non seulement cette centaine de planches jamais exposées auparavant mais également des tirages modernes par Michael Gray de la cinquantaine de photographies prises en avril 1871 par John Thomson dans le sud de Formose. *Monde Chinois* reviendra sur cette exposition qui devrait pouvoir circuler en France et en Europe à l'avenir.

L'exposition proposée pour circuler ainsi en France et en Europe, permettra d'évoquer également une centaine d'albumens originaux qu'Elisée Reclus a offert à la Société de Géographie. Ces albumens sont ceux qui servirent aux graveurs sur bois des illustrations de sa *Géographie Universelle* et de l'édition française des *Mémoires* de Thomson, chez Hachette (en cours de réédition). On pourra y voir aussi les bois gravés à partir des photographies de Thomson prises à Formose, parues dans les journaux de voyage que l'on pourra ainsi utilement comparer avec les tirages exposés.

Ces explications sur les toutes premières photographies de la Chine (les daguerréotypes), puis sur un ensemble prestigieux (la centaine de photographies de John Thomson de la Société de Géographie), conduisent à évoquer les richesses disponibles à travers le monde. Ce sera un sujet récurrent de *Monde Chinois*.

Guerriers LoLo (Yi), Kientchang [JianChang],1904.

Exécution d'un rebelle LoLo (Yi). JianChang, 1904

www.gatheringmountains.net/Photoweb pour ceux qui ne le connaîtraient pas déjà, le site de Thomas H. Hahn, *Bibliography of Photo-albums and Materials related to the History of Photography in China and Tibet before 1949*, est certainement le meilleur point de départ possible pour la découverte du monde de la photographie chinoise ancienne.

Se plonger dans les albums des bibliothèques ou des musées, et ouvrir les cartons de leurs photothèques est – pour prendre une image souvent utilisée – aussi agréable que de se baigner dans une piscine, mais découvrir des photographies anciennes à l'occasion de ventes publiques, peut révéler des surprises et avoir le charme de nager dans une rivière inconnue, avec ses surprises et quelquefois ses épaves, ses tourbillons et sa faune.

Les catalogues de ventes publiques ne peuvent bénéficier du luxe et de l'appareil scientifique de certains catalogues d'exposition, mais ils deviennent souvent eux-mêmes des pièces de collection, et ils offrent des voyages dans un fauteuil inattendus, plus sauvages que les accrochages d'une exposition dans un musée.

Chemin de fer du YunNan : premiers essais de mise en charge du "viaduc en dentelles" au km.83 - © Photographie, le 30 mars 1908 de Georges-Auguste Marbotte. Avec nos remerciements à l'association qui a entrepris la mise en valeur de ce fond exceptionnel.

L'étude Yann Le Mouël et l'expert Viviane Esders ont réalisé, en avril et décembre 2006, deux ventes, dont les catalogues se feuillettent comme on visionnerait des rushes pour un film documentaire. Ces deux catalogues, publiés coup sur coup, offrent une forme de raccourci de plusieurs aspects de l'Histoire chinoise depuis 150 ans qu'on ne trouve pas dans les ouvrages scolaires, même les plus récents – alors que pourtant ceux-ci ont à leur disposition des moyens de reproduction illimités et bon marché.

Ces deux catalogues ne sont pas tout à fait silencieux. On entend le cliquetis de la croix de Malte des projecteurs de cinéma Debrie, accrochant les perforations des films 16 mm, ronronnant dans les préaux et dans les combles des lycées, il y a cinquante ans. C'était lorsque les ciné-clubs permettaient de découvrir, entre deux westerns, les grands documentaires qui ont formé mentalement et moralement les générations de l'après-guerre, de *Nanouk l'esquimau* ou *Louisiana Story* à

A-Fong Studio. ShangHai, le Bund, vers 1925, 200 x 1420 mm. Page 115 du catalogue.

Nuit & brouillard, avant les DVD et les chaînes thématiques de la génération suivante.

Les images de ces catalogues font remonter à la mémoire les gigantesques épiscopes que, dans les écoles primaires, les maîtres, juchés sur des tabourets, nourrissaient avec les vues aériennes Lapie et les images des centres pédagogiques. Celles concernant la Chine mériteraient d'être reproduites aujourd'hui pour faire comprendre, en Chine et en France, comment l'image de la Chine a été construite dans la tête des petits Français, en même temps qu'ils étaient priés d'offrir le papier d'alu de leur tablette de chocolat, pour nourrir les mendiants chinois qui apparaissaient dans le rayon lumineux sur les murs de salles de classe, entre le cadre de la Prise de la Bastille et celui où avançait l'ours polaire de Pompon.

C'est en se remémorant ce contexte de la découverte du monde par les écoliers qu'il faut regarder les reproductions de photographies anciennes de ces catalogues de ventes publiques, et lire les synthèses de la presse de l'époque. Faute d'avoir pu joindre son auteur, nous ne pouvons publier ici un article fort intéressant de Christine Corniot « La guerre des Boxeurs d'après la presse française » [*Études chinoises*, vol VI, 1987, sur Internet] qui analyse la presse française au moment de l'insurrection des Boxeurs et de l'intervention de huit nations étrangères, dans une troisième expédition multilatérale contre la Chine. Comme images pour illustrer son texte, on dispose de nombreuses caricatures de cette époque, mais également d'exemplaires couvertures en couleurs de cahiers Clairefontaine destinés aux enfants du certificat d'études.

Les deux ventes précédentes de Vivianne Esders comportent des centaines de photos, quelques dizaines étant reproduites en vignettes, que l'on pourrait commenter pendant des heures dans une salle de classe d'Histoire de la Chine. On y trouve, non seulement des daguerréotypes de Jules Itier, de la même série que ceux conservés à Bièvres, les habituels albums de dépeçages de condamnés (qui après avoir fasciné Georges Bataille, occupent à longueur d'année, grâce à de copieuses subventions, quelques chercheurs SM du CNRS) mais également, les très précieux albums, et archives personnelles, du Consul Auguste François (1857-1935) éparpillés chez différents collectionneurs. Nous donnerons la parole à l'Association Auguste François prochainement, et dans cette livraison nous nous contentons de signaler son site Internet *www.chez.com/augfrancois*.

On trouve également, dans ces catalogues, qui prolongent un peu les quelques heures d'exposition avant les ventes, des albums de famille jetés à la poubelle pendant la Révolution culturelle, récupérés par des diplomates étrangers ; mais aussi d'autres photographies personnelles, ou celles de journalistes, plus anciennes, indispensables pour lire et comprendre des classiques, comme *La Chine ébranle le monde* de Jack Belden, un des témoins occidentaux les plus importants de la guerre civile en Chine.

On y trouve également des photographies du chemin de fer du YunNan, c'est-à-dire, de ce chemin de fer à voie métrique reliant le Tonkin et la Chine sur 500 km, qui fut à l'époque, au plan bancaire et médiatique organisé par Paul Doumer, presque aussi célèbre que le percement du canal de Suez.

© Bernard J. Shapero Rare Books

Heureusement, des associations se sont créées, en France, pour la mise en valeur des photographies conservées par les familles de plusieurs constructeurs de cette voie ferrée. Dans le Quercy, à Montauban, une collection de vues stéréo au moment des repérages pour l'étude de faisabilité vient de faire l'objet d'une exposition. Nous avons prié ses organisateurs de nous confier un article pour notre prochaine livraison avec quelques reproductions.

Par ailleurs, les héritiers de Georges-Auguste Marbotte ont pris d'efficaces et généreuses dispositions pour la mise en valeur de deux mille plaques négatives et de nombreux tirages d'époque. *Monde chinois* publiera prochainement une sélection de ces images tout à fait étonnantes dont certaines sont déjà visibles sur le site Internet *www.fleuverouge.fr*.

Dans ces deux catalogues des ventes par Vivianne Esders, on trouve également un grand nombre de photographies officielles datant de la « Révolution culturelle », que les maoïstes français conservaient pieusement, et dont ils se débarrassent aujourd'hui, en récupérant quelques deniers de plus, tout en se débarrassant de leurs complexes de culpabilité. Cet exorcisme n'est pas inintéressant et on peut rêver à ce que pourrait donner une vente publique des objets de culte et publications maoïstes de Philippe Sollers, Julia Kristeva et tant d'autres. Des victimes de la Révolution culturelle pourraient alors leur décerner des indulgences en proportion du produit de la vente versé à une fondation ou une autre, mobilisée sur des questions de santé publique, d'éducation et de liberté d'expression. Viviane Esders annonce une troisième vente, prolongement des deux précédentes, pour le 19 mars 2008, précédée, la veille de l'habituelle exposition, d'une journée seulement, avec la dispersion, entre autres, d'autres archives du consul Auguste François.

Parmi les photographies anciennes de la Chine, il y a une catégorie très particulière dont les prix de vente se sont emballés : les panoramas. Non seulement leurs prises de vue n'étaient pas simples avec les appareils du début du siècle, mais leur assemblage et leur conservation étaient difficiles. Un célèbre libraire britannique, Bernard Shapero, vient d'en exposer plusieurs à Paris, après Londres. Ils permettent de comprendre à quoi ressemblaient les rives de ShaMian à Canton, ou le Bund à ShangHai, à la fin du XIX^{e} siècle, et de lire, avec des images en tête, la littérature ou les livres politiques de cette époque. *Vintage photographic Panoramas 1850-1950* est le titre du catalogue publié à cette occasion. On ne le trouve pas en librairie, mais on peut passer le chercher au 32 Saint George Street à Londres (W1S2EA) ou le commander (10 €) sur le site *www.shapero.com*. Ce catalogue est la consolation de ceux qui ne peuvent acquérir ces précieux accordéons photographiques. Il compte une centaine de références, soigneusement reproduites, dont une vingtaine sur la Chine qui sont exceptionnelles, tant par la prouesse des photographes (plus de 300 cm pour certains assemblages) que par leur qualité documentaire et artistique. Ces panoramas ont bénéficié, pendant quelques jours, de l'hospitalité de la galerie Jean-Marie Le Fell, rue de Tournon à Paris, que l'on doit féliciter pour cet accueil, mais en Chine, ils pourraient être accueillis dans un musée.

Groupe de guerriers LoLo (Yi) soulevés contre les Chinois, JianChang, 1904.

Ces panoramas défient la description et conduisent à suggérer que leur mise en vente soit systématiquement accompagnée de la possibilité de diffuser, à un prix plus modeste que celui des originaux, un petit nombre de reproductions numériques de dimensions doubles. Les panoramas originaux ne peuvent être fréquemment manipulés ni exposés. Une fois vendus à des collectionneurs, ils ne sont pas facilement accessibles. Par ailleurs, les tirages numériques en digigraphie (un label mis en place par Epson pour valoriser le respect de certaines normes) ainsi réalisés pourraient être plus facilement transportés et exposés.

Il existe un marché de retirages, sur papier photographique traditionnel, de vues anciennes de la Chine à partir d'inter-négatifs. Dès le XIX^{e} siècle, on trouvait de tels *copy-prints* dans les villes chinoises. Il est certain que ces tirages modernes, sans avoir la valeur des albumens tirés du négatif original, restent précieux. Des tirages argentiques modernes de photos anciennes ont également leur valeur décorative et documentaire. Mais, les tirages numériques bouleversent avantageusement ces habitudes et suscitent un marché qui n'est pas sans rappeler ce que fut, il y a un siècle et demi, l'émergence de la phototypie.

Dans un prochain article, nous essaierons de commencer une liste des sites Internet qui se sont ouverts à cette documentation et nous encourageons leurs vaguemestres à présenter eux-mêmes dans *Monde chinois* leurs recensions.

Nous formulons une modeste recommandation technique à tous les détenteurs de vues anciennes de la Chine, ainsi qu'aux vendeurs qui s'apprêtent à publier leurs catalogues : qu'ils disposent de plaques de verre négatives, de vues stéréo, ou même d'albumens un peu fanés, la précaution fondamentale est de demander à un photographe spécialisé de procéder à une prise de vues dite « à 16 bits par pixel » qui conservera le maximum d'informations visibles ou invisibles dans l'original.

Ensuite, il est possible de tirer de ce fichier numérique de base, sans pixelliser la Chine, les fichiers subsidiaires tiff. jpeg, etc, aux normes des différents besoins en aval de la conservation : 300 dpi (points par pouce) pour une impression dans une revue comme *Monde chinois*, un peu moins pour un usage sur un portail Internet, et beaucoup plus pour des agrandissements qui seront peut-être exposés (sans souci alors de sécurité pour les originaux rangés en lieu sûr).

L'exposition « John Thomson revient battre son chien à Formose » (un calembour sur le nom de KaoHsiung en 1871) sera, nous l'espérons, l'occasion de bien montrer l'avantage que l'on peut tirer de ces simples, et relativement peu coûteuses, précautions.

■

Francis Deron

L'ADN chinois et la guerre asymétrique

Voici presque trois décennies – le temps d'une génération humaine en termes de démographie – la Chine populaire s'infligeait à elle-même, sans que quiconque ne l'y contraigne, une punition militaire cinglante face à un voisin : le Vietnam, moins peuplé que la plus populeuse de ses provinces. Elle en est aujourd'hui à inspirer des considérations explicites peu flatteuses sur la montée d'un « péril chinois » auprès de certains des états-majors sortis vainqueurs de la Guerre froide contre l'Union soviétique.

Face aux forces vietnamiennes de la défense frontalière – qui ne sont même pas les unités d'élite victorieuses de l'Amérique – les bidasses chinois de février 1979, mal entraînés au combat, éprouvaient le plus grand mal à faire fonctionner jusqu'à leurs émetteurs radio d'un régiment à l'autre. L'humiliation contraignit les autorités chinoises à procéder à une mobilisation d'urgence de jeunes civils dans les provinces du GuangXi et du GuangDong, jouxtant le front. Aujourd'hui, toute la panoplie des arsenaux modernes, au sens le plus large, est désormais envisagée dans les mains d'un régime chinois qui n'a pas fondamentalement changé : missiles intercontinentaux, guerre des étoiles, leurres et attaques de « cyberguerre », recherches en armes chimiques et bactériologiques... La Chine est d'ores et déjà sortie de son pré-carré historique.

À l'heure où de jeunes stratèges chinois – souvent en chambre, mais pas seulement – aux accents de Cassandre revendiquent explicitement le droit ou le devoir pour leur pays, afin de s'imposer en deuxième pôle de puissance mondiale, voire le premier, de recourir aux moyens que la morale réprouve ou qu'une conception traditionnelle des rapports de force exclut, il était plus que temps que le public dispose d'un inventaire lisible des moyens qu'il entend éventuellement aligner au service de cette ambition. Par « lisible », on entend plus vulgarisateur qu'un traité militaire, dans le meilleur sens de l'un ou de l'autre terme. Dans *Quand la Chine veut vaincre*, Stéphane Marchand, journaliste au *Figaro*, donne une lecture complète et très claire de ce qui est effectivement le moteur et les organes de cette volonté qui anime la Chine dans sa brusque réémergence sur la scène mondiale.

On peut imaginer tout faire avec des baïonnettes à condition, en premier lieu, d'en disposer. Le postulat du livre de Stéphane Marchand qu'affirme sans ambiguïté son titre est qu'à tout le moins, la Chine s'y emploie dans bien des domaines. Et qu'elle fait accroire qu'elle y parvient même là où ce n'est pas le cas.

La revanche sur l'Histoire est effectivement la signature ADN inscrite dans le code génétique de la République populaire de Chine dès avant sa proclamation en 1949. Nation au passé constitué de multiples décadences suivies de rebonds, absente de son temps depuis plusieurs siècles, humiliée,

reconstituée puis obnubilée par une recherche d'elle-même à travers des chemins en impasse, la Chine du début du XXIe siècle semble cette fois porteuse d'une réelle promesse de réussite. Il lui reste à transformer l'essai économique en projet politique cohérent et c'est là que le champ militaire intervient avec ses incertitudes.

D'aucuns, à Pékin, considèrent qu'à ses fins, la Chine post-maoïste ou se présentant comme telle, se doit d'adopter tous les outils de la « guerre asymétrique » : dissuasion du faible au fort, espionnage le plus fin comme le plus grossier, chantages tactiques ou coups tordus. Soit, pour résumer, la guerre moderne, celle du XXIe siècle. D'autres, à l'étranger, jugent ce scénario peu plausible ; ils invoquent le caractère peu belliqueux de l'âme chinoise ou, plus prosaïquement, une propension nationale à la pagaille qui compromet d'avance toute stratégie de conquête durable. D'autres, encore, redoutent au moins des tentations en ce sens. L'examen des moyens effectivement mis en œuvre ou ébauchés par Pékin a le mérite de poser en termes simples les équations de forces qui remplacent les discours lénifiants quand on s'adresse à la Chine en cessant de la flatter.

Deux exemples historiques, au vu de la montée en régime de la Chine ces dernières années, montrent que cet examen s'impose : ni l'itinéraire de l'Allemagne moderne sur la carte européenne ni celui du Japon sur celle de l'Extrême-Orient, n'incitent à imaginer qu'à l'heure de la mondialisation, l'émergence brusque d'une nouvelle puissance aille sans de sérieux coups de tabac dans les eaux l'entourant. Et trop de sornettes ont été proférées à l'écoute des promesses se voulant rassurantes de dirigeants chinois qui ont su jouer aux apprentis sorciers par le passé : la Chine, *« pour l'instant, a besoin d'un environnement pacifique »,* se plaisait à répéter feu Deng Xiaoping, que s'empressaient ensuite de citer en perroquets *tous* les hommes d'État étrangers l'ayant rencontré.

Tout était alors, et encore aujourd'hui, dans ce *« pour l'instant »*. Mais outre qu'elle ne constitue guère une garantie, la formule s'est chargée d'une ambiguïté supplémentaire sous le double effet de la mondialisation et de l'essor économique : la notion *« d'environnement »* s'est singulièrement élargie, et change la donne.

Entre le printemps et l'automne 2007, des événements distants de milliers de kilomètres de Pékin, vinrent illustrer de façon parlante cette émergence de la Chine sur la scène mondiale, à juste titre identifiée comme l'une des plus importantes données stratégiques – la principale, disent certains – depuis l'effondrement de l'Union soviétique. Une Chine aux ambitions encore mal identifiées, mais qui dépassent de loin les limites qu'on leur connaissait. Ces événements constituaient deux crises distinctes : celle du Darfour, ce vaste territoire de l'ouest du Soudan où se perpétuait jusqu'alors dans l'indifférence, à grande échelle, une tranquille violation des règles humanitaires élémentaires que certains ont qualifiée de génocide ; et celle de Birmanie, un pays beaucoup plus proche géographiquement des préoccupations chinoises usuelles.

Deux crises bien éloignées l'une de l'autre, entre le cœur de l'Afrique noire et un ancien royaume périphérique de l'empire. Deux crises aux contextes aussi spécifiques que difficilement comparables, hormis en ce qu'elles se soldaient, pour les victimes, en des violences propres à retenir l'attention d'opinions, de gouvernements et d'instances internationales enfin condamnées à s'arracher à leur traditionnel laisser-faire en la matière. Les regards finirent par se tourner vers un intervenant qu'on aurait eu peine, voici encore peu, à imaginer comptable en pareilles circonstances : la République populaire de Chine.

Au Soudan, dans la crise du Darfour, on s'aperçut que la Chine jouait sur des enjeux autrement plus impérieux que les fantaisies de l'époque maoïste, quand elle s'efforçait de promouvoir sa vision de la « révolution mondiale » en construisant, à moindres frais pour elle, des stades encore plus vastes que l'ego des dictateurs qui s'en serviraient à y convoquer

des foules pour applaudir à leur propre gloire. En se faisant le bouclier diplomatique du gouvernement de Khartoum, accusé devant les Nations unies d'utiliser à ses fins les milices d'assassins qui sèment la terreur et la famine dans la population du territoire, Pékin devenait *ipso facto* complice de la première horreur du nouveau siècle. Et son gouvernement ne faisait là que servir un intérêt dépourvu du moindre sentimentalisme, l'appétit désormais glouton de l'économie chinoise en énergie. Les hydrocarbures soudanais valaient bien que Pékin se fasse quelques ennemis de plus chez les tenants du « droits-de-l'hommisme » en bloquant à l'ONU les tentatives occidentales pour amener Khartoum à accepter une intervention militaire extérieure visant à pacifier le Darfour.

Un souvenir personnel donne une idée de la distance franchie par la Chine sur ce dossier en un temps relativement court. Peu après la répression de TianAnMen, en 1989, alors que peu de ministres occidentaux se montraient encore soucieux de s'afficher à Pékin, le ministère chinois des Affaires étrangères citait en exemple le gouvernement soudanais, déjà bien peu reluisant pour les défenseurs des droits de l'homme de par le monde, pour avoir entrepris avec la Chine *« un fructueux dialogue »* sur ce sujet précis. Preuve, ajoutait le porte-parole avec le plus grand sérieux, que Pékin n'était nullement hostile à des échanges de vue *« sincères et sans arrière-pensées »* en cette matière.

En Birmanie, en septembre-octobre 2007, on a eu *a priori* affaire à un cas de figure somme toute plus conforme à la tradition. Un ex-vassal tributaire du Trône céleste. Un pays enfermé dans un isolement qui en a fait par ricochet une semi-dépendance économique chinoise. La junte birmane, bien en cour à Pékin, s'imagina pouvoir se prévaloir du soutien de la Chine pour réprimer brutalement un nouveau sursaut de colère de son opposition à l'encontre de sa gestion aberrante de l'économie, ceci au nom du principe de *realpolitik* ressassé par la diplomatie chinoise à l'égard des méthodes de gouvernement des uns ou des autres : *« pas d'ingérence dans les affaires intérieures »*. Et pourtant, surprise ! La Chine populaire commença assez tôt, en septembre, devant la montée des manifestations menées par les moines bouddhistes birmans à Rangoun et dans plusieurs villes du pays, à donner des signes discrets montrant qu'elle prenait ses distances avec toute tentation des militaires birmans de traiter le problème comme ils l'avaient fait dans des circonstances analogues en 1988 (une sanglante reprise en main qui fit alors 3 000 morts). Sous la pression de leurs opinions, les diplomaties occidentales sondèrent alors prudemment Pékin sur les mesures qu'on y envisageait pour tenter de ramener sur une pente moins répressive les frustres généraux d'un pays où l'on a longtemps cru irréversible – parce que telle était la réalité – l'indifférence que les violences d'État suscitaient à l'étranger.

Dans le cas du Darfour, la Chine mit fin, après des mois de tergiversations, à son refus d'envisager une action internationale de secours humanitaire armé qui va à l'encontre de sa doctrine. Dans le cas de la Birmanie, elle manifesta une certaine volonté sinon de prendre la tête, du moins d'accompagner plus franchement des tentatives internationales concertées en vue de détromper les généraux quant à l'impunité complète dont ils croyaient jouir.

Dans les deux cas, la Chine populaire fait – pour son propre étonnement – l'apprentissage laborieux mais réel d'une dimension de la stature internationale à laquelle elle aspire désormais, à la faveur de son décollage économique : le sens de ses responsabilités. Il va de soi que ni pour ce qui est du Darfour, ni encore moins pour ce qui est de la Birmanie, Pékin ne va clamer haut et fort ce changement de perspective, mais plutôt tenter de le déguiser, comme à l'accoutumée, derrière un discours de perpétuelle continuité, sur le modèle de sa célèbre antienne : *« la position invariable du gouvernement chinois a toujours été que... »*

(suit l'énoncé d'une politique soit complètement inchangée, soit radicalement nouvelle).

Il n'empêche que si on compare l'attitude de la Chine populaire dans ces deux cas d'espèce avec ce qui fut la sienne dans d'autres crises où sa responsabilité est lourdement engagée, comme celle du chantage nucléaire auquel se livre la Corée du Nord, son alliée, pour assurer la pérennité de son régime ridicule et dangereux, on ne peut que noter un progrès, même ténu. Dans l'affaire coréenne, Pékin a avalé à répétition sa rage de voir sa petite alliée en déroute économique pratiquer à son endroit ce chantage du faible acculant son parrain à l'aider à survivre, et n'a toujours pas pris les mesures très énergiques attendues pour mettre fin à la crise.

Dans la meilleure des hypothèses, les progrès chinois de 2007 sur le Darfour et la Birmanie, s'ils se confirment sans anicroche à l'avenir, sont le résultat d'une lente assimilation des implications des ambitions nouvelles dont Pékin est animé. Dans la pire, c'est un nouveau faux-semblant, une posture de relations publiques destinée à donner le change. Dans ce dernier cas, il n'est pas certain que la Chine populaire ait pleinement mesuré l'acrimonie dont elle deviendrait l'objet à l'étranger, et dont son commerce extérieur finirait par souffrir singulièrement. Lentement, la Chine doit intégrer dans ses calculs le coût financier et les retombées sociales qu'aurait pour elle une consigne de *boycottage mou* de ses produits sur les marchés occidentaux, sans même l'intervention des gouvernements.

Dans les deux hypothèses, un facteur conjoncturel joue un rôle : la tenue, en août 2008, des Jeux olympiques à Pékin, où le gouvernement chinois entend mettre en musique une démonstration nationaliste tonitruante, à défaut de subtile. On peut toutefois imaginer que l'intégration croissante de la Chine au « concert des nations » offrira, après cette opportunité particulière, d'autres occasions pour que la pression extérieure la contraigne à se conformer aux espoirs d'une communauté internationale qui ne lui est pas *a priori* hostile dès lors qu'elle respecte un minimum de règles communes. Alors, la délicate question des droits de l'homme – et donc de la démocratie – commencerait à se dissoudre dans une problématique plus générale et globale de « bonne gouvernance » faisant passer au second plan les susceptibilités d'un régime fondé sur la revanche.

*

Reste une question : *qui* donc la Chine veut-elle vaincre ? Ou, plus logiquement, *quoi ?* Le propos de Stéphane Marchand n'était pas d'entrer dans ce débat, mais il n'en est pas moins central à tout effort sérieux de prospective dans un problème qui intéresse désormais l'humanité entière. Car si l'ambition chinoise est de surmonter par une suprématie militaire régionale des inhibitions de puissance mal assurée, on peut d'ores et déjà prédire les forts remous dont on a évoqué l'idée plus haut par les exemples de l'Allemagne et du Japon. Pour des dizaines de millions d'habitants des pays voisins, la Chine n'a rien du caractère rassurant, car bien éloigné, des États-Unis pour les pays d'Extrême-Orient qui acceptèrent la *pax americana* sur les décombres de l'aventure militariste nippone en 1945 (*pax* qui permit à plusieurs d'entre eux d'oublier de consacrer de lourdes ressources financières à un budget de défense à la mesure des risques de la Guerre froide, la besogne étant confiée aux États-Unis).

Si cette ambition s'élargit à une rivalité sino-américaine directe, la Chine sera amenée à tester la patience de l'Amérique non seulement sur ses abords immédiats (détroit de Formose en premier lieu) mais jusque dans les eaux profondes du Pacifique. Elle y est, d'ores et déjà, comme le montre Stéphane Marchand dans un chapitre très détaillé, le seul acteur autre que les États-Unis à poser des pions aussi distants de ses propres rivages, alors que sa marine était quasi-inexistante voici trente ans.

« Pour la Chine, note Stéphane Marchand*, il y a beau temps que le principal danger ne vient plus des plaines d'Asie centrale et de Mongolie. La Grande Muraille*

qui court le long des collines au nord de Pékin témoigne de ce lointain passé, quand l'empire du Milieu était vulnérable aux cavaliers déboulant de la steppe (...). Au début du XXIe siècle, toute la vie, toute la richesse de la Chine viennent de la mer et donc tous les dangers y sont liés. C'est par la mer que la Chine importe l'énergie dont elle a un besoin vital. C'est par la mer qu'elle exporte ses produits manufacturés vers le monde entier. La libre circulation maritime est pour elle une condition absolue de survie. La société chinoise, déchirée par la transition capitaliste, n'explosera pas tant que la croissance bondira chaque année de 10 %, tant que les investissements se poursuivront, tant qu'on créera des emplois. En revanche, si la croissance vient à se ralentir, le Parti communiste aura sur les bras une crise sociale majeure. Comme la croissance vient de la mer, celle-ci doit donc rester ouverte. À tout prix ! »

Et l'auteur d'analyser à juste titre la perception qu'a Pékin de cette nouvelle perspective : *« Cet immense pays, avec sa population concentrée sur la côte, a le sentiment frustrant de ne pas avoir accès au grand large. La masse continentale est encerclée par une succession d'archipels qui s'étendent du Japon aux Philippines, avec Taïwan comme "verrou central". Cette donne maritime interdit à la marine chinoise, et surtout à ses sous-marins, un accès facile à la haute mer. Cette réalité est vécue comme une menace, un carcan ».*

D'où le découpage qu'ont mentalement opéré les penseurs stratégiques chinois de ces étendues maritimes dans lesquelles jamais, par le passé, le Trône céleste n'envoya d'explorateur attitré. D'abord, une première chaîne d'îles allant des Philippines à la préfecture japonaise d'Okianawa. Derrière, une « deuxième mer », où la Chine voudrait pouvoir patrouiller en toute liberté d'ici 2020 à 2025, et qui est bordée à l'est par un arc de cercle reliant, au sud, les appuis de Palau (Micronésie), aux Kouriles (entre le Japon et le Kamtchatka russe) au nord. Enfin, plus à l'est encore, une « troisième mer » bordée à son tour d'une troisième chaîne d'îles inclut, dans le lointain champ de vision – ou l'imaginaire – chinois, la grosse base américaine de Guam, énorme tête de pont stratégique américaine dans le Pacifique occidental depuis un demi-siècle.

La Chine est encore très loin de disposer des outils lui permettant de hisser pavillon, même furtivement, dans ces parages. Inversement, le dispositif militaire américain, pour sa part, et pour plusieurs raisons, est plutôt dans une phase de repli et de consolidation que d'expansion. Or c'est là que réside le risque de dérapage : une erreur de calcul de la part de stratèges chinois venant s'ajouter à des préoccupations d'ordre intérieur (stabilité interne, panne de croissance, troubles sociaux aggravés) pourrait alors entraîner une dangereuse spirale de confrontation.

Surtout si, comme il est ainsi décrit, le prisme stratégique chinois reporte sur la haute mer ce découpage en zones concentriques, appris au cours de vingt siècles de culture militaire impériale sur la terre ferme en direction de l'ouest.

Cette vision relativement statique contre laquelle, déjà, certains généraux de la dynastie Ming s'étaient élevés en vain, s'est plusieurs fois révélée source d'une incompréhension majeure de la part du Trône envers le monde extérieur (la dernière fois lors de l'arrivée des Occidentaux par la mer). De l'enfermement mental n'a jamais pu sortir une pensée claire des réalités externes, mais plutôt l'interprétation erronée de signaux bien réels ou l'émission bien réelle de signaux mal codés.

La dimension militaire nouvelle de l'émergence de la Chine n'est que la dernière facette en date d'un problème qui lui est posé depuis 1949 : son identité profonde, derrière les atours de la puissance. Sa seule réponse, à ce jour, a été de chercher à effacer l'humiliation coloniale. Ce n'est pas un projet d'avenir.

■

Quand la Chine veut vaincre
Stéphane Marchand
Fayard, Paris, 2007, 361 pp.
20 €
isbn 978-2213627106

Ci-dessus, publicité pour le vin à la cocaïne d'Angelo Mariani dans *Le Figaro illustré* du 25 décembre 1885. C'est dans ce même numéro que furent publiés les articles de Prosper Giquel et de Tcheng Ki-Tong que nous reproduisons dans cette livraison de *Monde chinois* (pp. 33-41). Ci-après, extraite de l'*Encyclopédie Mariani*, la notice sur Ernest Frandon.

ERNEST FRANDON

Frandon est, depuis plusieurs années, un auxiliaire des plus actifs de la politique coloniale française. Depuis sa nomination à l'emploi de gérant du vice-consulat de Fou-Tchéou jusqu'au jour tout récent où il vint prendre possession d'un poste au quai d'Orsay, cet habile diplomate ne cessa un instant de défendre les intérêts de nos nationaux engagés en Extrême-Orient. Tour à tour gérant à Fou-Tchéou, chancelier à Calcutta, vice-consul à Kobé, il ne cesse de mener une campagne locale en faveur de l'influence française.

Grâce à lui, la prépondérance de notre diplomatie influa dans plus d'un événement de la politique asiatique, et ce n'est pas sans une clairvoyante prévision qu'il informe le Gouvernement français, dès 1891, « que la Chine est sans force, que les autres nations profiteront de sa faiblesse et que la France doit se tenir prête pour cette éventualité ».

Reçus alors avec une incrédulité manifeste, ces renseignements trouvent aujourd'hui une confirmation douloureuse. Et, qui sait si les troupes internationales qui opèrent en ce moment en Chine, si l'on y avait ajouté foi, ne fussent à jamais demeurées en Europe!

Durant son premier séjour à Fou-Tchéou en 1883 comme gérant du vice-consulat, M. Ernest Frandon releva les passes du fleuve et la position des forts, renseignements qui servirent énormément à l'amiral Courbet. Le chef de l'escadre française s'adressa également à lui pour avoir des interprètes, des pilotes et du

charbon. M. FRANDON les lui fournit. Et il est impossible d'écrire aujourd'hui l'histoire de la campagne du Tonkin sans citer le nom de notre résident.

C'est à lui que le ministère des Affaires Étrangères confia également, en 1884, le poste de chancelier à Calcutta. M. FRANDON s'y montra, comme il avait fait à Fou-Tchéou, digne de la confiance de ses chefs. Animé du meilleur esprit de zèle et d'initiative, il signala au consul général les diverses causes qui amenèrent l'annexion de la Birmanie à l'Angleterre.

Vice-consul à Kobé en 1886, il y signala son séjour par une administration habile, et c'est à lui qu'on est en partie redevable de tous les renseignements obtenus sur l'importance du commerce et des arsenaux militaires du Japon.

En 1889, M. FRANDON revient enfin à Fou-Tchéou, en qualité de vice-consul. Les Européens, grâce à son intervention, obtinrent bientôt l'autorisation de résider à Kou-Liang; la France reçut, pour la construction d'une église et pour celle d'un cimetière, un terrain important. C'est là que M. FRANDON — dans une pensée pieuse qui fut appréciée de tous les Français — fit élever un monument à l'amiral Courbet et ménagea une sépulture aux restes de tous nos nationaux dispersés dans la province. Les gouverneurs de Cochinchine et du Tonkin reçurent aussi de lui le don de plants de culture et de machines-outils qui furent très utiles aux colons français. Enfin c'est grâce à son initiative que les chambres de commerce de Bordeaux et de Lille obtinrent des échantillons des spécimens les plus curieux de la flore indo-chinoise.

On voit ainsi, grâce aux travaux de M. FRANDON, quelle part importante acquit l'administration française dans toute cette partie de l'Empire chinois.

Notre vice-consul, par sa connaissance des langues indo-chinoises, ses remarquables aptitudes diplomatiques, son entente de la politique asiatique, laissa ainsi, dans toutes les villes où il passa, une réputation d'équité, de loyauté et de travail dont tous nos nationaux n'eurent jamais qu'à se féliciter.

Il est vrai que M. FRANDON avait été admirablement préparé à remplir ces divers postes. Familiarisé de bonne heure avec les entreprises les plus difficiles, nous le voyons déjà, dès le début de sa carrière, occupé, en collaboration avec MM. Casimir-Perier père et Bérenger, à fonder à Grenoble, à Avignon, à Aix, à Toulon, des sociétés coopératives. Jules Simon, dans son beau livre : *Le Travail*, émit à ce propos, sur M. FRANDON, le plus sincère éloge.

La guerre de 1870, dont notre compatriote avait pour ainsi dire prévu les suites, à l'issue d'un voyage au delà du Rhin, le trouva prêt à défendre son pays. M. FRANDON remplit son devoir avec un courage qui lui valut d'être cité à l'ordre du jour de l'armée. La guerre achevée, M. FRANDON, au cours d'un voyage en Allemagne, se mêla à l'expédition d'Herzégovine à la suite de l'armée du prince de Monténégro, son ex-condisciple à Louis-le-Grand. Fut nommé enfin en 1879, en Espagne, commis de chancellerie. Un premier poste de commis à Yokohama en 1880, un autre de chancelier à Shanghaï en 1882, le préparèrent à occuper les fonctions importantes dans lesquelles nous l'avons vu briller par la suite. Nous l'avons dit et le répétons, M. FRANDON est de ceux qui servirent le mieux la cause de la France en Extrême-Orient. Ajoutons que c'est un collectionneur émérite, un dilettante de toutes les choses d'art. M. FRANDON possède une collection de porcelaines à faire pâlir celle des plus beaux musées.

FRANDON (ERNEST), consul français, né à Valence (Drôme), outre les missions que nous avons énumérées, a publié plusieurs œuvres : en 1868, chez Guillaumin, divers ouvrages sur *les Sociétés coopératives ;* en 1883, deux volumes sur *les Exercices militaires des Chinois*, etc... ; en 1893, deux albums (types, outils, etc., des Chinois du Sud) (Bibliothèque du Musée Guimet), etc...

Outre la croix de la Légion d'honneur qu'il a reçue en 1883, M. FRANDON porte encore : la médaille militaire (depuis 1870); la rosette d'officier d'académie (pour les missions scientifiques et ses dons aux divers musées de l'État); l'ordre du chevalier du Christ de Portugal et de St-Sylvestre; celui de chevalier du Dragon d'Annam; celui de commandeur du dragon de Chine, etc.

CABINET
DU
CONSUL.

Depuis que je suis au régime
du Vin Mariani, j'ai senti diminuer l'anémie profonde, résultat de vingt années passées au Chine : mes forces reviennent, une vie nouvelle circule dans mes veines.

Aussi je déclare l'inventeur de ce merveilleux liquide un véritable Bienfaiteur de l'Humanité. —

E. Grandon

François Danjou

La Chine entre arrogance et inquiétudes

Pékin, été 2007 : dans un des milliers de bus de tourisme qui sillonnent la capitale chinoise le guide émaille son discours de commentaires politiques. Au micro, il explique naturellement à ses clients qu'après les Jeux olympiques de 2008 la Chine attaquera Taiwan pour, dit-il, « donner une leçon au président Chen Shui Bian » qui « dépasse les bornes » en provoquant sans cesse la Chine. « Avant les Jeux olympiques c'est impossible... Les étrangers qui ne comprennent pas la situation nous en voudraient trop et les Jeux olympiques pourraient être compromis »... Quinze jours après, dans le sud de la Chine, au bord de la piscine d'une résidence, deux cadres retraités du Parti traitent du même sujet sur le même ton : « S'il faut faire la guerre nous la ferons. L'unité du pays passe avant tout... Nous sommes encore capables de nous sacrifier pour la patrie. »

Ces hommes déjà vieux mesuraient-ils bien de quoi ils parlaient ? Pas sûr. Sur le sujet de Taiwan l'ambiance en Chine est en effet assez paranoïaque et les raidissements matamores sont depuis toujours une sorte de jeu de rôles obligé, où il est impossible de faire des concessions, en tous cas ouvertement. Peut-être le président Hu Jintao en a-t-il perçu les inconvénients, c'est pourquoi il a, dans son discours d'ouverture du 17e Congrès, proposé un apaisement. À Taipei les hommes politiques du Guomindang, le vieux rival du Parti réfugié à Taiwan après sa défaite, ne veulent pas entendre parler de réunification tant que le PCC contrôlera la Chine, à moins que celui-ci n'accepte de retirer les missiles qui menacent l'Île et de partager le pouvoir. Quant au parti indépendantiste, dont est issu l'actuel président, diabolisé par Pékin, il agite le chiffon rouge de l'indépendance officiellement proclamée, bête noire des dirigeants chinois qui menacent de déclencher un conflit.

La tentation du bouc émissaire

Dans les ambassades occidentales on se perd en conjectures. La guerre, cette folie, est-elle vraiment possible dans le Détroit ?... Sur ce sujet deux écoles s'affrontent : il y a ceux qui parlent raison et soulignent que les tensions s'arrêteront toujours au bord du gouffre, Taiwan ayant mis en place de nombreux garde-fous législatifs, pour éviter les dérapages provocateurs, tandis que les menées indépendantistes des élites sont surtout des surenchères électorales en vue des prochaines élections qui, à Taiwan, se succèdent à un rythme accéléré. Pour ces observateurs placides qui croient à la force de la raison, le feu couvera toujours, mais il ne déclenchera jamais un incendie irrémédiable. Au demeurant, disent-ils, Washington, qui craint par-dessus tout que la situation ne dérape, veille au grain. Mais leurs détracteurs les traitent de naïfs, arguant que les guerres ne sont jamais le résultat de spéculations raisonnables, mais toujours l'expression de passions. Passé un certain stade de vindicte réciproque, celles-ci explosent toujours. Les circonstances qui boutent le feu aux rancoeurs accumulées n'étant souvent qu'un insignifiant prétexte.

Dans les réunions de l'ASEAN, auxquelles Pékin participe en affichant toujours sa volonté d'apaisement et de coopération sur les sujets les plus en vue, les petits pays d'Asie du Sud-Est

sont méfiants. Pékin cherche à corriger l'image détestable d'une puissance hégémonique aux appétits exorbitants créée – entre autres – par ses revendications pantagruéliques en mer de Chine... Aujourd'hui elle parle environnement, développement conjoint des ressources, échanges commerciaux et culturels. Il n'empêche que, dans les conversations de couloirs, la Chine continue à faire peur. Sa puissance économique, l'activisme commercial de ses hommes d'affaires, et sa montée en puissance militaire créent un malaise palpable au-delà des bonnes paroles diplomatiques.

Le tout baignant dans une collection infinie de dithyrambes et de récriminations sur la puissance chinoise, ses appétits d'énergie, de matières premières et de technologies, piratées ou non, ses succès *high-tech* dans le domaines les plus divers et en premier lieu dans celui de l'espace, apanage reconnu des très grandes puissances. Sans oublier ses anciennes tendances aux activités proliférantes qu'on lui rappelle parfois et ses excédents commerciaux, résultats coupables de la monnaie manipulée et toile de fond d'incessantes crispations diplomatiques avec les Occidentaux. À bien y regarder les discours anti-chinois, qui mettent Pékin sur la sellette en amont des Jeux olympiques se font de plus en plus vindicatifs. Dans l'esprit de beaucoup en effet, l'olympisme recèle un pouvoir de moralisation qu'un courant d'idées occidental, plus vigilant à l'égard de Pékin, cherche à instrumentaliser. Çà et là les diatribes, dont une partie érigent la Chine en bouc émissaire, sont ponctuées par les interrogations sur la menace militaire chinoise, dont le Pentagone s'est fait une spécialité, relayé, par les Japonais. Le géant qui monte bouscule un ordre international – économique et stratégique – où il n'a pas encore vraiment sa place.

Vue sous cet angle, la Chine, à la fois montrée du doigt et courtisée pour son marché, son gisement inépuisable de bas salaires et, aujourd'hui, de plus en plus pour sa capacité de médiation avec les moutons noirs de la planète en Asie, en Afrique et au Moyen-Orient, avec qui elle entretient des relations commerciales et stratégiques parfois troubles, n'est pas loin, aux yeux de certains, de figurer en tête du palmarès du cynisme international. Il est vrai que, avocat inlassable des « relations internationales harmonieuses », le Parti communiste chinois poursuit en réalité ses obsessions séculaires qui sont le retour rapide de puissance, l'unité et la stabilité du pays et la résolution de la difficile équation population – développement – ressources.

Inquiétudes chinoises

On aurait cependant tort de croire que ces quêtes, parfois compulsives, sont l'expression d'une arrogance. Ce qui domine au contraire, c'est l'inquiétude, que les élites d'aujourd'hui cachent sous le masque de la sérénité d'une Chine qu'ils disent stable et de plus en plus intégrée dans un monde toujours calibré à l'aune des intérêts occidentaux.

Où qu'ils portent leur regard, surgissent en effet des motifs de crainte. L'unité du pays : ils la sentent gravement menacée par les dérives indépendantistes de Taiwan, les relations de l'Occident avec le Dalaï Lama ou la possible contagion islamiste au Xinjiang. La stabilité interne est si peu assurée qu'elle figure au sommet des préoccupations du Parti, sans cesse contraint de désamorcer les mèches des possibles explosions sociales, sous les yeux des médias internationaux et des internautes chinois de plus en plus indiscrets. À cet effet, le PCC tout entier est aujourd'hui engagé dans une titanesque et urgente entreprise de rééquilibrage humain, social et écologique du pays. Quant aux approvisionnements en énergie et en matières premières, ils font l'objet d'une quête permanente qui ira croissant tant les besoins du pays sont immenses. Cette quête obsessionnelle, qui ratisse tous les gisements possibles de la planète, en Afrique, au Moyen-Orient, en Amérique du Sud, en mer de Chine, et en Asie centrale, se double du souci de la sécurité de ses

lignes de communication que sa marine militaire n'est pas – loin s'en faut – en mesure d'assurer.

Dans ces conditions, où domine un sentiment de vulnérabilité, induit par la conscience des fragiles équilibres économiques, sociaux et politiques, les Chinois trouvent injuste d'être considérés comme une menace. D'autant que, quand ils examinent l'environnement proche, leur horizon est borné par les omniprésents déploiements militaires américains au Japon, en Corée du Nord et en Asie centrale (à quelques minutes de vol de la frontière chinoise), les incessantes allées et venues des avions de reconnaissance en limite de leur espace aérien, sans parler des fréquentes rotations de porte-avions entre leurs bases du Pacifique et celles du Japon. Si on y ajoute les anciennes alliances militaires entre Washington, Tokyo et Séoul, auxquelles Washington se réfère sans cesse, la poursuite des ventes d'armes américaines à Taiwan, intégrée depuis 1997 par Tokyo dans sa zone d'intérêt stratégique direct, la perspective du déploiement d'un système anti-missiles en Asie du Nord-Est et les projets d'un rapprochement stratégique des pays démocratiques de la région comprenant l'Australie, la Corée du Sud, le Japon et peut-être l'Inde, on comprendra facilement qu'à Pékin, au sentiment de l'injustice s'ajoute l'inquiétude.

Pour les Chinois qui, depuis le milieu du XIX^{e} siècle se sont toujours sentis assiégés, ces réalités fondent la nécessité d'une défense efficace. Invariablement la référence est l'armée des États-Unis, considérée par les Chinois et, bien sûr, les Américains eux-mêmes comme un modèle indépassable. Mais de leur propre point de vue – et les meilleurs spécialistes américains en conviennent – ils sont loin du compte. Pire encore, comme le souligne l'Amiral Yang Yi, directeur des affaires stratégiques de l'université de la Défense nationale, le fossé, loin de se combler, s'est élargi.

Une menace encore virtuelle

Certains se récrieront en arguant que la Chine augmente la capacité de son arsenal nucléaire, qu'elle ne cesse de moderniser. Mais, ce faisant, elle ne fait ni plus ni moins que les autres grandes puissances, au demeurant plutôt moins rapidement que les États-Unis et dans le but affiché de se mettre en mesure de résister à un chantage nucléaire. Sa doctrine reste fidèle au non-emploi en premier et au principe de non-emploi contre les pays non dotés d'armes atomiques.

Au demeurant, quand on lit la très nombreuse littérature sur le sujet, ce qui frappe c'est le caractère virtuel ou potentiel de la menace militaire chinoise. Le plus souvent, en effet, s'agissant des capacités opérationnelles concrètes, les analyses débouchent sur une prospective qui se projette dans un avenir plus ou moins lointain. Il y a quelques années on pouvait lire dans une fiche du ministère de la Défense français, probablement inspirée par une étude des Américains, obsédés par la perspective – même très éloignée – de la perte de leur monopole en haute mer, que la marine chinoise avait « l'ambition de défier l'US Navy sur le méridien des îles Marianes en 2050 ». Mais aujourd'hui, les meilleurs auteurs soulignent que, compte tenu des autres priorités de la Chine, ni le temps ni les efforts ne parviendront à combler le *gap* technologique et d'expérience qui sépare l'APL de l'armée des États-Unis.

Dans son livre récemment publié chez Fayard *Quand la Chine veut vaincre*, Stéphane Marchand, journaliste au *Figaro*, nous explique que les ambitions chinoises sont de posséder un armée *high-tech* en 2030. Cette affirmation n'est cependant pas appuyée par une véritable analyse documentée des moyens dont la Chine se dote ou ambitionne de se doter pour en arriver là. Et quand il s'y risque, l'auteur est imprécis et commet des erreurs factuelles ou d'appréciation. En agitant le chiffon rouge des capacités supposées de guerre spatiale développées par la Chine, citant l'exemple de la destruction par missile d'un de ses vieux

satellites météo, en analysant la probabilité que les Chinois construisent un porte-avions, ou en spéculant sur l'efficacité de la guerre asymétrique ou des théories de Sun Zi, Stéphane Marchand ne parvient pas à crédibiliser sa thèse insolite d'un « face à face entre Occidentaux et Asiatiques » et du « rééquilibrage entre la Chine et les États-Unis ».

La militarisation de l'espace est peut-être commencée, mais elle n'est pour l'instant pas encore le fait de l'APL et ce ne seront pas les missiles balistiques tirés par la Chine, technique déjà employée par les États-Unis depuis 20 ans, qui en seront la clé, mais les nouvelles armes à effet laser, ou à effet électromagnétique qui, au demeurant, intéressent beaucoup les spécialistes de la 2e artillerie de l'APL.

À cet égard il n'est pas inutile de rappeler qu'en détruisant un de ses satellites en janvier 2007, la Chine entendait envoyer un message aux États-Unis qui ignoraient les appels répétés de Pékin pour un moratoire sur les armes spatiales. Prenant le contre-pied des positions chinoises, le président Bush avait, en août 2005, au contraire défini une politique spatiale militaire très unilatérale qui, d'une part défendait le droit de disposer sans restriction de l'espace et d'autre part se réservait le droit de prendre des mesures pour interdire à quiconque de menacer les intérêts américains depuis l'espace.

Quant au porte-avions, une fois construit, l'exemplaire unique véhiculera les mêmes incohérences que le nôtre. Sa mise en oeuvre sera lourde et exigera une protection qui détournera les forces vives d'une partie de la flotte, tandis que son engagement dans des zones sensibles fera de lui la cible privilégiée des nouveaux missiles anti-navires qui, selon une étude du MIT, seront, dans une quinzaine d'années, aussi faciles d'accès que les Kalachnikov dans les années 1970.

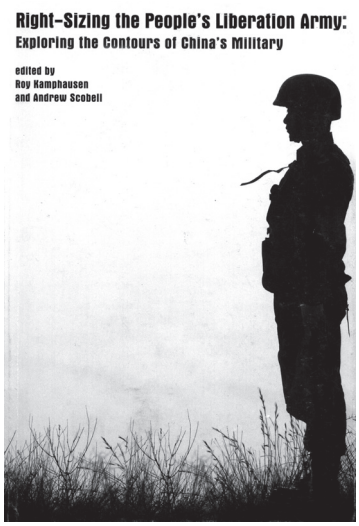
Enfin, s'agissant de l'effet des « stratégies asymétriques » ou de la « puissance douce » chinoise, appuyée par le machiavélisme manipulateur des théories de Sun Zi, leur efficacité reste à vérifier sur le long terme, dans un contexte où la force des séductions chinoises commence à toucher à ses limites en Europe, en Afrique et en Asie, tandis que les premiers soucis des dirigeants chinois sont d'abord de corriger les formidables déséquilibres internes du pays.

Le caractère virtuel ou théâtral de la menace militaire chinoise se retrouve dans les postures et les joutes verbales, fond de tableau de la question taiwanaise. Qu'il s'agisse du détroit de Taiwan ou de la mer de Chine du Sud, pour ne citer que les théâtres les plus souvent évoqués, les lacunes de l'APL tracent les limites des ambitions chinoises au point que le déclenchement d'un conflit reste pour l'instant une hypothèse d'école, qui participe d'un jeu à effet dissuasif. Ajoutons que la menace chinoise constitue pour tous ceux qui en éprouvent le besoin – en premier lieu les Américains et les Japonais – un excellent moteur pour la modernisation constante de leur propre arsenal, sans compter qu'à l'avenir elle pourrait justifier la perpétuation des alliances militaires dans la région, dans le cas où le « risque nord-coréen » venait à s'estomper.

Modernisation de l'APL, pour quelles capacités et dans quels buts ?

Alors que les lacunes militaires de la Chine sont encore flagrantes (*cf.* plus bas) et que les élites chinoises sont tenaillées par le sentiment de leurs fragilités et des menaces extérieures, on ne saurait s'étonner que les ressources dédiées à la modernisation de l'APL augmentent rapidement, tout en restant très inférieures à celles des États-Unis.

Le budget militaire affiché par Pékin – qui a augmenté de près de 18 % en 2007 et de presque 15 % en 2006 – est voisin de celui de la France ou du Japon (environ 36 milliards d'euros). Ce chiffre le situe à 1,6 % du PIB. Mais les spécialistes s'accordent à dire qu'il pourrait être au moins



Right Sizing the People's Liberation Army: Exploring the Contours of China's Military, Roy Kamphausen et Andrew Scobell (dir.), Bureau des recherches asiatiques, Institut des études stratégiques de l'école de guerre américaine, 2007

deux fois plus important. Il reste que même à ce niveau, il ne représenterait à peine que 20 % du budget de la défense américain (moins de 15 % si on compte les augmentations dues à la guerre en Irak).

La question des capacités réelles des armées chinoises est le sujet d'excellents ouvrages qui donneront à ceux qui s'y intéressent une mine d'informations précises sur les efforts accomplis par l'APL pour se mettre en mesure de participer à « un conflit limité de haute intensité technologique », selon l'expression consacrée dans les livres blancs sur sa défense publiée par la Chine. On y insiste sur les succès et les points forts sans oublier les lacunes, encore nombreuses.

Parmi ces travaux on citera deux études, l'une très récente réalisée par des experts américains des questions de défense, connaissant bien la Chine, l'autre plus ancienne, est l'oeuvre d'un des meilleurs universitaires spécialistes de la modernisation et des stratégies de « l'armée de libération », professeur de sciences politiques, directeur du *China program* à l'université Georges Washington.

Dans la livraison 2007 de *Right-sizing the People's Liberation Army: exploring the contours of China's military*, le Bureau National des recherches asiatiques et l'Institut des Études Stratégiques de l'école de guerre américaine, présentent une étude technique claire et précise des réformes et de l'APL depuis 1997, dont il faut signaler le professionnalisme.

La démarche qui replace le sujet dans son contexte stratégique (étude de l'environnement, des obligations internationales et des menaces telles qu'elles sont perçues par la Chine) explore minutieusement les différentes composantes des forces, dont la modernisation, menée au pas de charge depuis une dizaine d'années s'est articulée autour de trois piliers :

1.- l'acquisition d'équipements modernes pour les trois armées (essentiellement Su 27 et Su 30 pour l'armée de l'air, Sovremenny et sous-marins Kilo pour la marine) et la seconde artillerie (missiles balistiques nucléaires et classiques, en charge d'une part de la dissuasion nucléaire, d'autre part de l'appui aux forces engagées sur le théâtre y compris celui de Taiwan). La Chine a déployé près d'un millier de missiles de courte et moyenne portée face à Taiwan. Cette accumulation, qui a elle seule n'est pas en mesure de soumettre l'Île, a surtout un rôle dissuasif ;

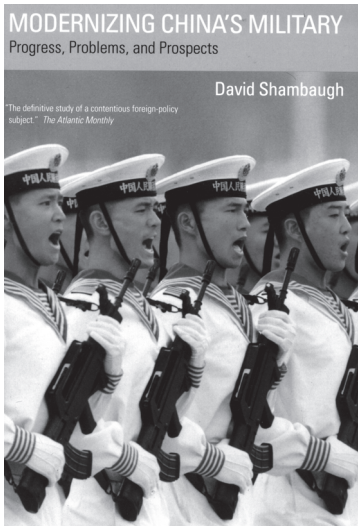
2.- réforme de la structure des forces et amélioration du recrutement, de la formation et de l'entraînement des officiers et des sous-officiers ;

3.- développement de nouvelles doctrines de combat adaptées aux équipements modernes, avec notamment la mise en oeuvre du concept « d'opérations combinées » entre les trois armées, insistant sur un engagement hors des limites de la Chine territoriale, tandis que le style de combat passait du concept de guerre de masse à celui, plus moderne, de concentration des forces et de puissance de feu, mettant également l'accent sur la mobilité.

Mais il reste que le ratio entre les équipements nouveaux et anciens reste faible.

Dans l'armée de l'air, par exemple le nombre des avions modernes ne dépasse pas 300, tandis que le nombre des appareils obsolètes est encore très supérieur à 1000.

Dans la marine, le Sovremenny qui en constitue l'un des fleurons date de la fin des années 1970.



David Shambough,
Modernizing China's military,
University of California Press, 2004.

En se dotant de ce type de navire, capable de filer 32 nœuds à pleine vitesse, la Chine cherche à se mettre en mesure de tenir la marine américaine à distance de Taiwan en cas de conflit avec l'Île.

Mais, s'il est vrai que son système de combat permet d'engager simultanément plusieurs cibles grâce aux missiles anti-navires supersoniques SS-N22 *Sunburn*, à partir de données fournies par les senseurs du bord ou par ceux des bâtiments qui l'accompagnent, ses points faibles sont importants :

1.- la forte signature radar, due à sa dimension et à la présence en superstructure des nombreux armements et senseurs ;

2.- le système de lutte anti-sous-marine. Ce dernier, qui compte il est vrai un hélicoptère Kamov K 28, quatre tubes lance-torpilles et deux ensembles de six lance-roquettes d'une portée de 1 000 m, ne dispose cependant pas du sonar de détection tracté, en service dans les marines occidentales et japonaise.

Si les nouveaux équipements ont une importance capitale, les deux autres piliers n'en sont pas moins essentiels. En faisant enfin effort sur la qualité des hommes et leur entraînement, l'APL, qui abandonne le concept de guerre populaire, pour adopter celui de guerre technologique, s'est enfin donné les moyens de progresser réellement vers le niveau opérationnel d'une armée moderne.

Ajoutons que la tendance nouvelle de participer à des manoeuvres de grande envergure avec les Russes en Chine et hors de Chine permet aux officiers, sortis de leur cocon, de se comparer à d'autres, condition nécessaire du progrès.

Modernizing China's military de David Shambough est plus ancien et quelques-unes de ses informations techniques sont dépassées, ce que les spécialistes militaires impliqués dans l'ouvrage précédent n'ont pas manqué de souligner. Mais l'intérêt de ce livre, complémentaire du premier, est ailleurs. Il propose en effet une étude bien menée de l'environnement politique chinois qui a accompagné les efforts de modernisation de l'APL.

On y trouve notamment une intéressante analyse de l'évolution des relations entre les civils et les militaires, description réaliste des chapelles et des luttes de pouvoir enchevêtrées qui sont le sel en même temps que le fond de la politique chinoise, sans oublier les questionnements au sein de l'armée autour du drame de TianAnMen qui débouchèrent sur des sanctions à l'encontre de responsables et de soldats ayant refusé d'exécuter des ordres. À cet égard, il est intéressant de rappeler que, le 20 mai, deux semaines avant les événements tragiques, une dizaine de hauts responsables militaires, dont le maréchal Nie Rongzhen, signèrent une lettre demandant que la troupe n'entre pas dans Pékin et que l'état d'urgence ne soit pas proclamé ailleurs que dans la capitale.

L'étude examine également les relations entre l'APL et le Parti et les tentatives avortées pour éloigner les militaires des questions de politique intérieure. Les hausses de budget et les incertitudes sur les chiffres sont clairement explicitées, de même que l'apport financier des ventes d'armes par le complexe militaro-industriel ainsi que l'historique de l'engagement de l'APL dans les affaires, puis celui de son retrait.

Les deux études indiquent que c'est d'abord pour faire face au risque taiwanais que l'APL s'est modernisée avec deux objectifs majeurs : crédibiliser la menace d'attaque en cas de déclaration d'indépendance et tenir à dis-

tance l'aéronavale américaine ou la contraindre à s'exposer.

Mais à ce stade, la remise à niveau n'a que partiellement réussi. Les principales lacunes concernent l'aptitude encore hésitante aux opération combinées et intégrées, l'alerte avancée, la maîtrise de l'air avec des appareils dont la très grande majorité est obsolète tandis que les moteurs, les systèmes d'armes et l'avionique des plus modernes sont à un niveau en dessous de ceux des appareils occidentaux qui équipent l'armée de l'air de Taiwan et des États-Unis. Pour l'heure une des plus grosses menaces identifiées reste celle des missiles sol-sol et anti-navires, dont la capacité dissuasive obligera les États-Unis à prendre des risques pour tenir leurs engagements de soutien à l'Île.

Le pire n'est jamais sûr

On voit donc qu'une attaque militaire contre Taiwan, évoquée de manière péremptoire dans les deux exemples glanés sur le terrain, n'obtiendrait probablement pas le résultat affiché par les discours, tandis qu'à mesure que le temps passe et que l'APL se modernise, les risques encourus par les forces américaines augmentent.

Dans ce contexte où le rapport des forces est incertain, les dernières évolutions de la situation dans le Détroit et l'étude des réactions américaines aux provocations indépendantistes de Chen Shui Bian, signalent clairement que Pékin et Washington recherchent conjointement l'apaisement.

Quant à la mise à niveau de l'APL, elle continuera, poussée par le mouvement général de modernisation. Au-delà de la question de Taiwan, qui reste, on l'a vu, au centre de ses préoccupations, l'objectif de la Chine est d'abord de protéger le plus efficacement possible ses approches maritimes, son territoire et son espace aérien. Au-delà il est clair qu'elle a l'ambition de devenir la première puissance militaire régionale crédible, avant l'Inde et le Japon. Elle y parviendra grâce à la modernisation constante de son arsenal nucléaire stratégique et aux efforts qu'elle consent pour se mettre en mesure de devenir une puissance spatiale, y compris dans le domaine militaire. Mais, on l'a vu, la Chine ne fait dans ce domaine que réagir à l'unilatéralisme américain.

Il reste qu'il est peu probable que, dans un avenir prévisible, elle puisse combler le retard qu'elle accuse avec l'armée des États-Unis, à laquelle, n'en déplaise aux Cassandre, et en dépit des rodomontades qui s'expriment parfois, elle n'a ni l'envie ni les moyens de se mesurer, d'autant que, comme on l'a vu, les intérêts de Pékin et de Washington se rejoignent en partie au moins pour préserver le *statu quo* à Taiwan.

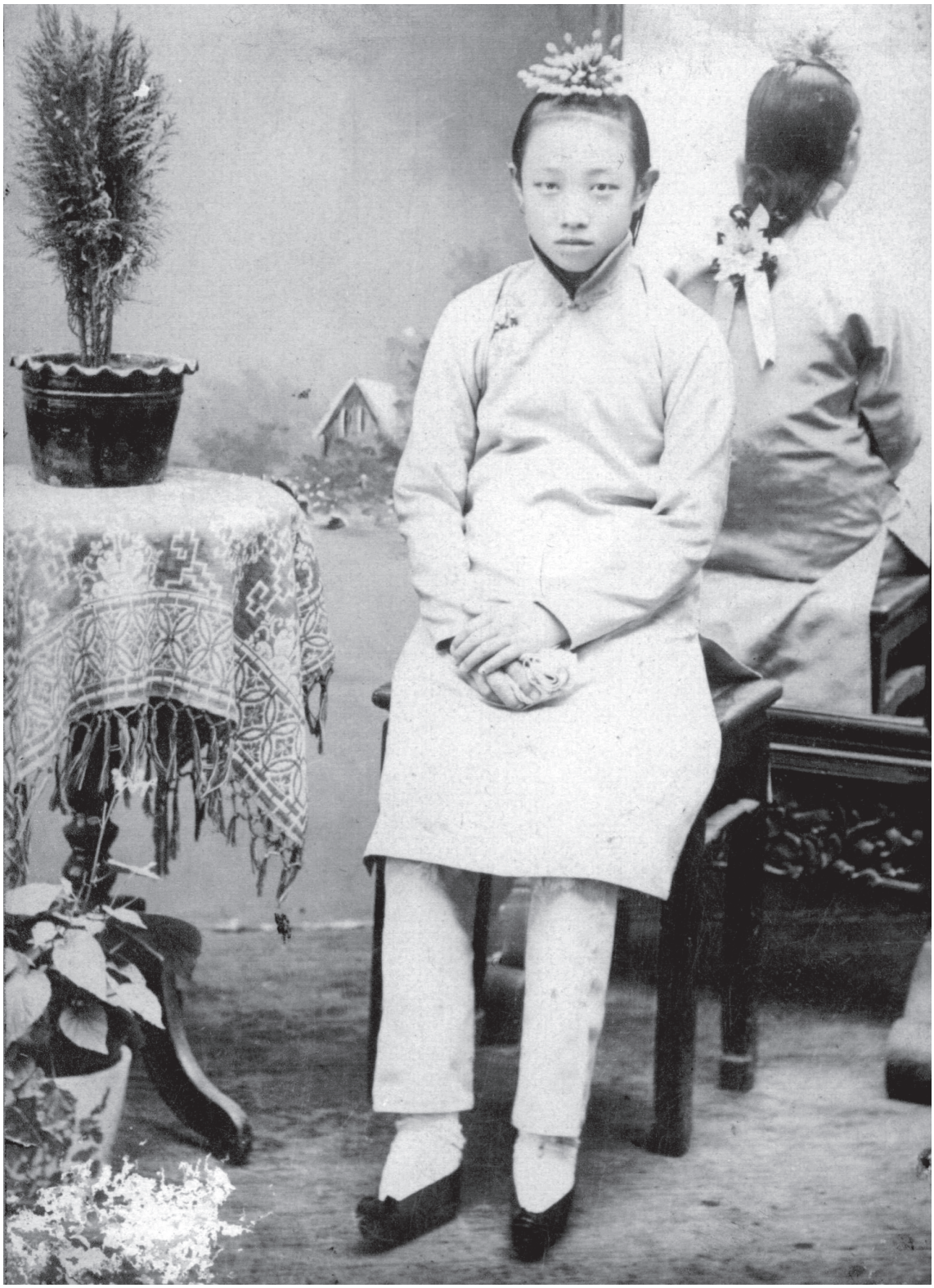
Des connivences forcées moins souvent évoquées, mais non moins réelles, existent aussi à propos de la protection des lignes de communication vers le Moyen-Orient. En l'absence de moyens de sa marine, la Chine dépendra en effet encore longtemps de l'US Navy pour protéger ses convois de pétrole qui viennent du golfe persique.

Au total la volonté de Washington et de Pékin de se mettre à l'abri de dérapages fortuits est tellement forte que, récemment, les deux ministères de la Défense ont ouvert une ligne de téléphone directe, dont l'objet principal est de parer à la montée des tensions irréversibles, conséquences d'un accident ou de passions nationalistes pathologiques.

Plus largement, il faut saluer les efforts de l'APL pour avoir commencé à donner d'elle-même une image moins opaque, ouvert plus largement ses portes et accepté d'accueillir des stagiaires occidentaux de plus en plus nombreux, dans un style moins rigide et plus convivial.

En contrepoint, on notera l'investissement des responsables militaires américains qui, en dépit des crises et des méfiances réciproques, notamment sur la question de Taiwan, n'ont jamais vraiment rompu le contact avec les armées chinoises. Dans ce contexte, le pire, auquel il est sage de se préparer, n'est peut-être pas si sûr.

■



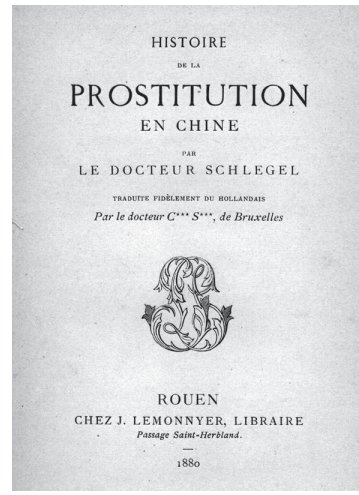
Le miroir placé derrière la jeune fille montre qu'elle porte la natte, ce qui signifie qu'elle est encore vierge. Considérant que leur déclin commençait vers vingt ans, le goût des Chinois pour les très jeunes filles a frappé tous les observateurs occidentaux de l'époque.

Ghislain de La Hitte
Librairie l'Opiomane

Gustave Schlegel
Histoire de la prostitution en Chine

Lorsque *Monde chinois* m'a proposé de présenter un ouvrage de mon catalogue, c'est dans un premier temps la collection des douze numéros de la revue *Le Rire Jaune*, publiée à Pékin, d'avril 1929 à mars 1930, par Albert Nachbaur, qui me vint à l'esprit. Succession de courts textes humoristiques, d'articles, de caricatures, de chansonnettes légères, avec chaque mois le courrier de Shanghai et des nouvelles du mythique Nuage vert, cette revue constitue un témoignage irremplaçable sur la vie quotidienne et mondaine des étrangers en Chine à cette époque. Mais la carence d'informations concernant aujourd'hui encore Albert Nachbaur, et le fait que ce périodique mériterait un livre – qui reste à écrire, me fit reculer. J'ajoute enfin que j'ai eu la bonne fortune d'avoir ce truculent document entre les mains mais je dois avouer que je l'ai vendu et je ne peux donc offrir à *Monde chinois* les illustrations correspondantes.

C'est donc un autre ouvrage auquel je suis particulièrement attaché que je présente ici : *Histoire de la prostitution en Chine*, de Gustave Schlegel, publié en 1880 chez Lemonnyer à Rouen [1], avec un tirage total de 500 exemplaires, tous numérotés à la plume, dont 50 grands papiers. Gustave Schlegel (1840-1903), d'origine hollandaise, arriva pour la première fois à Canton en 1861, et apporta par la suite de très nombreuses contributions à la sinologie à travers des travaux particulièrement variés [2]. Il fut le premier désigné par Henri Cordier pour co-diriger la revue *T'oung Pao*, ce qui suffit à écarter le soupçon qui pourrait naturellement venir à l'esprit quant à la pertinence scientifique de cet ouvrage dont le titre pourrait paraître racoleur – soupçon démenti par la confidentialité du tirage. Trois ans plus tôt avait été publié *Le vendeur d'huile qui seul possède la reine de beauté, ou splendeurs et misères des courtisanes chinoises, roman chinois* avec le texte original et la traduction française [3]. Cet ouvrage était déjà précédé d'une instructive préface sur les courtisanes lettrées auxquelles Schlegel prête « une grande et salutaire influence sur le moral des Chinois ». Mais dans son *Histoire de la prostitution*, c'est un tableau de l'ensemble de l'amour vénal chinois qu'il dépeint, et le propos est quelque peu différent.


HISTOIRE
DE LA
PROSTITUTION
EN CHINE
PAR
LE DOCTEUR SCHLEGEL
TRADUITE FIDÈLEMENT DU HOLLANDAIS
*Par le docteur C*** S***, de Bruxelles*
ROUEN
CHEZ J. LEMONNYER, LIBRAIRE
Passage Saint-Herbland.
1880

Dans cette région du globe où la sexualité est de l'ordre du naturel et non de l'angoisse, Schlegel commence par souligner la corruption morale qui ronge la société chinoise, en y décelant l'expression d'une décadence comparable à celle de l'empire romain « efféminé par les voluptés ». Au Royaume des fleurs, dont l'immoralité et la vénalité était selon lui en train « d'annihiler toute énergie, toute noblesse et toute virilité », il prédit, non sans clairvoyance, une comparable déchéance et même le renversement de la dynastie mandchoue.

L'état de la prostitution en Chine, jugé « abominable », contribuerait par ailleurs à accroître le mépris des jeunes Chinois envers les femmes « car comme les rapports entre les deux sexes sont presque impossibles, les jeunes Chinois ne voient guère que la dernière espèce de femmes ».

Qu'ils soient sur terre ou sur l'eau, les lieux de débauche sont soigneusement décrits. Les *tsing lao* (demeures bleues), ainsi nommées en raison des jalousies peintes en bleu, maisons somptueuses comparables en richesse et ornementations à celles des plus riches négociants. Et les célèbres *hoa thing* (bateaux de fleurs), dans lesquels nous pénétrons avec l'auteur pour découvrir pièce par pièce l'agencement intérieur, le mobilier et la décoration. « Les Chinois n'y vont jamais seuls, mais ils

Sze Yuen Ming, l'un des tous premiers studios shanghaiens spécialisés dans les photographies de courtisanes, fut établi dans les années 1880 par Shi DeZhi, avant de prendre l'enseigne YaoHua quelques années plus tard. *Cf.* Catherine Yeh, *Shanghai Love, Courtesans, Intellectuals and Entertainment Culture, 1850-1910*, University of Washington Press, 2006, pp. 87-88).

s'entendent avec dix ou vingt connaissances pour louer un de ces navires pour une soirée [...] le propriétaire du navire livre l'éclairage, un souper, et autant de filles qu'il y a de convives. Il doit aussi fournir une troupe de musiciens, et les filles des fleurs doivent réjouir les convives par leurs chants et leurs conversations. »

Mais l'envers de ces fastes et des mille lampions rougeoyants qui illuminent ces lieux, c'est la condition de ces jeunes filles qui, dans la plupart des cas, avaient été volées ou achetées, et dont Schlegel décrit ensuite l'éducation – parfois littéraire et artistique – reçue ou subie année après année. Il montre comment les malheureuses sont successivement vendues et, lorsque la fleur de leur jeunesse

Ces photos étaient diffusées dans les années 1890.

est flétrie, bradées aux maisons de second rang puis généralement vouées à une fin misérable. Très rares sont celles qui sont rachetées par un habitué séduit, ou parviennent à se racheter elles-mêmes.

Le système des proxénètes, des indicateurs et celui des marchands d'enfants est mis à jour, ainsi que le fonctionnement des lupanars avec le rôle précis du personnel qui y est attaché.

Puis dans un passage particulièrement instructif, Schlegel nous enseigne les signes conventionnels utilisés pour s'adresser – sans ambages – à celle que l'on poursuit de ses assiduités :

« On frotte le doigt indicateur sous le nez pour faire savoir à une femme qu'on la trouve à son goût et qu'on voudrait lui parler. Avec le même doigt battant légèrement le bout de l'oreille on dit : fi ! La main droite frappant sur le dos de la main gauche indique le refus. D'autres signes consistent encore à fermer les deux mains en tenant les index libres et à frotter ces deux doigts l'un contre l'autre, comme quand on veut aiguiser deux couteaux ; ou bien encore à mettre les mains à plat l'une sur l'autre, et les remuer comme des castagnettes. Le signe le plus infâme que nous n'avons guère vu employer que par les coolies les plus malhonnêtes, est de faire entrer et sortir alternativement l'index de la main droite dans la paume de la main gauche fermée. »

Suivent quelques notes sur les aphrodisiaques, mais aussi sur les estampes érotiques (*tschoen koeng hoa*), planches et gravures qui « surpassent en richesse, en variété et en infamie, les imaginations les plus lubriques, et ont encore plus de débit que les livres, car tout le monde sait voir, mais tout le monde ne sait pas lire ».

Levant le voile sur les consolations féminines, Schlegel nous apprend que pour compenser la négligence de leur mari, la plupart des femmes cherchent des consolations chez les moines, sous prétexte de pèlerinages en vue de favoriser la postérité de leurs maris. Pour peu qu'elles soient dans la force de l'âge et en bonne santé, lorsqu'elles venaient passer une nuit dans le cloître et prier pour avoir des enfants, leurs prières étaient généralement exaucées... Schlegel note d'ailleurs que « la débauche, masculine comme féminine, est très grande dans les couvents, à tel point qu'il existe un proverbe chinois ainsi conçu : "la nonne est la femme du moine et le moine l'esclave de la nonne" ». Le livre fait également référence aux « godmichés en cuir doux ou en corne mince, comme le *Ta siang Koeng* (le grand Seigneur) », et il renvoie aux lois sévères sur l'adultère pour en expliquer la diffusion.

Enfin, après quelques remarques d'ordre médical sur les contraceptifs et les maladies vénériennes, l'ouvrage aborde la question des passions contre nature, auxquelles, note Schlegel, les Chinois s'adonnent ouvertement, en particulier dans le nord de la Chine. « À Pékin, on trouve de véritables établissements où de jeunes garçons de onze à douze ans sont élevés pour le service de la prostitution masculine. Ils sont tous habillés en fille et on leur enseigne toutes les coquetteries de l'autre sexe. Ces débauchés précoces sont châtrés incomplètement à l'âge de quatorze à quinze ans. » Les gouvernants se font suivre par de jeunes garçons, et l'on peut observer dans les théâtres les Chinois les plus opulents suivis de leur giton.

Dans les dernières lignes, l'auteur en appelle à des moyens radicaux pour « enlever les portions gangrenées » de ce « grand corps pourri » [*sic*] qu'est la Chine des années 1860, afin d'assurer sa guérison.

On ajoutera pour conclure que l'ouvrage fut publié à l'aube de l'âge d'or des courtisanes célébrées et idéalisées par les hommes de lettres comme Wang Tao [4], celles de Shanghai qui, à l'abri des concessions, purent s'émanciper des lois mandchoues et ne vendaient pas seulement du plaisir mais un statut et un divertissement artistique. On peut retrouver l'image de leur grâce dans les exquises gravures de Wu YouRu publiées par le *DianShiZhai HuaBao* [5].

■

1. Ouvrage traduit du néerlandais ***Lets over de prostitutie in China***, Batavia, Lange, 1866.

2. La liste chronologique des ouvrages et opuscules publiée par le Dr. G. Schlegel de 1862 à 1901, éditée à Leyde par Brill en 1902, ne comprend pas moins de 236 numéros.

3. *Mai yu lang tou tchen hoa kouei,* Leyde et Paris, chez Brill et Maisonneuve, 1877. Il s'agit de la septième nouvelle du recueil *Kin-kou-ki-koan ou Événements merveilleux des temps anciens et modernes*.

4. Wang Tao, *SongBei YuShenSheng, Haizou YeYou Lu* (Récits de libertinage au bord de la mer), 1879, pour ne citer que cet ouvrage. Il s'agit d'un véritable guide des maisons closes de ShangHai. Furent également publiés à la fin du siècle de nombreux ouvrages ***Boussoles du monde galant, Annuaires des fleurs***, etc.

5. La revue fut créée par Ernest Major en 1884, et perdura jusqu'en 1898. Wu YouRu en fut le principal illustrateur neuf années durant, et il contribua largement au succès de la revue. Des réimpressions de ses travaux sont disponibles, comme ***A treasury of Wu Youru illustrations***, Shanghai Shudian, 1883, ainsi que des réimpressions de qualités variables de tout ou partie du ***DianShiZhai HuaBao***.

Les illustrations de cet article ont été fournies par la Librairie l'Opiomane.

Gravure de Wu YouRu
extraite du *DianShiZhai*, 1888

Entretien avec Ghislain de la Hitte

Mathilde Blanchard - Comment en vient-on aujourd'hui à créer une librairie ancienne spécialisée sur l'Extrême-Orient.

Ghislain de La Hitte - J'ai toujours été proche des livres, ayant travaillé auparavant dans l'édition puis dans l'imprimerie ce qui m'a permis de découvrir le monde du livre sous tous ses aspects. J'étais bibliophile. Depuis vingt ans, passionné par l'Extrême-Orient après ma découverte de l'univers esthétique japonais, j'ai suivi pendant quatre ans des cours de langue. En 2001, j'ai eu la chance de pouvoir donner corps à un vieux projet personnel : j'ai pris une année sabbatique, passée essentiellement au Japon, mais aussi en Chine et en Corée.

M. B. - Et en rentrant, ce fut la librairie ?

G. L. - On prend goût à la liberté, et ce besoin d'indépendance devient vite impératif. Par ailleurs, lorsqu'on voyage, le plus souvent seul, les choses décantent : il m'est apparu naturellement que pour moi, ce serait la librairie ancienne. Ensuite, je me suis contenté de suivre mon inclination pour l'Extrême-Orient. Être libraire me permet ainsi de combiner mes deux passions, le livre ancien et l'Extrême-Orient.

M. B. - Comment travaille un "libraire en chambre" ?

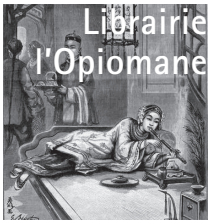
G. L. - Ma librairie a vu le jour en même temps que le haut débit pour Internet. Je fais donc partie de la génération Internet, n'ayant jamais connu un autre outil. Ainsi mes ouvrages sont-ils, pour la quasi-totalité, catalogués en ligne. J'envoie des photos numérisées si nécessaire, et je reçois sur rendez-vous : ne pas avoir d'horaires fixes est agréable. Spécialisé, je contacte directement mes clients lorsque je rentre un volume susceptible de les intéresser.

M. B. - Qui sont vos clients ?

G. L. - Des particuliers, des chercheurs, des institutions et des libraires étrangers, qui travaillent avec les grandes universités. Plusieurs de mes clients ont vécu en Extrême-Orient, leur conjoint est chinois ou japonais. Les chercheurs ont des objectifs très précis que je note avec exactitude. Je leur apporte mon soutien en leur signalant des ouvrages qui se rapportent à leur sujet mais qui ne sont pas nécessairement répertoriés. Par exemple, les souvenirs d'un officier de marine peuvent comporter un témoignage sur la campagne de Chine de 1860.

M. B. - Qu'est-ce qui est le plus plaisant ?

G. L. - Découvrir des ouvrages dont on ignorait parfois l'existence, et le plaisir de la rencontre avec les clients. Il s'en suit souvent de longues discussions. Il m'est déjà arrivé ainsi de passer sept heures avec un client que je rencontrais pour la première fois en lui faisant découvrir mes thés favoris. ■



9, rue Friant
74014 Paris
+33 1 40 44 52 21 tél
lopiomane@yahoo.fr
www.livre-rare-book.com/Opiomane.htm
Vente par correspondance et sur rendez-vous

N° 297. 6e année. 14 Juillet 1900. 15 centimes.

Le Rire

JOURNAL HUMORISTIQUE PARAISSANT LE SAMEDI

Un an : Paris, 8 fr. Départements, 9 fr. Etranger, 11 fr.
Six mois : France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

M. Félix JUVEN, Directeur. — Partie artistique : M. Arsène ALEXANDRE

122, rue Réaumur, 122 PARIS

La reproduction des dessins du RIRE est absolument interdite aux publications, françaises ou étrangères, sans autorisation

Les manuscrits et dessins non insérés ne sont pas rendus.

LE MUSÉE DES SOUVERAINS

S. M. L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE DE CHINE

C. Léandre 1900

Résidant à Péking, sublime cité où
Je règne sous le nom si doux de Si-Tay-Hou
J'exècre qu'on m'ennuie, j'exècre qu'on me chine
Et n'aime qu'un pays vieux mais jaune, la Chine !

En voyant mon profil (?) qui n'a rien d'un minois
Chacun craint que la Chine ne reste au Chinois
Jusques au jour où Dieu, laissant les anciens moules,
Fasse pousser des dents en la bouche des poules.

(Traduit du chinois par AOH NO ! MAH TOH PÉH, correspondant du *Rire*.)

Dessin de C. LÉANDRE.

Varia

La déferlante économique chinoise en Asie centrale
Gaël Raballand et Bartlomiej Kaminski
Comment gérer une image néo-coloniale ?
Pascal Lorot

Gaël Raballand
Bartlomiej Kaminski

La déferlante économique chinoise et ses conséquences en Asie centrale

Après une certaine stagnation observée à la fin des années 1990, le commerce entre Asie centrale et Chine connaît aujourd'hui une explosion sans précédent : les volumes échangés ont ainsi été multipliés par trois depuis 2003.

Dès 1992, la République populaire de Chine s'était efforcée de développer les relations économiques avec les nouveaux États d'Asie centrale. Mais c'est le *« programme d'ouverture de l'Ouest de la Chine »* (ou *xibu dakaifa)*, mis en application depuis 2000, qui permet l'expansion du commerce sino-centrasiatique. Le gouvernement chinois, en injectant des dizaines de milliards de dollars américains a ainsi fait du Xinjiang le passage obligé du commerce chinois vers l'Asie centrale.

Ceci est légitime dans la mesure où le Xinjiang est une des deux grandes régions dominantes dans le sous-ensemble Asie centrale post-soviétique-Xinjiang. Avec 1,8 million d'habitants, Urumqi est la seconde ville de la région derrière Tachkent. Si on excepte l'Ouzbékistan, le Xinjiang est aussi la région la plus peuplée de cet ensemble avec près de 20 millions d'habitants. Enfin, économiquement, le Xinjiang est l'une des grandes régions économiques de la sous-région avec un PIB presque équivalent à celui des cinq Républiques centrasiatiques réunies (Kazakhstan excepté).

Quel est l'impact de cette déferlante chinoise en Asie centrale en matière d'emploi et de gouvernance ? Ce mouvement est-il appelé à continuer ?

Malgré quelques obstacles, les échanges sino-centrasiatiques explosent

En dépit, d'une part, des déclarations politiques des autorités chinoises et centrasiatiques et, d'autre part, de l'expansion du commerce entre Chine et Asie centrale, des obstacles persistent. Des facteurs politiques et sécuritaires continuent de freiner quelque peu les échanges. Mais, selon les exportateurs chinois, les principaux obstacles restent d'ordre économique.

Des deux côtés de la frontière existe une certaine méfiance réciproque des autorités, qui décourage le commerce. D'Asie centrale, et notamment d'Astana, l'idée prévaut que l'arrivée massive de produits chinois handicapera sérieusement le développement de la production nationale.

De Chine, le développement économique du Xinjiang est conçu comme une condition de la stabilité politique et sociale. Cependant, les autorités craignent que le développement des relations entre Ouïgours du Xinjiang et Ouïgours de la diaspora en Asie centrale, exacerbe les tensions ethniques et politiques. La Chine veut bien d'une ouverture économique mais tient, avant tout, à conserver le contrôle politique. Comme l'écrit Kellner (2004) : « la sécurité et le contrôle social et politique restent des priorités et passent avant la promotion des échanges et l'adoption de mesures destinées à simplifier le franchissement de la frontière ».

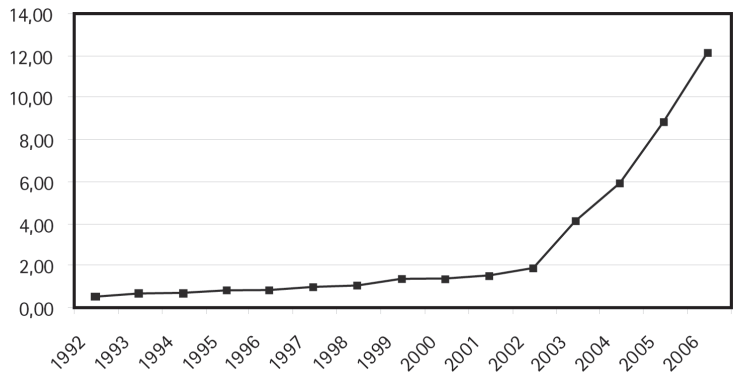
En plus des problèmes politiques, le niveau de protection reste élevé pour les produits que la Chine exporte le plus à destination des pays d'Asie centrale, à savoir des biens de consommation courante. En moyenne, les droits de douane atteignent 15 à 20 % de la valeur de ces biens importés.

Les obstacles non tarifaires pour les exportateurs chinois sont également importants. Les entreprises chinoises se plaignent du climat des affaires en Asie centrale en citant la corruption, les problèmes liés au cadre légal,

au non-respect des contrats et à la gouvernance locale.

Malgré ces obstacles, les importations chinoises en provenance d'Asie centrale sont en très forte progression notamment pour ce qui concerne les métaux ferreux, non-ferreux et le pétrole en raison du besoin croissant de la Chine en matières premières. En sens inverse, il existe une forte demande de biens de consommation courante en Asie centrale. Or, la production nationale des pays d'Asie centrale est faible et les consommateurs préfèrent acheter des produits importés. C'est pourquoi, aujourd'hui, entre 80 % et 95 % des produits de consommation courante sont importés dont une grande part provient du Xinjiang.

Figure 1 : Évolution du commerce sino-centrasiatique (en milliards de $)



Source statistique : IMF, *Direction of trade statistics yearbook*, Washington, D.C., International Monetary Fund, 2005, p. 134 et pour 2005 et 2006, http://english.mofcom.gov.cn

Caractéristiques du commerce sino-centrasiatique

Le commerce sino-centrasiatique est complémentaire : les Chinois exportent des biens de consommation et des biens d'équipement tandis que les pays d'Asie centrale exportent principalement des matières premières.

Les exportations centrasiatiques restent concentrées tandis que les exportations chinoises à destination d'Asie centrale sont très diversifiées. Dans le cas du Kirghizstan, les quatre premiers produits à l'exportation [1] représentent près de 84 % des exportations totales à destination de la Chine ; ce chiffre est de 83 % pour le Kazakhstan. En revanche, les quatre premiers produits à l'exportation en provenance de Chine à destination du Kazakhstan ne représentent que 30 % du commerce total Chine-Kazakhstan et ce pourcentage est de 46 % à destination du Kirghizstan.

Physiquement, les échanges transitent par un nombre assez limité de postes-frontières. En ce qui concerne les points de passage de première catégorie [2], entre Chine et Asie centrale, le plus important est celui d'Alatau (Alashankou) (voir carte 1). Ouvert depuis juin 1992, ce poste-frontière permet le passage de la ligne de chemin de fer entre Urumqi et Almaty et celui de l'oléoduc Kazakhstan-Chine.

Depuis juin 2004, une zone franche de 200 hectares existe à Korgas sur la frontière sino-kazakhe. Situé sur le fleuve Korgas, le poste-frontière se trouve à 690 km d'Urumqi et à 380 km d'Almaty et entre dans le cadre du projet de « z*one de libre-échange sino-centrasiatique* » proposée par le Premier ministre Wen Jiabao lors de la réunion du Groupe de Shanghaï en 2003. Selon les prévisions, le commerce de cette zone devrait atteindre 2,2 milliards de dollars américains en 2010. S'agissant des échanges avec le Kirghizstan, le principal point de passage est Torourgart. Cependant, les Ouzbeks souhaitent que le poste-frontière d'Irkechtam, à la frontière kirghize, accueille un trafic important de marchandises, afin que le temps et le coût de transport entre Chine et Ouzbékistan soient considérablement réduits. La réhabilitation de certains tronçons routiers a débuté. En outre, depuis de nombreuses années, un projet de chemin de fer Och-Irkechtam est discuté mais tarde à voir le jour du fait d'intérêts antagonistes.

Il est à noter que le commerce sino-centrasiatique est prin-

cipalement le fait du CPCX (Corps de Production et de Construction du Xinjiang) et des commerçants du Zhejiang installés au Xinjiang.

L'objectif du CPCX est de développer le commerce de la région mais aussi d'assurer « *l'harmonie sociale et ethnique* » en contrôlant les zones frontalières du Nord-Ouest chinois. Depuis sa création en 1954, le CPCX a construit des fermes et des villes, tout en aidant les colons chinois à s'installer au Xinjiang. C'est pourquoi le CPCX est considéré par les mouvements indépendantistes ouïgours comme le véhicule de la colonisation et la sinisation du Xinjiang [3]. Cette organisation est hautement stratégique pour Pékin car elle intervient dans une zone sensible pour l'État chinois. En 2004, le commerce du CPCX a représenté près de 40 % du commerce total sino-centrasiatique. Ces échanges sont d'un caractère particulier car le CPCX est une organisation gouvernementale semi-militaire, indépendante du gouvernement régional du Xinjiang.

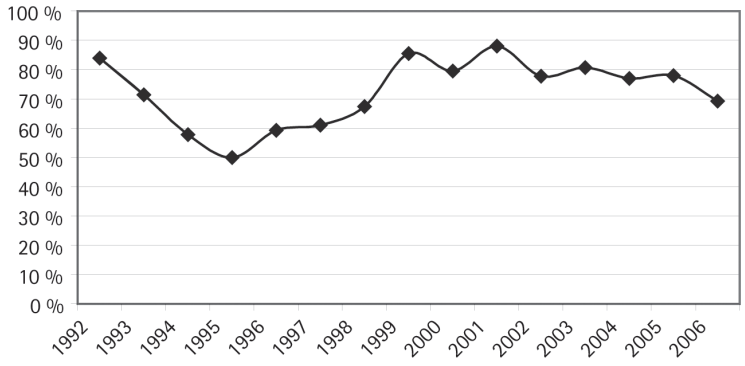
En outre, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce n'est pas la minorité ouïgoure qui est la force principale du commerce sino-centrasiatique, mais des entrepreneurs de la côte Est, principalement originaires du Zhejiang (et notamment de Wenzhou, ville côtière commerçante de cette province) installés au Xinjiang. En août 2005, il a été dénombré 80 000 entrepreneurs de Wenzhou au Xinjiang, dont 40 000 ont des activités d'exportations vers l'Asie centrale. Sur les 1 000 entreprises existantes au Xinjiang, la moitié est détenue par des hommes d'affaires de Wenzhou. C'est l'une des forces de développement les plus importantes de la région. Ces derniers sont, par exemple, très bien implantés à Kachgar. Sur les 340 000 habitants que compte la ville (en 2005), un tiers des habitants sont originaires du Zhejiang et notamment de Wenzhou. Il est estimé que 70 % des boutiques et magasins de cette ville sont tenus par des *Wenzhouren* (Raballand 2007).

Le rôle croissant du Kirghizstan dans le commerce sino-centrasiatique

Près de 70 % des échanges entre l'Asie centrale et la Chine sont des échanges Kazakhstan-

Carte 1 : Les postes-frontières entre l'Asie centrale et la Chine

Fig 2 : Part du commerce Kazakhstan-Chine dans le commerce Asie centrale-Chine



Source statistique : IMF, *Direction of trade statistics yearbook*, Washington, D.C., International Monetary Fund, 2005, p. 134 et pour 2005 et 2006, http://english.mofcom.gov.cn.

Chine. Le Kazakhstan est, de loin, le pays qui commerce le plus avec la Chine, devant le Kirghizstan (18 % du commerce total), l'Ouzbékistan (8 %), le Tadjikistan (3 %) et le Turkménistan dans ce commerce restant très marginaux (1,5 %).

Même si le commerce Kazakhstan-Chine explose, les exportations à destination du Kirghizstan sont encore plus en forte progression.

Pourtant, cette explosion n'est pas capturée dans les statistiques kirghizes...

Les statistiques chinoises et centrasiatiques peignent un tableau fort différent. Dans les deux cas, le commerce progresse mais à un rythme fort différent. D'après les statistiques chinoises, les exportations à destination du Kirghizstan ont quintuplé entre 2004 et 2006. D'après les statistiques kirghizes, les importations en provenance de Chine ont à peine augmenté de 50 % sur la même période.

Aujourd'hui, moins de 10 % des importations kirghizes en provenance de Chine sont enregistrées si on se fie aux statistiques chinoises (voir le tableau 1).

Quelle source statistique est la plus fiable ? Dans un contexte où persistent des problèmes de gouvernance et où les droits de douane peuvent renchérir sensiblement le prix des produits, il est sûr que de nombreux importateurs tendent à sous-estimer la valeur des produits importés afin de réduire les droits de douane à acquitter. En revanche, dans la mesure où les exportations, *a fortiori* pour la Chine, ne sont pas frappées de droits de douane, les exportateurs chinois n'ont pas intérêt à sous-estimer la valeur de leurs exportations.

Tableau 1 : Pourcentage des flux reportés par les pays d'Asie centrale par rapport aux statistiques chinoises

	2000	2001	2002	2003	2004	2005
Importations en provenance de Chine						
Kazakhstan	25,2	52,5	52,2	33,3	34,3	32,1
Kirghizstan	33,4	63,3	40,4	31,7	16,2	11,9
Tadjikistan	175,2	113,2	116,9	128,3	106,4	64,4
Ouzbékistan	110,0	110,2	109,8	109,6	106,1	110,1
Total des 4 pays	32,2	61,3	57,7	39,7	36,8	33,1
Exportations à destination de la Chine						
Kazakhstan	70,0	68,7	74,1	96,1	84,5	83,3
Kirghizstan	65,4	45,9	72,0	33,8	35,9	25,3
Tadjikistan	32,8	25,7	35,7	31,7	39,7	40,1
Ouzbékistan	90,9	90,9	90,9	90,9	92,1	91,0
Total des 4 pays	69,6	67,7	74,2	92,9	83,4	82,4

Source statistique : UN COMTRADE et IMF, *Direction of trade statistics yearbook*, Washington, D.C., International Monetary Fund.

Aussi, il est légitime de penser que les importations kirghizes de produits chinois sont extrêmement sous-estimées, de l'ordre de 1 à 10.

Le Kirghizstan, plate-forme de réexportation de produits chinois en Asie centrale

Le Kirghizstan est, de fait, devenu le point d'entrée privilégié pour les produits chinois en Asie centrale. Hormis les flux directs entre Urumqi et Almaty qui restent importants, la plus grande partie des produits chinois à destination d'Asie centrale transitent par le Kirghizstan et tout particulièrement par le grand marché au nord de Bichkek, Dordoï et, pour la vallée de Ferghana, par le marché de Karasuu (à 30 kilomètres au nord d'Och au Sud-Kirghizstan).

L'explosion des importations kirghizes en provenance de Chine peut notamment s'expliquer par la faiblesse, par rapport à ses voisins, de ses barrières tarifaires suite à l'adhésion du Kirghizstan à l'Organisation mondiale du commerce. Avec des droits de douanes faibles pour la sous-région, le Kirghizstan attire une grande partie des biens chinois qui passe ensuite en contrebande pour une bonne part dans les pays voisins.

Bichkek est ainsi devenu le « *bazaar* d'éclatement » pour toute la sous-région. On peut estimer que 75 % des importations chinoises au Kirghizstan sont réexportées, notamment à destination du Kazakhstan et d'Ouzbékistan (voir la carte 2).

Le marché de Dordoï est désormais une ville dans la ville, rassemblant plus de cent marchés, s'étendant sur plus de 200 hectares et comprenant au minimum un espace de vente de 20 000 conteneurs. Si on inclut les services afférant à ces marchés, ce sont au minimum 70 000 personnes qui vivent à Bichkek d'une activité liée au marché de Dordoï, soit plus de 10 % de la population active de la ville.

L'essor de cette activité est tel que cette activité de réexportation des biens chinois à destination de la sous-région est devenue l'une des deux activités économiques principales du pays.

L'impact sur la gouvernance

Il est indéniable que la réexportation de biens chinois en Asie centrale a eu un impact positif pour la majorité des kirghizes impliqués dans ce type de commerce.

Néanmoins, ce type de flux est sous-tendu, au mieux, par de fausses déclarations en douane

Carte 2 : Le réseau des principaux bazaars en Asie centrale

systématiques, avec l'assentiment des autorités à la frontière, et au pire, par la contrebande plus ou moins organisée.

Même s'il est vrai qu'à partir du moment où une majeure partie des biens est réexportée, l'État kirghize ne collecterait qu'une part marginale de droits de douane supplémentaires.

Mais ce type de flux permet à la contrebande, au commerce informel voire aux trafics de prospérer dans la mesure où l'État n'a qu'une connaissance limitée de l'ampleur des flux en jeu et que cette rente a été capturée par un nombre assez restreint d'individus.

C'est d'ailleurs pourquoi des batailles ont désormais lieu pour le contrôle de certains *bazaars* au Kirghizstan. Ainsi, en 2005, les deux principaux directeurs/propriétaires du marché de Karasu ont été assassinés à deux semaines d'intervalle. Le contrôle de ces *bazaars* est non seulement un enjeu économique mais est également devenu politique dans la mesure où, dans un contexte de déliquescence de l'État, la distance entre commerce de contrebande, corruption et crime organisé est de plus en plus faible.

Malgré les problèmes d'informalité qu'entraîne l'explosion du commerce entre Chine et Asie centrale, l'Empire du milieu représente aujourd'hui en Asie centrale l'alternative économique la plus crédible pour s'affranchir de la tutelle russe et le modèle de développement recherché par plusieurs États de la région.

Le Kirghizstan a trouvé en la réexportation de produits chinois une raison d'espérer un avenir économique meilleur. Il reste à capitaliser sur l'existence de ces flux de commerce qui ne s'interrompront pas demain.

Même si le Xinjiang s'est considérablement ouvert dans les dernières années, le taux d'ouverture commerciale du Xinjiang est tout juste supérieur à 20 %, ce qui laisse présager une augmentation du commerce de la province chinoise dans les prochaines années si la politique actuelle est poursuivie.

Pour plusieurs dirigeants de la région, la Chine a réussi là où certains États centrasiatiques ont jusqu'alors échoué, à savoir réussir la transition économique tout en conservant le contrôle politique.

■

1. Catégories de produits d'après la classification STCI (à deux chiffres).

2. En septembre 2005, le Xinjiang comptait 17 points de passage classés de première catégorie (approuvés par le Conseil d'Etat) et onze points de passage de seconde catégorie (approuvés par le gouvernement du Xinjiang) qui sont des zones économiques spéciales ou des centres d'affaires aux conditions préférentielles.

3. Officiellement, le CPCX compte 2,4 millions de « colons chinois » mais leur nombre réel est bien plus élevé.

Bibliographie

Debasih Chaudhuri, "A Survey of the Economic Situation in Xinjiang and its Role in the Twenty-First Century", *China Report,* 2005, 41, 1, pp.1-28.

Michael Clarke, "Xinjiang and China's Relations with Central Asia, 1991-2001: Across the 'Domestic-Foreign Frontier'?", *Asian Ethnicity,* 2003, 4, 2, pp. 207-224.

Li Gang et Liu Huaqin, "Proceeding Gradually – Study on Regional Economic Cooperation in the SCO", *Beijing Guoji Mayoi,* 2003, CPP200030905000148.

Thierry Kellner, "La République populaire de Chine et l'Asie centrale post-soviétique : étude de politique étrangère", thèse de l'Institut universitaire des hautes études internationales, Genève, 2004.

Vladimir Paramonov, "China & Central Asia: Present & Future of Economic Relations", *Conflict Studies Research Centre Working Paper 05/25(E),* 2005.

Gaël Raballand et Agnès Andrésy, "Why Should Trade between Central Asia and China Continue to Expand?" *Asia Europe Journal*, 2007, 5, 2, pp. 235-252.

Sean Roberts, "A "Land of Borderlands"" dans Frederick Starr, *Xinjiang: China's Muslim Borderland,* New York, M.E. Sharpe, 2004.

Regine Spector, "Who Owns the Marketplace? Property in Contemporary Kyrgyzstan", *Mimeo*, 2007.

Calla Wiemer, "The Economy of Xinjiang" dans Frederick Starr, *Xinjiang: China's Muslim Borderland,* New York, M.E. Sharpe, 2004.

Hsiu-Ling Wu et Chien-Hsun Chen, "The Prospects for Regional Economic Integration Between China and the Five Central Asian Countries", *Europe-Asia Studies*, 2004, 56, 7, pp. 1059-1080.

Pascal Lorot

Comment gérer une image néo-coloniale : le cas des relations sino-zambiennes

La déferlante du commerce chinois avec l'Afrique croisée avec les pratiques des entreprises chinoises sur le continent africain a fait passer du stade des réticences à celui d'oppositions déclarées, une partie de la population. À cet égard, les mouvements anti-chinois en Zambie sont révélateurs pour anticiper l'avenir des relations de la Chine et du continent africain.

Les entreprises chinoises vont-elles modifier leur politique sociale et de développement ou bien poursuivre les méthodes pratiquées en Chine ? Dans ce contexte, l'Europe a-t-elle le moyen de concurrencer les entreprises chinoises ?

La déferlante chinoise en Afrique

Sans surprise, les exportations africaines à destination de la Chine sont principalement constituées de pétrole (plus de 60 % du total)[1], de bois (plus de 5 %), de métaux ferreux, non-ferreux, précieux (près de 20 % du total), de diamants et de coton et tabac (près de 5 %).

À partir de la fin des années 1990, des entreprises chinoises ont commencé à prendre le contrôle des ressources minières en Afrique et, notamment, en Zambie avec qui Pékin entretient des relations bilatérales depuis 1964.

La Zambie est le principal exportateur africain de cuivre, à destination de la Chine. En 1998, la *China National Nonferrous Metals Industry Construction (CNMC)* a pris le contrôle (pour 20 millions de dollars) de la mine de cuivre de Chambishi, qui contribue à hauteur de 10 % de la production zambienne de cuivre, soit la troisième mine du pays.

Mais les entreprises chinoises ont diversifié leurs activités avec une présence dans le commerce, la banque[2] et dans le textile avec, dans ce domaine, le rachat de la *Mulungushi Textile Mill*, la principale usine du pays dans ce secteur.

Au total, ce sont plus de 160 entreprises zambiennes qui seraient à capitaux chinois, avec une présence de 80 000 ressortissants, d'après les estimations officieuses, dont 30 000 à Lusaka. Mais, plus que le nombre de ressortissants, c'est la tendance qui est importante puisque le nombre de ressortissants chinois a été multiplié par dix en une décennie à Lusaka.

Le ressac

Les entreprises chinoises en Zambie ont dû affronter, récemment, plusieurs problèmes qui ont mis en lumière leurs pratiques dans le pays. Comme dans de nombreux pays en développement, les Zambiens se plaignent du fait que les entreprises chinoises, dans leur ensemble, proposent des salaires extrêmement faibles et des conditions de travail déplorables et, pour certaines, vont jusqu'à importer de la main-d'œuvre non qualifiée, notamment dans le commerce, dans un pays où le chômage est généralisé et où plus de 70 % des Zambiens vivent sous le seuil de pauvreté.

Ainsi, en 2005, une explosion dans la mine de Chambishi a provoqué la mort de 49 mineurs. Et, quelques mois plus tard, ce sont plusieurs mineurs qui ont été assassinés alors qu'ils protestaient contre leurs conditions de travail et leurs faibles salaires. En mai 2007, les autorités zambiennes ont demandé la fermeture de la mine de manganèse de Chiman du

fait de l'absence de contrôle de la pollution environnementale alors que cette région est l'une des plus polluées au monde.

Une présence chinoise contestée ouvertement

Les relations sino-zambiennes sont devenues un enjeu majeur de la campagne présidentielle en 2006, les investisseurs chinois en Zambie étant dépeints comme de nouveaux colonisateurs.

Grâce à la forte croissance économique qu'a connue le pays depuis quelques années, le président zambien sortant, Levy Mwanawasa, aurait dû se diriger vers une victoire facile.

Mais il n'en a rien été, notamment en raison du ressentiment qui s'est développé vis-à-vis des investissements chinois. Usant du slogan « la Zambie aux Zambiens », le candidat à la présidence, Michael Sata, s'est appuyé sur un discours anti-chinois (et plus généralement xénophobe) qui lui a permis de devenir l'opposant le plus sérieux au président sortant. Michael Sata avait en conséquence fait de la reconnaissance de Taiwan ainsi que l'expulsion des investisseurs chinois ses chevaux de bataille.

Les autorités chinoises se sont alors immiscées dans la campagne présidentielle et l'ambassadeur chinois en Zambie a clairement expliqué que, dans le cas où Michael Sata serait élu, les relations sino-zambiennes seraient menacées d'un arrêt des investissements.

En septembre 2006, Levy Mwanawasa l'a finalement emporté avec 43 % des voix contre 27 % pour Michael Sata. Il reste que son *challenger* est arrivé largement en tête dans les régions où les investisseurs et la présence chinoises sont les plus forts à savoir dans la *Copper Belt* et à Lusaka. Ainsi, Michael Sata a obtenu trois fois plus de suffrages à Lusaka que le président sortant.

La Chine a-t-elle le souci de son image en Afrique ?

Conscientes de l'opposition aux intérêts chinois, apparue au sein d'une partie de la population zambienne, les autorités chinoises ont infléchi leurs positions pour apparaître plus soucieuses du développement économique et social du pays.

En novembre 2006, la Chine a annulé la créance de plus de 200 millions de dollars qu'elle possédait vis-à-vis de la Zambie.

En février 2007, le président Hu JinTao s'est rendu en Zambie[3] et a annoncé que la Chine contribuerait, à hauteur de 150 000 dollars, à la reconstruction des zones inondées récemment. En outre, le président a annoncé que la Chine investirait dans l'exploitation des mines de cuivre du pays et dans le développement de la région de Chambishi.

Prenant note de l'opposition exprimée pendant la campagne présidentielle, l'entreprise responsable de l'exploitation de Chambishi a annoncé en juillet 2007 qu'elle investirait 800 millions de dollars américains dans les mines mais également dans la ville de Chambishi pour en faire une zone économique spéciale.

À l'annonce de cet investissement, la CNMC a simultanément rappelé qu'elle avait déjà investi 400 000 dollars dans un Plan de responsabilité sociale qui comprenait la reconstruction de routes et d'écoles et qu'elle bâtira, en outre, un hôpital (financé à hauteur de 200 000 dollars)[4] et augmentera le nombre de bourses universitaires.

D'après la direction de la CNMC, 6 000 emplois devraient être créés dans les prochaines années pour la mine de Chambishi, soit trois fois plus[5] que sur la période 2000-2007.

Ces annonces et gestes suffiront-ils à calmer la colère d'une partie des habitants de la *Copper Belt* ? Rien n'est moins sûr. Ce sont en effet moins d'un million de dollars qui vont être investis pour le développement économique et social de la région alors même qu'avec la mise en service de la nouvelle fonderie de cuivre fin 2008, ce sont plusieurs centaines de millions de dollars de profits qui devraient être engrangés chaque année par l'entreprise.

Quelle politique pour les entreprises européennes ? Modèle chinois ou occidental ?

Ces mouvements anti-chinois en Zambie pourraient faire tâche d'huile dans d'autres pays africains. C'est ainsi qu'en 2007, pour la première fois, des ressortissants chinois ont été enlevés au Nigéria.

Il est probable que les entreprises chinoises mettront désormais davantage l'accent sur le développement économique et social. Néanmoins, ces mesures sont avant tout destinées à calmer les populations locales et auront très probablement un impact limité. Dans ce contexte, les compagnies européennes soucieuses de renforcer leur compétitivité en Afrique, devraient-elles être moins scrupuleuses sur les conditions de travail des employés locaux en copiant le modèle chinois ? Ou bien les gouvernements européens devraient-ils faire pression sur les gouvernements locaux afin que les entreprises chinoises modifient sensiblement leurs pratiques ?

La première option conduirait à une campagne de « dénonciation de l'exploitation de l'homme par l'homme », exploitation qui est peut-être acceptable désormais pour la Chine socialiste à l'exportation, mais ne l'est plus pour les capitalistes européens ayant lu leurs classiques socialistes et qui doivent soumettre leurs bilans aux critères éthiques d'actionnaires vigilants, remontés par les ONG.

La seconde solution serait plus facilement privilégiée car le récent modèle chinois en Afrique semble de plus en plus contesté et il est à parier que des mouvements de protestations se renforceront progressivement dans certains pays. En investissant dans des programmes de développement local, les entreprises européennes pourraient apparaître, à moindre frais, soucieuses du développement économique et social des populations, contrairement aux entreprises chinoises prises entre l'enclume du marché et le marteau du socialisme, et peu habituées au dialogue social.

Suite aux remous de la campagne présidentielle de 2006, il semble que l'époque de l'impunité totale soit révolue si on considère le cas de la mine de manganèse de Chiman par exemple.

Néanmoins, étant donné l'importance tant des ressources naturelles pour l'économie chinoise, que des liquidités de l'économie chinoise, le flot de capitaux en provenance des entreprises chinoises ne se tarira pas dans les années à venir. Mais certaines de leurs pratiques pourraient évoluer à l'occidentale.

■

1. Les trois principaux exportateurs africains à destination de la Chine sont l'Angola, le Soudan et la République du Congo.

2. C'est en 1997 que la *Bank of China* a ouvert sa première filiale en Afrique sub-saharienne.

3. Pour des raisons de sécurité, il a dû annuler une visite dans la *Copper Belt* et l'armée est sortie de ses casernes pour réprimer tout mouvement éventuel d'opposition qui se serait développé dans le quartier de l'université de Lusaka.

4. Un nouveau stade doit également être construit à Ndola.

5. Chambishi est une petite ville zambienne de 15 000 habitants. Néanmoins, cette région de Zambie est fort peuplée avec Ndola et Kitwe (plus de 400 000 habitants chacune) et Kalulushi (plus de 50 000 habitants).

Bibliographie

Harry, Broadman, *Africa's Silk Road: China and India's New Economic Frontier*, Banque Mondiale, 2006.

Halff, Antoine, "The Panda Menace", *National Interest*, juillet 2007.

Jiang, Chung-lian, "Les relations de la Chine avec l'Afrique : fondements, perspectives et réalités ", *Monde chinois*, n° 8, Été-Automne 2006, pp. 7-26.

Lorot, Pascal, *Le siècle de la Chine. Essai sur la nouvelle puissance chinoise*, Choiseul éditions, 2007.

Santiso, Javier, "La Chine et l'Inde en Amérique latine et en Afrique : du réalisme magique ? ", *Monde chinois*, n° 10, Printemps-Été 2007, pp. 55-67.

Tembo, Potipher, "Chambishi Mines Launches Social Responsibility Plan", *The Times of Zambia*, 10 juillet 2007.

VOLUME XXXVIII, Nº 4, DÉCEMBRE 2007

Études internationales

Ryan C. Hendrickson

L'OTAN et George W. Bush : perspectives du Congrès américain sur la transformation de l'alliance

Kathia Légaré

L'influence du système international sur l'évolution des régimes semi-autoritaires : quatre approches des révolutions de couleur (2003-2005) (Note)

Chantal Carpentier

Comment l'Union européenne en est-elle venue à cautionner la sécession monténégrine ? (Note)

ESSAI

Meryll David

Les stratégies d'influence des États membres sur le processus de recrutement des organisations internationales : l'exemple de la France

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

Grégory Vanel

Les nouvelles figures de l'hégémonie américaine : le rôle des pratiques dans la consolidation de l'ordre économique globalisé

Direction et rédaction : Institut québécois des hautes études internationales, 1030, av. des Sciences-humaines, Pavillon Charles-De Koninck, local 5458, Université Laval, Québec, QC, Canada, G1V 0A6, (418) 656-2462, téléc. (418) 656-3634, rei@hei.ulaval.ca, www.hei.ulaval.ca.

Abonnements : Les demandes d'abonnement, le paiement et toute correspondance relative à ce service doivent être adressés au Service des abonnements, Institut québécois des hautes études internationales, 1030, av. des Sciences-humaines, Pavillon Charles-De Koninck, local 5458, Université Laval, Québec, QC, Canada, G1V 0A6, (418) 656-2462, téléc. (418) 656-3634. Le paiement par carte de crédit Visa ou Mastercard est exigé pour l'achat de l'étranger d'un numéro ou d'un abonnement individuel.

Abonnement annuel : Quatre numéros par an (30 $ can-us ou 30 € le numéro)

	Canada	*Étranger*
Individu	70 $ can	70 $ us - 70 €
Institution	115 $ can	115 $ us - 115 €

Auteurs

Jean François Billeter. Sinologue, s'est retiré de l'Université de Genève après y avoir enseigné pendant près de trente ans. jfbilleter@yahoo.fr

Jean-Claude Casanova. Membre de l'Institut. Directeur de la revue *Commentaire*. Président de la Fondation nationale des sciences politiques. Éditorialiste-associé au *Monde*. jcc@commentaire.fr

Alain Oudot de Dainville. Chef d'état-major de la Marine.

François Danjou. Diplômé de chinois de l'Inalco. Collaborateur du site "questionchine.net". Auteur de plusieurs articles dans la revue *Défense Nationale* et *Sécurité Collective*, a séjourné en Asie une quinzaine d'années.

Francis Deron. Correspondant, depuis 1977, de l'Agence France-Presse puis du quotidien *Le Monde* en Chine et en Asie du sud-est.
fderon1@gmail.com

Paul de Fombelle. Directeur délégué, Choiseul éditions. pauldefombelle@choiseul.info

Prosper Giquel. (1835-1886) Officier de Marine français et général de l'armée chinoise impériale. Commandant de l'Ever-Triumphant Brigade au ZheJiang. Fondateur et directeur (1866-1875) de l'Académie navale de MaWei et du chantier naval associé.

François Guizot. (1787-1874) Ancien ministre, membre de l'Institut.

Ghislain de la Hitte. Fondateur de la librairie L'Opiomane. lopiomane@yahoo.fr

Bartlomiej Kaminski. Professeur à l'Université du Maryland. Bkaminski@gvpt.umd.edu

Li ZhenSheng. Après avoir été journaliste photographe au quotidien du HeiLongJiang, enseigne la photographie en Chine.

Pascal Lorot. Président de l'Institut Choiseul. pascal.lorot@choiseul.info

Gaël Raballand. Économiste, Banque mondiale, Washington. graballand@yahoo.com

Tcheng Ki-Tong. (1851-1907) Diplômé de l'Académie navale de MaWei. Ancien attaché militaire chinois en France.

René Viénet. Directeur de la rédaction de *Monde chinois*. rene@chine.com

Françoise Zylberberg. Libraire à Taipei, après avoir enseigné le français langue étrangère à l'université Paris VII et à l'université nationale de Taiwan.
librairielepigeonnier@yahoo.com

Résumés

Alain Oudot de Dainville

* La Chine et la mer

Lors de la conclusion d'un colloque sur la Chine et la mer, organisé par l'université Paris I en 2007, l'amiral Alain Oudot de Dainville, chef d'état-major de la Marine, dont nous rapportons ici l'intervention, a précisé sa perception personnelle de la puissance navale chinoise. La Chine s'ouvre vers les espaces maritimes, devenus l'une des données de son développement économique. La volonté de son gouvernement de se doter d'une puissance navale contribuera à son affirmation de puissance régionale. Analysant les ambitions chinoises, l'auteur propose de les structurer dans une approche plus universelle que nationaliste, notamment en matière de sécurité maritime ou de développement.

René Viénet

* Chinois enrichissez-vous ! Mais deviendrez-vous électeurs ?

Présentation de l'introduction par François Guizot au Livre d'Oliphant

* Mao : arrêts sur images

Pour le trentième anniversaire de la mort de Mao Zedong, *Le Figaro* demanda à René Viénet d'évoquer ce qu'avait été l'ambiance en France le 9 septembre 1976, lorsque le court-métrage *Mao par lui-même* captura la totalité de l'audience tv, en confrontant Alain Peyrefite et Joris Ivens aux confidences que Mao avait faites aux gardes rouges, avant de les éliminer ; et peu après pour le lancement au Festival de Cannes 1977 de *Chinois, encore un effort pour être révolutionnaires*. Ces deux films se rattachent à une collection, la *Bibliothèque asiatique*, qui publia des dissidents chinois emprisonnés (Li YiZhe, Wei JingSheng), *Révo. cul. dans la Chine pop.*, et les premiers livres de Simon Leys, dont *Les Habits neufs du Président Mao*, *Ombres chinoises*, et une cinquantaine d'autres titres, en français et en chinois. Viénet en profite pour commenter le très récent documentaire de Philip Short sur Mao, diffusé par Arte, dont la documentation mérite d'être visionnée avec attention, car elle pourrait être utile aux étudiants qui voudraient réécrire la bande son, et refaire le montage.

* Les ShenGun français de Madame Mao (débat)

Le précédent article de René Viénet, lorsqu'il est paru dans *Le Figaro*, a suscité de violentes réactions, de même que la projection (après trente années) de son film *Chinois encore un effort...* De ces débats après projections, sont extraits une série de "questions & réponses" sur plusieurs "exceptions françaises" : tout d'abord la persistance en France d'éloges ineptes sur la "révolution culturelle",

y compris par... le ministre des universités. Viénet explique que cette rémanence, comparable à la douleur que ressente les amputés, s'explique par la persistante solidarité des "ShenGun(s) de Madame Mao" (gourous vendeurs de bondieuseries maoistes), i.e. les universitaires madamemaophiles qui sont caractéristiques de la France, comme les "Barbarian Handlers" le sont de la Chine. La survie de ces dévots, égarés depuis la disparition de leurs idoles, a également des conséquences au plan économique : Viénet évoque différents contrat retardés ou perdus à cause de ces ShenGun(s) qui contrôlent encore quelques influentes chaisières dans les églises universitaires, et en imposent toujours à quelques appariteurs dans les antichambres de l'administration.

François Guizot

* Ainsi commencent les expéditions qui entraînent les conquêtes

L'historien, et homme d'État, François Guizot, une fois retiré de la vie politique, a été le traducteur en langue française, entre autres auteurs, de Laurence Oliphant – secrétaire de Lord Elgin, et chroniqueur de la seconde guerre européenne contre l'empire chinois. Au moment où les troupes de l'Entente cordiale franco-britannique pillent le Palais d'été, Guizot sèche avec son buvard sa préface à cette traduction, en se souvenant de la première ambassade française qu'il avait en 1844 envoyée vers la Chine, lorsqu'il était le ministre du roi Louis-Philippe.

Jean-Claude Casanova

* Simon Leys

Simon Leys, pseudonyme du sinologue Pierre Ryckmans, est aujourd'hui un auteur admiré, et membre de l'Académie de Belgique. Mais, lors de la publication de son premier ouvrage politique, *Les habits neufs du Président Mao*, il fut très contesté par les bien-pensants de l'intelligentsia française. Le "Prix Guizot" lui étant attribué pour l'ensemble de son oeuvre, et son livre le plus récent *Les naufragés du Batavia*, le Président du jury, Jean-Claude Casanova explique pourquoi il range Simon Leys aux cotés de George Orwell, parmi les grands dénonciateurs des systèmes totalitaires.

Tcheng Ki-Tong

* Comment on devient français ?

Le général Chen JiTong a été un auteur de best-sellers en langue française au XIX[e] siècle, au moment où il était attaché militaire à Paris. Ce petit texte peu connu de Chen, paru dans *Le Figaro* en 1885, est illustré par Felix Regamey, un ami de Paul Verlaine.

Prosper Giquel

* Comment on devient chinois ?

Prosper Giquel a été l'homme le plus important au XIX[e] siècle dans les relations intellectuelles et politiques entre la France et la Chine – où il reste très célèbre, alors qu'il est largement oublié dans son pays natal. Cet article rédigé sur un mode plaisant, par Giquel peu avant sa mort, pour un journal du temps, est peu connu. Le lecteur le replacera facilement dans son contexte historique (largement évoqué par ailleurs dans différentes livraisons de *Monde chinois*), l'établissement de la première université technologique, francophone, en Chine – et sa destruction par Jules Ferry.

Li Zhensheng

* Images de la "révolution culturelle" dans le Nord-Est

Les Éditions Phaidon, en collaboration avec l'Agence de Robert Pledge "Contact Press Images", ont publié en français et en anglais un best-seller du photographe chinois Li ZhenSheng, une série de photos de la "révolution culturelle" dans la province du HeiLongJiang. Une vingtaine de ces effroyables images sont présentées ici avec les commentaires rédigés par Li.

François Danjou

* Comment va la Chine

Soulignant le contraste entre la Chine moderne et conquérante, et celles de la masse des « soutiers du miracle », François Danjou nous rappelle ici le poids des campagnes chinoises et de la mentalité paysanne, dont les étrangers qui vivent en Chine n'ont pas toujours conscience. Dans une Chine qui se développe à une vitesse inquiétante, ces rémanences traditionnelles et paysannes, ajoutées aux faiblesses de l'état de droit et des systèmes de protection sociale pèsent sur la mentalité des Chinois, dont beaucoup n'ont que peu de contact avec l'étranger.

* La Chine entre arrogance et inquiétudes

Prenant le contre-pied des analyses qui tendent à transformer la Chine en bouc émissaire, François Danjou change d'angle de vue et prend le parti d'évoquer les inquiétudes qui taraudent les dirigeants chinois. Pour la plupart ces dernières sont liées aux fragilités de l'unité du pays, de la stabilité sociale et de l'équilibre population – ressources, auxquelles s'ajoutent les pressions stratégiques des alliances militaires installées sous l'égide des États-Unis aux portes de la Chine. Avec la dimension exceptionnelle de son territoire et de ses approches, ces inquiétudes, qui se mêlent aux ambitions de puissance, fondent la légitimité de la modernisation de l'APL, dont les modalités sont analysées dans deux ouvrages résumés par l'auteur. Ce dernier souligne

aussi quelques connivences stratégiques entre Washington et Pékin, rarement évoquées, et propres à éloigner le spectre des conflits.

Jean François Billeter

* François Jullien sur le fond

La publication récente d'un petit ouvrage collectif intitulé *Oser construire. Pour François Jullien* fournit à Jean François Billeter l'occasion de revenir sur le cas Jullien et de le replacer dans son contexte.

Paul de Fombelle

* Ilha Formosa

Beaucoup de livres très sérieux évoquent les tensions entre la Chine et Taiwan, mais moins d'ouvrages sont consacrés à Formose en dehors de ce contexte sensible. Le dessinateur Golo, avec cette bande dessinée bilingue, français + chinois, a choisi d'expliquer la "douceur de vivre formosane". Mais il mentionne des sujets importants. L'article rappelle que les créateurs étrangers sont bienvenus à Taiwan, où il peuvent bénéficier du statut d'artistes invités, dans des sites confortables où ils rencontreront leurs collègues formosans.

Françoise Zylberberg

* Comment ne pas pixelliser la Chine ?

Dans ce numéro de *Monde chinois*, sept des premières photos de la Chine, et de fonctionnaires chinois – datant de 1844, par le Français Jules Itier – sont reproduites. Zylberberg les commente en même temps que les premières photographies de Formose par John Thomson (1871), et deux catalogues de ventes de photographies : celles dispersées par l'étude parisienne Esders (des photos d'Auguste François et bien d'autres) et des panoramas exceptionnels mis en vente par le libraire londonien Bernard Shapero. Elle inaugure avec cet article ce qui va devenir une rubrique récurrente de *Monde chinois* : la photographie en Chine.

Francis Deron

* L'ADN chinois et la guerre asymétrique

Le fait que la Chine soit en train de se doter de muscles militaires qu'elle voudrait à la hauteur de sa montée en puissance économique et politique n'est plus mis en doute. La Chine « veut vaincre », comme le dit sans détour Stéphane Marchand dans un livre offrant un inventaire complet des efforts de Pékin en vue de moderniser son matériel stratégique. Mais dans cette guerre « asymétrique », une inconnue demeure, relève France Deron : sur qui ou de quoi la Chine se voit-elle « vaincre » ? Une obsession anime Pékin : s'assurer de la libre circulation de ses importations (d'énergie) et de ses exportations (de produits finis) par les voies maritimes afin de garantir la bonne tenue de sa croissance économique, police d'assurance du statut quo politique. Mais si cela doit le conduire à tester la résistance nerveuse des puissances du Pacifique occidental sur sa façade maritime, il y a de fortes chances pour qu'en résulte une instabilité dans un arc de cercle nord-sud allant du Japon aux mers chaudes conduisant à l'Océan indien. En revanche, si la principale motivation du Parti communiste est d'ancrer une nouvelle confiance du pays en lui-même, comme il a cherché à le faire depuis 1949, longtemps sans succès, la manœuvre comporte un risque sérieux d'interprétations mutuelles erronées de sa propre part comme de la part de ceux qui lui font face.

Ghislain de la Hitte

* Histoire de la prostitution en Chine

"Un libraire / un livre" est une nouvelle rubrique de *Monde chinois*. Cette fois-ci, la librairie l'Opiomane présent un livre du XIX^{e} siècle, celui de Schlegel sur l'histoire de la prostitution chinoise, article iullustré par des photos qui ne figurent pas dans le livre.

Gaël Raballand & Bartlomiej Kaminski

* La déferlante économique chinoise et ses conséquences en Asie Centrale

Le volume des échanges sino-centrasiatiques a été multiplié par trois depuis 2003. Cette étude explique les raisons de l'explosion du commerce entre Chine et Asie centrale et les conséquences sur les pays de la région les plus touchés par la déferlante chinoise, à savoir le Kazakhstan et le Kirghizstan. La réexportation plus ou moins formelle de produits chinois est ainsi devenue l'une des principales activités économiques du Kirghizstan et ce mouvement est appelé à continuer tant que persiste la politique commerciale ouzbèke actuelle.

Pascal Lorot

* Comment gérer une image coloniale ?

En Afrique, en particulier en Zambie, les investisseurs chinois donnent de leur pays une image de neo-colonisateurs. La précédente expérience européenne dans ce domaine est-elle compréhensible pour ces nouveaux opérateurs de larges pans de l'économie africaine ?

MONDE CHINOIS

NOUVELLE FORMULE | NOUVELLE MAQUETTE

Monde chinois passe de 3 à 4 numéros par an à compter du n° 11

M, Mme, Mlle _____ Prénom _____

Société/Institution _____

N° _____ Rue _____

_____ Code postal _____

Ville _____ Pays _____

Adresse électronique _____

	France	Autres pays
1 an (4 numéros)	85 €	95 €
2 ans (8 numéros)	160 €	180 €

Je souscris un abonnement pour ❑ 1 an ❑ 2 ans

À partir du numéro _____

Date _____ Signature/Cachet

Paiement par chèque à l'ordre de *Monde chinois*. Attention, les chèques étrangers doivent être en euros et être compensables en France.

Paiement par virement sur le compte N° 57336700202 - Crédit du Nord -
59 boulevard Haussmann 75361 Paris cedex 08
(Banque : 30076 - Agence 02019 - RIB 03 – IBAN : FR76 3007 6020 1957 3367 0020 203 / frais bancaires à la charge du donneur d'ordre).

L'abonnement à *Monde chinois* peut également être effectué par carte bancaire sur le site www.choiseul-editions.com

Service abonnement : Victoria Surugue | Tél : 01 53 34 09 93 | e-mail : editions@choiseul.info

MONDE CHINOIS

ISSN : 1767-3755
ISBN : 978-2-916722-17-7

Imprimé en Italie chez Legoprint SPA
Dépot légal : janvier 2008